





ŒUVRES DE M. THOMAS,

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroiſe.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

ÉLOGE DE MAURICE,

COMTE DE SAXE

DUC DE SÉMIGALLE & DE CURLANDE, MARÉCHAL GÉNÉRAL DES ARMÉES DE SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

en 1759.



ÉLOGE
DU COMTE DE SAXE.

La France défendue & vengée par Maurice, Comte de Saxe, a élevé à sa cendre un Mausolée qui atteste à la fois notre reconnoissance & nos regrets. Un nouveau Phidias a représenté ce Héros, debout, entouré de trophées & des marques de ses victoires. La Mort, enveloppée de ses voiles funèbres, l'avertit que le temps a fini pour lui, & soulève d'une main le marbre de la tombe, qui s'ouvre pour le recevoir. Le Héros descend d'un pas ferme, & avec cet œil serein qu'il avoit dans les combats. La France consternée se jette au devant de lui ; un Génie en larmes éteint son flambeau; on voit la Force appuyée

ſur ſa maſſue, la tête penchée avec une douleur profonde & calme. Tout ce ſpectacle, deſtiné à retracer la mort d'un grand Homme, porte dans l'ame une triſteſſe auguſte, & je ne ſais quelle terreur attendriſſante. Mais ce Mauſolée, chef-d'œuvre d'un Artiſte célèbre, périra lui-même, comme le Héros qu'il repréſente. Le Temps qui démolit tout, frappera un jour ces marbres qui tomberont en ruine; &, après quelques ſiècles, le voyageur ne trouvant plus même de débris, déplorera & la deſtruction de ce monument, & la foibleſſe de l'homme, qui a tant de peine à immortaliſer ce qu'il admire.

Quelle main ſaura élever un monument plus durable? Ce ſera le Poëte ou l'Orateur ſenſible, dont l'ame eſt digne de s'enflammer ſur les vertus; ou le Philoſophe ſage qui les obſervant de près, ſçait les deſſiner & les peindre. Ainſi, les Mauſolées & les tombeaux des Ariſtide & des Caton ne ſont plus; & leurs actions ſe perpétuent dans les écrits du Philoſophe de Chéronée. Ainſi le lieu où repoſe l'urne d'Agricola eſt ignoré; & ſes vertus vivent encore dans Tacite. Heureux qui peut auſſi mêler ſon nom à celui des grands Hommes, & parler à la poſtérité de ce qui a été grand ou utile!

Un corps de Citoyens qui joint les vertus aux lumières, invite aujourd'hui les Orateurs de la Patrie à célébrer le Héros qui l'a vengée : & moi je viens auſſi prononcer d'une voix foible, quelques mots aux pieds de ſa ſtatue. Si je n'ai pas la gloire de l'emporter ſur mes rivaux, j'aurai du moins celle d'avoir rempli les devoirs de la reconnoiſſance; & ſi je ne réuſſis point comme orateur, je m'applaudirai comme citoyen, d'avoir honoré, autant qu'il étoit en moi, le défenſeur de mon Pays.

Je laiſſe aux Généalogiſtes & aux eſclaves, le ſoin de louer les hommes ſur la diſtinction de leur naiſſance. Il eſt plus beau ſans doute, & plus difficile ſur-tout, de créer ſa nobleſſe que d'en hériter. Le ſeul mérite qui ait manqué à MAURICE fut donc celui de percer la foule pour s'élever; car je ne puis diſſimuler qu'il étoit né du ſang des Rois (1).

Socrate crut avoir un Génie qui veilloit auprès de lui. Ne pourroit-on pas dire que tous les grands Hommes en ont un qui les guide dans la route que leur a tracée la nature, & les y entraîne comme par un aſcendant invincible. MAURICE, dès le berceau,

sembla s'élancer vers les combats. A peine sa main put-elle soutenir le poids d'une épée, qu'il renonça à tout autre amusement qu'à l'exercice des armes. Il dédaigna d'abaisser la hauteur de son ame à l'étude de ces sciences plus curieuses qu'utiles, qui occupent l'oisiveté de l'enfance: & semblable à ces anciens Romains, il parut d'abord mépriser tous les arts, excepté l'art de vaincre.

La nature, pour le distinguer en tout, lui avoit donné une force de corps, telle que les siècles héroïques l'admiroient dans leurs Hercules & leurs Théfées ; avantage trop rare parmi nous, soit que l'espèce humaine, altérée dans sa source, ait dégénéré ; soit que notre luxe, nos mœurs, nos alimens empoisonnés nous énervent & nous amollissent; soit que cet affoiblissement ait pour principe la négligence & l'oubli des exercices du corps qui étoient si en honneur chez les anciens.

Avec ces qualités, MAURICE ne tarda point à jetter les fondemens de sa réputation. Dès l'âge de douze ans, il signala sa valeur. L'Europe, dans une guerre sanglante, disputoit à la France les dépouilles de la Maison d'Autriche, & la gloire de donner un Maître à l'Espagne. Eugène & Malborough, fiers de

l'honneur d'abaiſſer un Roi qui avoit été la terreur de l'Europe, tantôt unis, tantôt ſéparés, ſouvent vainqueurs & toujours redoutables, ſecondoient par la force de leur génie la jalouſie des Nations, prenoient des Villes, gagnoient des batailles, arrachoient de tous côtés les barrières de la France, & donnoient à leur parti la même ſupériorité que les Condé & les Turenne avoient autrefois donnée à LOUIS.

Ce fut ſous ces deux Hommes célèbres que MAURICE fit l'apprentiſſage de la Guerre (2). Ainſi les deux ennemis les plus terribles de la France donnèrent les premieres leçons de la victoire, à celui qui devoit un jour en être l'appui; & les mains qui ébranloient le trône de LOUIS XIV, guidèrent les premières au combat le Héros qui devoit affermir un jour le trône de LOUIS XV.

Le ſentiment intérieur de ſes forces ſembloit apprendre à MAURICE que les grands Hommes ſeuls étoient capables de le former. Le créateur de ſa Nation, le légiſlateur du Nord, Pierre le Grand, rempliſſoit alors l'Europe & l'Aſie du bruit de ſon nom. Inſtruit par ſes défaites dans l'art de vaincre, la profondeur & l'application de ſon génie

l'avoient mis en état de donner des leçons à ses vainqueurs. MAURICE, attiré par la réputation de cet homme rare, vole au siege de Riga *, pour apprendre à imiter le disciple & le vainqueur de Charles XII.

Bientôt il est en état de combattre lui-même les Héros. Le Monarque de la Suède, célèbre par ses victoires, & plus encore par la singularité de ses vertus, bravant les dangers comme les plaisirs, prodigue de son sang comme de ses trésors, fier d'avoir conquis & donné des Etats, terrible dans la prospérité, inflexible dans le malheur, toujours magnanime & au dessus de sa fortune, vaincu & maître d'un Royaume épuisé, mais redoutable encore à quatre Rois puissans, Charles XII dont le nom seul valoit une armée, étoit sorti de sa retraite de Bender; & tout le Nord allarmé se réunissoit pour accabler ce lion à demi terrassé, avant qu'il eût pu reprendre ses forces. Le jeune Comte de Saxe sollicite l'honneur de l'aller combattre (3). Déja il se sent digne d'un si grand ennemi. On eût dit qu'à son approche, il eût reçu un nouveau degré d'activité. L'image

* en 1710.

de ce Héros, le souvenir de ses trophées le poursuivoit par-tout, le réveilloit dans le repos, l'animoit dans les combats. C'étoit à une ame telle que la sienne à connoître & à admirer Charles XII. Il ne peut le voir que sur la brêche, ou dans un champ de bataille; l'ardeur de la mêlée lui apprend où il doit le trouver: il y vole. Il ne vit point autour de lui la pompe & la majesté du trône; mais il y vit la valeur, l'intrépidité, la grandeur d'ame, des Etats conquis, & neuf années de victoires. Ce grand spectacle lui inspira pour le Héros Suédois, une vénération qui le suivit jusques dans le tombeau.

Passionné pour la gloire, avide de s'instruire, par-tout où il peut vaincre, c'est là sa patrie. Il devient encore une fois le disciple d'Eugène. Ce grand Homme affermissoit les barrières de l'Empire, contre ce peuple obscur dans sa source, mais redoutable dans ses progrès, ennemi des Chrétiens par religion comme par politique, qui sorti des marais de la Scytie, a inondé l'Asie & l'Afrique, subjugué la Grèce, fait trembler l'Italie & l'Allemagne, mis le siége devant la capitale de l'Autriche, & dont les débordemens peut-être auroient dès long-temps englouti l'Eu-

rope, si la discipline & l'art de la Guerre ne devoient avoir nécessairement l'avantage sur la férocité courageuse. MAURICE étudia contre ces nouveaux ennemis l'art de prendre les Villes, & de gagner les batailles (4).

Il est des guerriers qui ne sont que braves, qui ne sçavent qu'affronter la mort, aussi incapables de commander aux autres qu'à eux-mêmes, semblables à ces animaux belliqueux, fiers & intrépides au milieu des combats, mais qui ont besoin d'être conduits, & dont l'ardeur doit être sans cesse retenue ou guidée par le frein. Comme MAURICE sentoit en lui-même cette supériorité qui donne le droit de commander aux hommes, dans le temps qu'il combattoit en soldat, il observoit en philosophe. Un champ de bataille étoit pour lui une école, où parmi le feu, le carnage, le bruit des armes, tandis que la foule des guerriers ne pensoit qu'à donner ou à éviter la mort, son ame tranquille embrassant tous les grands objets qui étoient sous ses yeux, étudioit l'art de faire mouvoir tous ces vastes corps; d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras; de combiner tous les ressorts qui doivent concourir ensemble; de calculer l'activité des

forces & le temps de l'exécution; d'ôter à la fortune ſon aſcendant, & de l'enchaîner par la prudence; de s'emparer des poſtes & de les défendre; de profiter de ſon terrein, & d'ôter à l'ennemi l'avantage du ſien; de ne ſe laiſſer ni étonner par le danger, ni enivrer par le ſuccès; de voir en même temps & le mal & le remède; de ſçavoir avancer, reculer, changer ſon plan, prendre ſon parti ſur un coup d'œil; de ſaiſir avec tranquillité ces inſtans rapides qui décident des victoires; de mettre à profit toutes les fautes, & de n'en faire ſoi-même aucune, ou, ce qui eſt plus grand, de les réparer; d'en impoſer à l'ennemi juſques dans ſa retraite; &, ce qui eſt le comble de l'art, de tirer tout l'avantage qu'on peut tirer de ſa victoire, ou de rendre inutile celle de ſon vainqueur. Telles étoient les leçons que le Prince Eugène donnoit au Comte de Saxe. L'un méritoit la gloire de les donner, l'autre celle de les recevoir; & ces deux Hommes étoient également dignes l'un de l'autre.

Bientôt une paix profonde ſuccéda aux troubles de la guerre (5). Alors, d'un bout de l'Europe à l'autre, les Nations furent tranquilles; & les calamités du genre-humain, furent au moins ſuſpendues dans ce beau cli-

mat toujours défolé. MAURCIE qui ne pouvoit plus exercer fa valeur dans les combats, ne perdit point de vue ce grand art, pour lequel la nature l'avoit formé. Il fçavoit qu'outre la difcipline des camps, & cette école guerrière où l'on apprend à combattre & à vaincre par fon expérience, il eft une autre manière de s'inftruire dans la retraite, par l'étude & par les réflexions. En effet, depuis la révolution qu'a produite en Europe l'invention de la poudre, & fur-tout depuis que la Philofophie, née pour confoler les hommes & pour les rendre heureux, a été forcée de leur prêter fes lumières pour leur apprendre à fe détruire, l'art de la Guerre forme une fcience auffi vafte que compliquée, compofée d'un grand nombre de fciences réunies.

MAURICE jetta fes regards fur tous les peuples de l'Europe, pour en trouver un qui fût digne de l'inftruire ; & fon choix fe fixa fur la France. Cet afcendant de réputation & de gloire que LOUIS XIV, Colbert & les Arts lui avoient donné, & que dix années d'orages & de malheurs n'avoient pu lui faire perdre, fe confervoit encore fous la régence d'un Prince qui cultivoit, honoroit, jugeoit tous les arts, fçavoit connoître les hommes,

& à qui il n'a manqué dans ses grandes vues, que de sçavoir s'arrêter avant le point où commence l'excès.

La réputation de MAURICE l'avoit devancé à la Cour de Versailles. Le génie de Philippe connut bientôt qu'il la méritoit, & qu'il la surpasseroit un jour. MAURICE fut donc attaché à la France par un grade (6) qui excita la jalousie des Courtisans : mais ils ne voyoient en lui qu'un jeune étranger, ami des plaisirs ; & le grand Homme leur échappoit. Philippe jugea MAURICE en Homme d'Etat ; & MAURICE justifia Philippe.

Dès-lors il se consacra tout entier à l'étude de ces sciences sérieuses & profondes, qui sont devenues les compagnes & les instrumens de la guerre. L'Art d'Euclide lui apprit à connoître les propriétés générales de l'étendue, & lui donna cet esprit de combinaison qui est le fondement de tous les arts où l'imagination ne domine pas, aussi nécessaire au Général qu'à l'Astronome, & qui a formé Turenne & Vauban, comme Archimède & Newton. L'art du Génie lui apprit à faire usage de ces notions abstraites, en les appliquant aux Fortifications, à l'attaque & à la défense des Places : &, pour la gloire de

MAURICE, il suffit de dire qu'il eut des vues qui avoient échappé à Vauban & à Cohorn *. L'art qui enseigne les propriétés du mouvement, qui mesure les temps & les espaces, qui calcule les vîtesses, & commande aux élémens dont il assujettit les forces, exerça aussi ce génie ardent & facile (7). A ces études, il joignit celle de l'Histoire. Guidé dans ce labyrinthe par l'exacte connoissance des lieux, il observoit, étudioit & jugeoit les grands Hommes. Laissant les dates aux compilateurs, & les détails qui ne sont que curieux aux esprits oisifs & frivoles, il s'instruisoit par les grands exemples, comme par les fautes des Hommes célèbres. Ses propres réflexions contribuèrent à le former, & il joignit ses lumières à celles de tous les siècles. Malheur à qui n'a jamais pensé par lui-même! Quelque talent qu'il ait reçu de la nature, il ne sera jamais mis au premier rang des hommes. MAURICE, plein de cette hardiesse qu'inspire le génie, écartoit la barrière du préjugé pour reculer les limites de son art, après avoir trouvé le bien cherchoit le mieux, s'élançoit au delà du cercle étroit

* Le Vauban des Hollandois.

des événemens, & créoit des combinaiſons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver les reſſources, étudioit ſur-tout la ſcience de fixer la valeur incertaine & variable du Soldat, & de lui donner le plus grand degré d'activité poſſible, ſcience la plus inconnue & la plus néceſſaire.

Que ne puis-je élever ici ma voix, & la faire entendre à tous ceux qui ſe conſacrent à la défenſe de la Patrie; à vous ſur-tout, qui appellés par votre rang aux premiers honneurs de la guerre, conſumez, pendant la paix, des jours inutiles dans l'ennui, ou dans les fatigues de la volupté! Guerriers, vous portez un nom illuſtre, vous êtes braves, la nature vous donna des talens, peut-être même du génie; mais ces qualités ne ſuffiſent point encore. Imitez le Comte de Saxe dans ſes études: ce n'eſt qu'à ce prix que vous pouvez prétendre à l'égaler dans ſes ſuccès (8).

Tandis que la France formoit ce Héros, elle fut menacée de le perdre (9). Cette République du Nord, compoſée d'un Roi dépendant, d'une Nobleſſe guerrière & d'un Peuple eſclave, & ce vaſte Empire qui d'un côté touche à la Pologne, & de l'autre aux frontieres de la Chine, ſe diſputoient le droit

de protéger, c'eſt-à-dire d'aſſervir la Curlande. Cet Etat foible, mais libre, qui avoit beſoin d'un grand Homme pour conſerver ſon indépendance, élut MAURICE pour Souverain. A peine cet honneur dangereux fut-il remis entre ſes mains, qu'il eut à ſoutenir les efforts de ces deux Peuples rivaux d'intérêt, mais ſes communs ennemis. On le vit braver en même temps & les décrets de la Pologne, & les armes de la Ruſſie, négocier tour-à-tour & combattre, démêler les pièges que lui tendoit la perfidie, & ſoutenir un ſiege dans ſon palais. S'il fut obligé de céder, du moins il ne manqua point à ſa fortune, & fit voir à ſes peuples qu'il étoit digne d'être leur Souverain. Cette diſgrace, ſi c'en eſt une que d'être déchargé du fardeau de gouverner les hommes, l'attacha de plus en plus à la France.

Ce fut dans ces circonſtances (10) qu'il rédigea par écrit ſes obſervations ſur l'Art Militaire, ouvrage digne de Céſar ou de Condé, écrit de ce ſtyle mâle & rapide qui caractériſe un Guerrier, plein de vues profondes & de nouveautés hardies, où il juge la coutume avant de l'adopter, laiſſe les uſages pour examiner les principes, oſe créer des

règles où il n'y en a point eu jusqu'alors, donne des préceptes pour le Général comme pour le Soldat, s'élève jusqu'au sublime de l'art, & descend dans les détails, partie la plus pénible pour le génie, parce qu'il est obligé de ralentir sa marche.

Le fruit de tant de travaux & de réflexions devoit enfin paroître. La mort du Roi de Pologne troubla une paix de vingt ans, & l'ambition de lui succéder arma deux concurrens, entre lesquels les Nations se partagèrent. Ainsi, le droit d'élire ses Rois, le plus beau privilège des Peuples, & qui conserve seul aujourd'hui une foible image de la liberté primitive des hommes, est devenu pour le genre humain, une source de divisions & de malheurs. Auguste avoit pour lui la protection de l'Empereur & les armes de la Russie; Stanislas ses vertus & la France. MAURICE apprit alors à l'Europe qu'il avoit choisi la France pour sa patrie. On le vit sacrifier les intérêts du sang & le nom de frère à son attachement pour LOUIS, & préférer la gloire de servir sous les François, à celle de commander les troupes belliqueuses de la Saxe(11).

Déja les parties les plus importantes & les plus difficiles de l'art de la Guerre lui sont

confiées. Berwick le charge de passer le Rhin; & l'habileté avec laquelle il conduit ce projet, justifie le choix qu'on a fait de lui. Que n'ai-je la plume de cet Homme éloquent * qui s'est élevé au dessus de lui-même en célébrant Turenne; ou de cet Orateur ** plus sublime encore, dont le génie s'est trouvé de niveau avec l'ame du grand Condé! Je tracerois le tableau de ce que MAURICE fit alors dans les champs de l'Allemagne. Vous le verriez cherchant les dangers avec le même empressement que les autres cherchent les plaisirs (12), montant la tranchée, livrant des assauts, enlevant des convois, forçant des retranchemens, décidant par sa valeur du gain des batailles, donnant l'ordre en Général, & l'exemple en Soldat, adoré des troupes, redouté des ennemis, respecté des Généraux, estimé lui seul plus que des bataillons entiers ***.

C'est par ces exploits qu'il parvint au grade

* Fléchier. ** Bossuet.

*** Le Maréchal de Barwick, sur le point d'attaquer les ennemis à Etlinghen, voit arriver le Comte de Saxe dans son camp. Comte, lui dit-il aussi-tôt, j'allois faire venir trois mille hommes, mais vous me valez ce renfort.

de

de Lieutenant-général. Il ne le dut point à ces manœuvres sourdes, à ces intrigues obscures qui avilissent & les honneurs & celui qui les obtient. Il laisse ces moyens honteux à ceux qui joignent la bassesse à l'orgueil. Tandis que d'indignes rivaux formoient des complots contre lui, il traçoit des plans de campagne : il ne fit sa cour que sur les champs de bataille : ses partisans furent les Soldats qu'il commandoit, les ennemis qu'il avoit vaincus; la Gloire fut sa protectrice.

Il ne lui manquoit que de trouver un rival digne de lui. La fortune lui en oppose un. C'est Eugène (13); Eugène, long-temps la terreur de la France; mais Villars nous apprit à Denain qu'il pouvoit être vaincu, & lui-même avoit pris soin de nous former un Héros capable de le combattre. En effet, Maurice suppléant au petit nombre des troupes par l'art de se poster, sçut en imposer à ce redoutable ennemi, garder le passage du Rhin, & couvrir nos frontières. Eugène reconnut son disciple; & le successeur de Louis XIV eut aussi son Turenne.

Les victoires de la France, la modération de deux Rois, & sur-tout un Ministre qu'on a appris à louer depuis qu'il n'est plus, pro-

curèrent bientôt à l'Europe cette paix (14), où l'on vit un Souverain légitimement élu, ſacrifier ſes droits au repos des Nations. Ne croyons pas que MAURICE s'endormît au ſein de la gloire, & s'imaginât ne pouvoir plus rien ajouter à ſes lumières. C'eſt le vice de la médiocrité. Le génie découvre des eſpaces immenſes, où l'eſprit des hommes vulgaires croit que tout finit. Celui qui avoit donné de ſi belles leçons ſur l'Art Militaire, en prend lui-même de tous les Ecrivains célèbres (15) qui ont approfondi cet Art. Ainſi, le premier des Orateurs, après avoir étonné Rome de ſon éloquence, alla encore chercher des Maîtres dans les Ecoles de l'Aſie.

La mort de Charles VI ne tarda pas à replonger l'Europe dans les troubles dont elle commençoit à peine à ſortir. Telle eſt l'influence des Rois. Ils gouvernent le monde pendant leur vie, & l'ébranlent encore après leur mort. Dans l'eſpace de quarante ans, la mort de trois Princes a excité trois guerres ſanglantes. La Pruſſe, la Bavière & la Saxe diſputèrent à la Fille de Charles VI l'héritage de ſon père. La France animée contre l'Autriche, par cette ancienne rivalité que rien n'avoit pu éteindre, & qu'on regardoit depuis

deux cents ans, comme néceſſaire à la balance de l'Europe, joignit ſes armes à celles de la Bavière. La Bohème devint le théâtre de la guerre, & des exploits de MAURICE.

Déja, malgré les rigueurs de la ſaiſon, Prague eſt aſſiégée par l'Electeur, & la fortune de ce ſiége eſt confiée au Héros de la Saxe (16). Tout ſemble conſpirer contre le ſuccès de l'entrepriſe. MAURICE voit les obſtacles, & il eſt le ſeul qui n'en eſt pas effrayé. Son génie lui répond de la fortune. Il forme un projet dont la hardieſſe étonneroit tout autre que lui. L'ennemi approche; dans la même nuit la tranchée s'ouvre; la Ville eſt priſe; l'ennemi peut à peine le croire; & la France applaudit à un ſuccès qu'elle n'oſoit eſpérer.

N'oublions pas d'obſerver qu'il choiſit pour l'exécution de l'entrepriſe, un homme qui juſtifioit ſon choix par ſa valeur; qui élevé de grade en grade, dut tout à ſes actions & rien à ſes ancêtres; qui, pour s'avancer, ajoutoit à ſon courage tout ce qui manquoit à ſa naiſſance; qui honora ce nom ſi dédaigné de *Soldat de Fortune*, & le porta avec la juſte fierté qu'il a le droit d'inſpirer; qui en parlant de lui-même ſans s'aſſujettir toujours aux conventions timides de la modeſtie, put

quelquefois offenſer l'orgueil, mais jamais la vérité; qui, ayant commencé comme Fabert, dans les mêmes temps peut-être eût fini comme lui, & que la voix publique ſembloit appeller aux premiers honneurs de la guerre, ſans doute parce que ces ſortes d'exemples toujours rares, ne peuvent être qu'utiles ſans jamais nuire, & que l'élévation d'un homme qui eſt l'artiſan de ſa propre grandeur, flatte l'ambition ſecrette de tous les états & de tous les rangs. Qu'il me ſoit permis d'aſſocier en paſſant le nom de Chevert à celui de MAURICE; aujourd'hui qu'il n'eſt plus, on me le pardonnera plus aiſément ſans doute.

La conquête de Prague eſt bientôt ſuivie d'une autre auſſi importante & peut-être plus difficile (17), Egra ſuccombe. La poſſeſſion de la Bohème eſt aſſurée; & la communication avec la Bavière conſervée libre. Dès ce moment les nations eurent les yeux fixés ſur le Comte de Saxe, & le regardèrent comme un de ces hommes néceſſaires au deſtin des Empires, faits pour ébranler ou pour ſoutenir les Etats.

Une révolution changea bientôt la face des affaires de l'Allemagne, & la guerre fut

reportée du fond de l'Autriche aux bords du Rhin. L'Alſace & la Lorraine ſont ſauvées une ſeconde fois par MAURICE. L'embrâſement de la guerre s'étend & ſe communique. La haine de l'Angleterre & l'ambition intéreſſée de la Sardaigne ſecondent la politique de l'Autriche. La France voit ſans s'allarmer groſſir le nombre de ſes ennemis : elle a MAURICE pour défenſeur. Déja il a obtenu les deux prix les plus flatteurs de ſes ſuccès, la confiance de ſon Roi, & le titre de Maréchal de France *. Cet honneur accordé à MAURICE devoit être utile à l'Etat. En effet, ſi le droit de commander en Chef eſt un dépôt dangereux dans des mains foibles ; on peut dire qu'il eſt auſſi néceſſaire que juſte dans un homme qui a de grands talens. Pour qu'il puiſſe agir, il faut lui ôter ſes entraves ; & trop ſouvent l'on a vu le génie dépendant échouer dans ſes projets, ou arrêté dans ſa courſe par l'autorité timide ou peu éclairée.

La Nation & l'Europe ſe ſouviennent que LOUIS alla lui-même en Flandre ſe mettre à la tête de ſes troupes. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bonheur des peuples, que tous les

* Le 26 Mai 1744.

Princes qui font la guerre, commandassent leurs armées. Obligés eux-mêmes de combattre & de vaincre, ils apprendroient à se mesurer avec la nature, la fortune & les hommes. Du sérail de Constantinople ou d'Ispahan, un Sultan voluptueux ou féroce ordonne le carnage. Il fait signe qu'on aille s'égorger sur les frontières de l'Europe ou de l'Asie. A ce signe, trois cent mille hommes marchent; les villes, les campagnes sont ravagées; les villages sont réduits en cendres; le meurtre succède au meurtre, & les embrâsemens aux embrâsemens; cependant le Sultan oisif dort dans son sérail. Le sang coule, des Provinces sont désolées pour un siecle; & le Sultan dort. Quand on a vaincu pour lui, on traverse avec rapidité des provinces, pour lui apporter des drapeaux enlevés aux ennemis. Il se réveille; il jette un œil stupide & calme sur ces drapeaux teints du sang de vingt mille de ses Janissaires ou de ses Spahis. Il demande le nombre des meurtres, ordonne que l'on continue, & se rendort. Bien loin de cette mollesse asiatique, presque tous les Monarques François, depuis trois siecles * se

* Charles VIII, Louis XII, François I, Henri II, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV & Louis XV.

ſont toujours montrés à la tête de leurs armées. LOUIS ſuit l'exemple de ſes ancêtres; il marche, & le génie de MAURICE le ſeconde. Tandis que l'un, par ſes conquêtes, faiſoit reconnoître en Flandres l'arrière-petit fils de LOUIS XIV **, l'autre par une inaction ſçavante & meſurée, contenoit l'ennemi au delà de l'Eſcaut, couvroit le ſiége des villes, & oppoſoit aux alliés un rempart impénétrable.

Ces ſuccès ſont troublés par des revers. Le Rhin n'eſt plus défendu par MAURICE, & les ennemis ont paſſé ce fleuve. LOUIS vole en Alſace. Un coup plus terrible menace l'Etat: LOUIS eſt prêt à expirer. D'un bout du Royaume à l'autre ce n'eſt que douleur & gémiſſemens. Je crois voir une famille pleurer autour du lit funèbre de ſon pere, tandis que des ennemis ardens viennent arracher les dépouilles de ces enfans malheureux. Les Alliés s'avancent en Flandres; ils ont une armée formidable; & nous n'avons à leur oppoſer que des troupes affoiblies & inférieures en nombre. Le déſeſpoir eſt au dedans, la crainte au dehors. Quel ſera le ſou-

** Priſe d'Ipres, de Furnes & de Menin, par Louis XV.

tien de la France? C'eſt MAURICE: c'eſt lui qui, à la tête de quarante mille hommes, en arrête ſoixante & dix mille.

* Ménager les forces de l'Etat, & ſoutenir ſa réputation; couvrir nos conquêtes paſſées, & empêcher les ennemis d'en faire aucunes; ſe tenir près d'eux pour éclairer leur conduite, & ſe placer dans des poſtes où ils ne peuvent le forcer à combattre; obſerver tous leurs projets & leur dérober les ſiens; pénétrer par les mouvemens qu'il voit, ceux qui lui ſont cachés; ne laiſſer jamais échapper ni un moment favorable, ni un poſte avantageux; joindre la hardieſſe à la précaution; agir tantôt par des réflexions profondes, & tantôt par ces coups de lumière qui ſont comme les inſpirations du génie; avoir de la vivacité ſans précipitation, & du ſang-froid ſans lenteur; enfin éviter les batailles qui décident trop rapidement du deſtin des Etats, & faire la guerre ſans rien donner au haſard; tel eſt l'art que MAURICE déploie dans cette Campagne, où il fit connoître la ſupériorité que le génie a ſur la force; Campagne égale à celle de Fabius en Italie, & de Turenne en

* Campagne de Courtrai.

Allemagne, & qui un jour fervira elle-même de leçon à la poftérité.

Cependant le nombre de nos ennemis augmente encore (18). Ce peuple actif, commerçant & laborieux, refpectable par fa liberté, puiffant par fes richeffes, vainqueur de la mer qu'il a fçu affervir par fes flottes & dompter par fes digues, emporté par le tourbillon qui agite l'Europe, s'arme pour fes anciens oppreffeurs, pour les rivaux de fon commerce, contre la nation qui l'avoit autrefois aidé à brifer fes fers, & qui lui offroit alors fon alliance. L'Europe fe ligue contre la France; & la France oppofe MAURICE à l'Europe.

Déja il a fçu tromper la vigilance de fes ennemis. Tournai eft invefti en leur préfence, & cette place eft prête à fuccomber. L'Angleterre, l'Autriche, Hanovre & la Hollande réuniffent leurs forces pour la défendre. Ils approchent. MAURICE a formé le projet de continuer en même temps un fiége & de livrer une bataille. LOUIS accourt avec fon Fils. Il vient partager avec fes fujets la gloire & le danger de cette fameufe journée *.

---

* Bataille de Fontenoy le 11 Mai 1745.

Champs de Fontenoy, vous allez décider cette grande querelle. C'eſt dans cet eſpace qu'eſt renfermée la deſtinée de quatre Empires.

MAURICE eſt expirant (19); & c'eſt lui qui eſt dépoſitaire du ſort de la France. On diroit que les loix de l'humanité ne ſont point faites pour lui, & que ſon ame guerrière eſt indépendante du corps qu'elle habite. Déja il a meſuré d'un œil rapide toute l'étendue du terrein; il a vu tous les avantages qu'il peut ou prendre ou donner; il a pénétré les projets des ennemis par leur arrangement; il a choiſi tous ſes poſtes, combiné les rapports de toutes les poſitions, fixé tout pour l'attaque, tout prévu pour la défenſe; il a diſtribué à ceux qui le ſecondent, les détails de l'exécution, & s'eſt réſervé la partie la plus difficile, celle d'attendre les haſards & de les fixer.

Tout s'ébranle. Ces grands corps ſe heurtent. MAURICE tranquille au milieu de l'agitation, obſerve tous les mouvemens, diſtribue des ſecours, donne des ordres, répare les malheurs. Sa tête eſt auſſi libre que dans le calme de la ſanté. Il brave doublement la mort: il fait porter dans tous les

lieux où l'on combat, ce corps foible qui ſemble renaître & ſe multiplier par l'activité de ſon ame. C'eſt de ce corps mourant que partent ces regards perçans & rapides qui règlent, changent, ou ſuſpendent les événemens, & font les deſtins de cent mille hommes. La fortune combat pour nos ennemis. Un haſard utile (20) a formé cette colonne, dont les effets ont été regardés comme le chef-d'œuvre d'un art terrible & profond. Toujours ferme, toujours inébranlable, elle s'avance à pas lents, elle vomit des feux continuels, elle porte par-tout la deſtruction. Trois fois nos Guerriers attaquent ce rempart d'airain, trois fois ils ſont forcés de reculer. L'ennemi pouſſe des cris de victoire; le deſtin de l'armée chancelle, la Nation tremble pour ſon Roi. MAURICE voit des reſſources où l'armée entière n'en voit plus. Il ramaſſe toutes les forces de ſon ame. Une triple attaque eſt formée ſur un nouveau plan. La colonne eſt rompue, la France ſe raſſure, & LOUIS eſt vainqueur. O MAURICE! puiſque tu n'es plus, permets au moins qu'un Citoyen obſcur, mais ſenſible, s'adreſſe à ta cendre: reçois pour ce bienfait les hommages de mes Concitoyens & les miens: la

postérité te doit son admiration ; mais nous, nous te devons un sentiment plus tendre, nous devons chérir & adorer ta mémoire.

Les grandes batailles, semblables aux tremblemens de terre, donnent presque toujours de violentes secousses aux Etats ; & plus le choc a été terrible, plus l'ébranlement s'étend & se communique au loin. Tournay, Gand, Bruges, Oudenarde, Ostende, Ath & Nieuport tombent devant les vainqueurs de Fontenoy. Bruxelles qui étoit défendue par une armée entière, par dix-sept Généraux, par les rigueurs excessives de la saison, dans le temps qu'elle croyoit MAURICE loin d'elle, est étonnée de se voir presqu'en même temps investie, assiégée & prise au milieu des glaces de l'hiver. A ces conquêtes en succèdent d'autres non moins rapides. Malines, Anvers, Mons, Louvain, Charleroi ouvrent leurs portes ; Namur est foudroyé. La honte irrite le courage de nos ennemis. Déja ils ont oublié Fontenoy. Ils osent tenter une seconde fois la fortune. * Une nouvelle bataille est pour MAURICE un nouveau triomphe. Raucoux sera témoin de leur

* Bataille de Raucoux le 12 Octobre 1746.

défaite. Tout ce que le génie de la guerre a pu inventer de plus terrible, se réunit ici. Je vois une armée nombreuse & intrépide, postée sur des hauteurs, retranchée de toute part, soutenue par des redoutes, défendue par cent pièces d'artillerie, dont le feu combiné annonce une destruction presqu'inévitable. MAURICE a tout vu & tout disposé. Trois attaques se forment presque en même temps contre trois postes. Rien n'égale l'opiniâtreté de l'attaque que celle de la défense. Des deux côtés c'est la valeur qui combat; mais MAURICE guidoit la valeur des François, & ils ont vaincu. Les ennemis fuyent à pas précipités, & mettent la Meuse entr'eux & leur vainqueur.

LOUIS qui doit à MAURICE tant de succès, n'a point la foiblesse de ces anciens maîtres du monde, plus fameux encore par leurs vices que par leur grandeur; chez qui les vertus étoient dangereuses, & qui ne pardonnoient presque jamais la gloire d'avoir bien servi l'Etat. * Le Général qui avoit vaincu,

* Ac ne notabilis celebritate & frequentiâ occurrentium introitus esset, vitato amicorum officio, noctu in urbem, noctu in palatium, ita ut præceptum erat, venit; ex-

en arrivant dans ces Cours foibles & barbares, étoit forcé de cacher ses victoires comme des crimes; & après de froids embrassemens, unique témoignage d'une reconnoissance forcée, pour faire oublier sa gloire, il se hâtoit de se confondre dans la foule des esclaves. LOUIS n'est pas humilié par un grand Homme: & il ne craint que de n'être pas assez puissant pour récompenser tant de services. (21) Des distinctions nouvelles sont créées pour des exploits nouveaux. Un titre * qui avoit été la récompense de Turenne au milieu de ses triomphes, & de Villars au bord du tombeau, soumet à MAURICE toutes les armées de LOUIS. Une confiance plus flatteuse que les dignités, lui donne un ami dans un Roi. L'envie qui n'ose élever ses regards jusqu'à lui, frémit en l'admirant, & ne murmure que dans la poussière.

Faut-il, toutes les fois qu'il s'agit d'un grand Homme, avoir à prononcer le nom de l'Envie? Quelle est cette maladie vile &

---

ceptusque brevi osculo & nullo sermone, turbæ servientium immixtus est. *Tacit. ex Vit. Agric.*

* Titre de Maréchal Général de toutes les Armées du Roi.

cruelle, commune à tous les temps, à tous les lieux, & qui par-tout flétrit le genre-humain? Les fiécles, les gouvernemens, les arts, les loix, les mœurs, tout change; l'Envie ne change pas. Ennemie éternelle & irréconciliable de tout ce qui eft grand, à peine elle apperçoit ou un talent ou une vertu, elle accourt & les combat. Elle outragea Turenne & Luxembourg; elle eût voulu obfcurcir Condé; elle perfécuta MAURICE. C'eft elle qui dans les batailles traverfoit fes plans; c'eft elle qui difoit à des ames viles: faites périr l'Etat, s'il le faut, mais empêchez MAURICE de vaincre. C'eft elle qui à Fontenoy, lorfque le Roi, la France & cent mille hommes étoient en danger, élevoit peut-être dans le cœur de certains hommes une joie barbare, & fit que le gain de la bataille fut pour eux un malheur plus grand que pour la Hollande & l'Angleterre. Quelle punition pourra être égale à ces crimes de l'Envie? Son fupplice eft dans fa foibleffe; fon fupplice eft de fe voir, de fe juger, de fe comparer fans ceffe; fon fupplice eft de s'élancer continuellement où les autres s'élèvent, & de retomber toujours fur elle-même; de voir à chaque inftant des fuccès qu'elle abhorre; d'être pourfuivie

par des triomphes qu'elle déteste ; son supplice enfin est d'avoir éternellement & profondément gravée dans son ame, l'image de la grandeur d'autrui qui pèse sur elle, & qui l'accable. C'est ainsi que la punit MAURICE ; il vole à de nouvelles victoires.

Envain l'Autriche & l'Angleterre épuisent leurs trésors contre la France. En vain leur politique, pour déterminer la lenteur de la Hollande, a sçu engager ces Républicains à se nommer un chef qui réunît dans sa main les rênes du pouvoir, qui donnât plus d'harmonie & d'activité à leurs desseins : ils ont sacrifié leur liberté sans augmenter leurs ressources ; & leurs craintes imaginaires les précipitent enfin dans des maux réels. MAURICE a pénétré dans la Flandre Hollandoise ; & chaque pas qu'il y fait, est marqué par des conquêtes. Les nouveaux efforts des alliés leur annoncent de nouvelles disgraces. * Laufelt, théâtre d'un combat sanglant, consacre le nom de MAURICE par une troisième victoire. Une entreprise hardie, & que le succès seul peut justifier, est la suite de cette bataille. (22) Une ville qui avoit été l'écueil des

* Bataille de Laufelt le 2 Juillet 1747.

deux

deux plus fameux Capitaines de leur siécle, & que les nations regardoient comme imprenable, est assiégée, attaquée & emportée d'assaut. Si MAURICE n'eut point la gloire de cette conquête, il eut celle d'en avoir formé le projet, & d'avoir appellé au service de la France l'illustre Danois qui l'exécuta. Il eut la gloire encore plus rare, d'employer de grands talens sans en être jaloux. Le bruit de cette chûte retentit dans toute l'Europe. La Hollande épouvantée tremble pour ses Etats. L'Autriche & l'Angleterre connoissent alors qu'il n'y a point de barrière qui puisse arrêter la France.

MAURICE prépare un dernier spectacle à l'Europe. Quel est ce nouveau projet qu'il a formé ? Que signifient tous ces mouvemens combinés & ces marches savantes ? Quel sera le point de réunion de tous ces corps de troupes divisés ? Trois villes se croient menacées en même temps. Les alliés incertains ignorent quel est le poste qu'ils doivent abandonner, quel est celui qu'ils doivent défendre. Ils s'agitent, ils se troublent. Mastricht est enveloppé. Quatre-vingt mille hommes ne peuvent arrêter MAURICE, & sont réduits à l'admirer. C'en est fait; tant de succès ont

décidé du sort de la guerre. LOUIS conquérant accorde la paix par humanité, & ses ennemis vaincus l'acceptent par besoin. Les victoires de MAURICE ont donné le repos à l'Europe.

Ce grand Homme cher à la Nation, craint de nos ennemis & respecté des siens (car plus il fut grand, plus il dut en avoir) espéroit jouir de sa gloire dans le sein du repos ; & la France l'espéroit avec lui. On n'approchoit de sa retraite de Chambord qu'avec ce respect qu'inspire le séjour des Héros. Son Palais étoit regardé comme le temple de la valeur, & le sanctuaire des vertus guerrières. Mais, ô foiblesse ! ô néant ! il semble que MAURICE ne devoit exister que pour faire de grandes choses. Dès qu'il a cessé de vaincre, il disparoît. Il meurt (23) : & celui qui avoit été élu Souverain par un peuple libre, qui avoit été comblé de tant d'honneurs, qui avoit gagné tant de batailles, qui avoit pris ou défendu tant de villes, qui avoit vengé ou vaincu les Rois, qui étoit l'amour d'une nation & la terreur de toutes les autres, compare en mourant sa vie à un songe.

Sa mort fut une calamité pour la France, un événement pour l'Europe. LOUIS s'honora

lui-même, en l'honorant de ses regrets. Les courtisans qui sont si peu sensibles, furent attendris. Le peuple qui est la partie la plus méprisée & la plus vertueuse de l'Etat, pleura l'appui & le défenseur de la patrie. Mais vous, guerriers qu'il conduisoit dans les batailles, vous que tant de fois il a menés à la victoire, quels furent alors vos sentimens ? Pour les peindre, je n'aurai pas recours aux vains artifices de l'éloquence. Il suffit de rappeller un fait que la postérité doit apprendre, & dont il est utile de conserver le souvenir. Après que le corps de MAURICE eut été transporté dans la capitale de l'Alsace pour y recevoir les honneurs funèbres, deux soldats qui avoient servi sous lui, entrent dans le temple où étoit déposée sa cendre. Ils approchent en silence, le visage triste, l'œil en pleurs. Ils s'arrêtent aux pieds du tombeau, le regardent, l'arrosent de leurs larmes. Alors l'un d'eux tire son épée, l'applique au marbre de la tombe. Saisi du même sentiment, son compagnon imite son exemple. Tous deux ensuite sortent en pleurant, sans se regarder, & sans proférer un seul mot. Ils pensoient sans doute ces guerriers, que le marbre qui touchoit aux cendres de MAURICE, avoit le pouvoir de communi-

quer la valeur & de faire des Héros. Vous ne vous trompez pas, dignes ſoldats de MAURICE : tandis que ſon ombre, du milieu de l'Alſace qu'elle habite, ſémera encore la terreur chez nos ennemis, & gardera les bords du Rhin, la vue du marbre qui renferme ſa cendre élévera l'ame de tous les François, leur inſpirera le courage, la magnanimité, l'amour généreux de la gloire, le zèle pour le Roi & pour la Patrie.

Puiſſent tous ceux que leur naiſſance ou leurs talens, appellent à commander, le prendre pour modèle ; & puiſſe la France, toutes les fois qu'elle ſera forcée de combattre, n'avoir point à regretter ce grand Homme !



NOTES HISTORIQUES.

PAGE 3. (1) Le Comte de Saxe naquit le 19 Octobre *1696*, de Frédéric-Auguste II, Electeur de Saxe, Roi de Pologne, & de la Comtesse de Konismark, Suédoise, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté.

Page 5 (2) En 1708 il étoit en Flandre dans l'armée des Alliés, commandée par le Prince Eugène & par Malborough. Il fut témoin de la prise de Lille en *1709*. Il se distingua au siège de Tournay, où il pensa périr deux fois. Il se signala au siège de Mons. Il se trouva à la Bataille de Malplaquet, & ce jeune enfant dit le soir qu'il étoit content de sa journée.

Page 6 (3) Stralsund, la plus forte place de la Poméranie, étoit assiégée par les Rois de Pologne, de Danemarck & de Prusse, & défendue par Charles XII. Le jeune Comte obtint la permission de servir à ce siège parmi les troupes Saxonnes. Il y montra la plus grande intrépidité. Le desir de voir & de connoître Charles XII, le faisoit s'exposer dans les endroits les plus périlleux, parce qu'il pensoit que ce devoit être là le poste du Roi de Suède. En effet il le vit & l'admira. Il conserva ce sentiment pendant toute sa vie. C'étoit la seconde fois qu'il combattoit à Stralsund. En 1711 il avoit suivi dans cette place le Roi son pere, il avoit passé la rivière à la nage, à la vue des ennemis, & le pistolet à la main.

Page 8. (4) En 1717 il se rendit en Hongrie, où l'Empereur avoit contre les Turcs une armée de 150000 hom-

mes ſous les ordres du Prince Eugène. Il ſe trouva au ſiège de Belgrade, & à une bataille ſanglante que le Prince Eugène gagna ſur les Turcs.

Page. 9 (5) Le Traité d'Utrecht avoit terminé la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, & calmé les orages du Midi. La mort de Charles XII avoit pacifié le Nord; & les victoires du Prince Eugène, en abattant les forces de l'Empire Ottoman, procurèrent à l'Allemagne la paix de Paſſarovitz.

Page 11. (6) Ce fut en 1720 qu'il fit ſon premier voyage à Paris. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les François. Ce goût ſembla naître en lui avec le goût de la guerre. La langue françoiſe fut même la ſeule langue étrangère qu'il voulut apprendre dans ſon enfance. Le Duc d'Orléans lui fit un accueil très-flatteur, & pour le fixer en France, lui fit expédier un brevet de Maréchal de camp. Il eſt daté du 7 Août 1720.

Page 12. (7) Le Comte de Saxe fixé à Paris en 1722, employa tout le temps que dura la paix à étudier les mathématiques, le génie, les fortifications & les méchaniques. Il avoit un talent naturel & décidé pour toutes ces ſciences abſtraites. Avant d'appliquer ces connoiſſances à la guerre, il les conſacra à ſervir ſa nouvelle patrie, par un de ces ouvrages dont le projet ſeul fait honneur à un citoyen, & dont la gloire doit être indépendante du ſuccès, puiſqu'ils ont pour but l'utilité publique. C'étoit une machine qu'il inventa pour faire remonter les bateaux de Rouen à Paris, ſans le ſecours des chevaux. Il fut obligé d'abandonner cette entrepriſe, après y avoir dépenſé des ſommes immenſes. Il contribua beaucoup à la perfection d'une autre machine qui ſert à Paris, & par le moyen de

laquelle on remonte les bateaux depuis le Pont-royal jusques dans le bassin.

Page 13. (8) On se croit obligé d'avertir que dans tout ce détail, on parle moins en Orateur qu'en Historien. Les éloges des grands Hommes ne doivent être fondés que sur les faits. Le Comte de Saxe fit l'étude la plus profonde de la guerre. Le délassement de tant de travaux étoit un amusement guerrier. L'art d'exercer les troupes, cet art qui en augmentant la souplesse du soldat, fait que l'ordre se joint à la rapidité des évolutions, & que les bataillons paroissent de vastes machines qui n'ont qu'un même ressort & un même mouvement; cet art qui a si souvent décidé de la perte ou du gain des batailles, avoit presqu'au sortir de l'enfance, fixé l'attention du Comte de Saxe. Dès l'âge de seize ans, il avoit inventé un nouvel exercice, & l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722 ayant obtenu un régiment en France, tous les jours il prenoit plaisir à le former & à l'exercer lui-même selon sa nouvelle méthode; & ce fut peut-être son exemple qui réveilla l'attention du gouvernement sur cette partie de la guerre, trop négligée jusqu'alors parmi nous, & perfectionnée en Prusse par 50 ans d'application & de soins. Le Chevalier Follard qui a passé sa vie à étudier la guerre & à en donner des leçons, estimoit beaucoup la nouvelle tactique inventée par le Comte de Saxe. Voici comment il s'exprime lui-même dans ses commentaires sur Polybe, tome 3, liv. 2, ch. 14, §. 4. Après avoir parlé de l'utilité de plusieurs exercices, il ajoute : *Ce que je viens de dire est excellent ; mais il faut encore exercer les troupes à tirer selon la nouvelle méthode que le Comte de Saxe a introduite dans son régiment ;*

méthode dont je fais grand cas, ainsi que de son inventeur; qui est un des plus beaux génies pour la guerre que j'aie connu. L'on verra à la premiere guerre que je ne me trompe point dans ce que je pense. Je remarquerai ici à la gloire du Chevalier Follard, que c'étoit en 1728 qu'il portoit ce jugement sur le Comte de Saxe.

Ibid. (9) La Curlande, ancien Duché qui avoit autrefois appartenu à l'Ordre Teutonique, formoit un état souverain, mais dépendant. Elle avoit subi le sort des petits états qui sont environnés de nations puissantes. N'ayant point assez de forces pour être oppresseurs, ils emploient la politique pour n'être point opprimés, & se donnent un protecteur pour n'avoir point de maître. La Curlande étoit donc sous la protection de la Pologne. Cette république avoit formé le projet d'éteindre la souveraineté de ce Duché, & de le réunir à ses états à la mort de Ferdinand, Prince qui avoit l'esprit aussi foible que le corps. Les Curlandois allarmés & jaloux d'être libres, résolurent de faire échouer le projet de la Pologne, en réglant la succession éventuelle de Ferdinand. Il leur falloit un Prince dont la réputation justifiât leur choix, qui eût assez de fermeté pour oser le soutenir, & assez de génie pour les défendre. Ils jettèrent les yeux sur le Comte de Saxe, déjà très-fameux dans le Nord. Il fut légitimement élu Duc souverain de Curlande, le 5 Juillet 1726. Aussi-tôt il se forma contre lui un violent orage en Pologne. D'un autre côté la Russie, qui étoit trop puissante pour ne point avoir aussi quelques droits à réclamer sur la Curlande, fut indignée que ce peuple osât se croire libre, & n'eût point été à Pétersbourg se prosterner aux pieds du trône pour y demander un maître. La

Czarine vouloit faire tomber ce Duché ſur la tête de Menzicoff, cet heureux aventurier qui de garçon pâtiſſier, devenu général & prince, avoit encore l'ambition d'être ſouverain. Ce rival du Comte de Saxe, pour ſe délivrer d'un concurrent ſi redoutable, réſolut de le faire enlever. Il envoya à Mittaw huit cents Ruſſes qui inveſtirent le palais du Comte, & l'y aſſiégèrent. Le Comte qui n'avoit que ſoixante hommes s'y défendit avec le plus grand courage. Le ſiège fut levé, & les Ruſſes obligés de ſe retirer. Cependant en Pologne on s'aſſemble, on cabale, on tient des diètes, on porte des décrets. Le Comte de Saxe eſt ſommé de comparoître & de rapporter le diplôme de ſon élection. Il n'obéit point, & ſa tête eſt miſe à prix. Il amaſſe de l'argent, lève des troupes, parle à ſes peuples en ſouverain, & s'apprête à les défendre en héros. Il fait pluſieurs voyages à Dreſde, à Leipſik. Il ne craint ni la Ruſſie, ni la Pologne, ni les aſſaſſins mercénaires que la proſcription armoit contre lui. Il envoye des Miniſtres à Vienne, à Berlin, à Londres, pour ſolliciter des ſecours. Il ſe retire avec ſes troupes dans l'iſle d'Uſmaiz, & ordonne à tous ſes partiſans de l'y venir joindre. Les Ruſſes forment le projet de le forcer dans cette retraite. Le Comte de Saxe n'avoit que 300 hommes, & ſes retranchemens n'étoient point achevés. Le général Ruſſe qui avoit 4000 hommes, voulut joindre la perfidie à la force, & le ſurprendre dans une entrevue. Le Comte fut inſtruit de ce complot, le fit rougir de ſa lâcheté, & rompit la conférence. Cependant comme il n'avoit point aſſez de forces, il fut obligé d'abandonner cette iſle. Pendant ce temps-là, des commiſſaires de la Pologne étoient arrivés dans la capitale de la Curlande,

où ces protecteurs orgueilleux agiſſoient en maîtres, faiſoient juger les amis du Comte de Saxe, caſſoient ſon élection, & régloient d'un ton deſpotique la forme de gouvernement d'un peuple libre. Le Comte de Saxe trop foible pour défendre contre la Ruſſie & la Pologne ſes droits & ſes ſujets opprimés, fit des proteſtations, unique reſſource dans le malheur, & attendit une circonſtance favorable. Elle ſe préſenta en 1736. Le Duc Ferdinand mourut cette année-là. Le Duché ſembloit appartenir de droit au Comte de Saxe. Mais l'Impératrice de Ruſſie eut le crédit de faire élire le Comte Biren, qui étoit alors auprès d'elle dans la plus haute faveur, & la force l'emporta encore ſur la juſtice. La Czarine mourut en 1740, & ſa mort entraîna la chûte de ſon favori. Il fut arrêté. Son crime étoit d'être étranger & trop puiſſant. Jugé & condamné, il fut tranſporté dans les déſerts de la Sibérie où on lui permit de vivre. Cet événement ranima les eſpérances du Comte de Saxe; mais elles furent encore trompées. Le nouveau choix de la Curlande déterminé par l'influence des états les plus puiſſans, tomba ſur le prince Louis de Brunſvick. Une nouvelle proteſtation du Comte de Saxe annonça à l'Europe la juſtice & l'inutilité de ſes prétentions; & il fut réduit à groſſir la foule des Princes, que les paſſions des hommes ont dépouillés de leurs droits légitimes.

Page 14 (10) Il compoſa en 1732 l'ouvrage qui porte pour titre: *Mes Rêveries*. Une anecdote ſingulière, & qu'on aura peine à croire, c'eſt qu'il étoit malade & avoit la fièvre lorſqu'il le fit. L'ouvrage fut compoſé en treize nuits. Il le retoucha, & y fit des augmentations après la paix de 1736.

Page 15. (11) L'Electeur de Saxe, au commencement de cette guerre, offrit au Comte son frère le commandement général de toutes ses troupes. Celui-ci aima mieux servir en France en qualité de Maréchal de camp, & se rendit sur le Rhin à l'armée de M. de Bervick.

Page 16. (12) Le 25 octobre 1733, après le passage du Rhin, il monte à la tranchée au fort de Kehl, & a un capitaine tué à côté de lui. En 1734, au commencement de la campagne, à la tête de deux cents dragons, il se rend maître d'un convoi gardé par 1200 hommes. Le 27 avril il se trouve à deux assauts qui se livrent le même jour à la ville de Trarback dans le Palatinat. Au second assaut, il voit sept grenadiers tomber autour de lui. A Etlinghen, à la tête d'un détachement de grenadiers, il pénètre dans les lignes des ennemis, en fait un grand carnage, & décide la victoire. Au siège de Philisbourg, fameux par sa difficulté & par la mort du Maréchal de Bervick, il est chargé d'un très-grand nombre d'attaques, qu'il exécute avec autant de succès que d'intrépidité. Ce fut immédiatement après ce siège qu'il fut nommé Lieutenant-général. L'acte par lequel le Roi lui donne ce grade dans ses armées, est du premier août 1734.

Page 17. (13) En 1735, le Prince Eugène qui commandoit l'armée impériale, avoit formé le projet de passer le Rhin à Manheim, & de pénétrer dans le Pays-Messin. Le Maréchal de Coigny détacha le Comte de Saxe pour arrêter les Impériaux. Le Comte choisit un poste si avantageux, que le Prince Eugène, quoique très-supérieur en forces, n'osa jamais hasarder ce passage.

Page 18. (14) Par la paix de 1736, Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, élu deux fois Roi de Pologne,

l'une en 1704, l'autre en 1733, renonça à ce royaume, en gardant le titre de Roi. Le Duché de Lorraine & de Bar lui fut donné en dédommagement; & François, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur, eut en échange le grand Duché de Toſcane.

Ibid.. (15) Le Comte de Saxe avoit connu en 1731 le Chevalier Follard, & s'étoit lié avec lui. Cet officier, paſſionné dès ſon enfance pour l'art de la guerre, avoit paſſé ſa vie à combattre & à méditer. C'étoit un guerrier plein de vues, qui joignoit la méthode à la hardieſſe des idées. C'eſt aux maîtres de l'art à décider, s'il eut raiſon de vouloir appliquer à tous les lieux & à toutes les circonſtances ſon ſyſtème de la colonne, & de rapporter tout à cet objet. Il a laiſſé dans un commentaire ſur Polybe le vaſte dépôt de ſes connoiſſances & de ſes réflexions. Ces deux hommes, que le même goût, ou plutôt la même paſſion avoit unis, tenoient tous les jours enſemble des conférences de deux ou trois heures, où ils ſe communiquoient leurs idées ſur les opérations militaires.

Ce fut dans le même temps que le Comte de Saxe étudia tous les auteurs anciens qui ont traité de la guerre. Il lut Polybe en entier. Il avoit un goût particulier pour un auteur peu connu, & qui cependant mérite de l'être. C'eſt Onozander qui vivoit ſous les Empereurs Romains. Il a fait un ouvrage ſur la manière de conduire les armées. Le Comte de Saxe l'avoit ſouvent à la main, & le portoit toujours avec lui. Nous n'en avons juſqu'ici qu'une traduction en vieux ſtyle. On nous en promet une nouvelle de M. le Baron de Zurlauben, membre de l'Académie Royale des Inſcriptions, & auteur de l'Hiſtoire militaire des Suiſſes.

Page 19. (16) Prague fut assiégée à la fin de novembre 1741. L'Electeur de Bavière, depuis Empereur sous le nom de Charles VII, confia au Comte de Saxe les opérations du siège. La grandeur immense de cette capitale, le grand nombre des troupes qui formoient la garnison, le défaut de vivres dans le camp, les rigueurs excessives de la saison, & plus que tout cela, l'approche d'une armée de 30000 hommes qui voloit à son secours, & qui n'étoit plus qu'à cinq lieues, tout céla faisoit craindre beaucoup pour le succès. Le Comte de Saxe résolut de prévenir l'arrivée des ennemis, & d'emporter la ville par escalade. Il confia son projet à un officier digne de le seconder; c'étoit M. de Chévert, alors Lieutenant-Colonel, & depuis Lieutenant-Général. Cet officier se servit d'un sergent dont la valeur lui étoit connue. L'instruction singulière qu'il lui donna, mérite à jamais d'être conservée. »Tu te rendras, dit il, en tel endroit; tu appli» queras une échelle contre le mur; tu monteras: on » criera *qui vive*? Tu ne répondras rien. On te tirera, » on te manquera, tu égorgeras la sentinelle, & je suis » à toi ». Le sergent ne pensa pas même à faire une objection; tout fut exécuté de point en point. Le sergent monta, fut tiré, fut manqué; M. de Chévert le suivit, & la ville fut prise. C'étoit le 15 novembre, la nuit même du jour où la tranchée avoit été ouverte.

Page 20. (17) La conquête d'Egra étoit d'autant plus importante, que les ennemis y avoient tous leurs magasins. Cette ville étoit si forte, que le Prince Charles crut qu'il n'étoit pas nécessaire d'y jetter du secours. Elle fut investie par le Comte de Saxe le 2 avril 1742. Une garnison nombreuse, un chef habile, l'abondance de tout

ce qui fait le nerf & le ressort de la guerre, toutes les ressources de cet art ingénieux & savant inventé par les modernes pour défendre les places, ne purent empêcher qu'elle ne fût prise après quelques jours de tranchée ouverte. Cette conquête fit beaucoup de bruit dans l'Europe, & causa la plus grande joie à l'Empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au Comte de Saxe pour l'en féliciter.

Page 25. (18) Dans l'hiver de 1745 il se conclut un traité d'union à Varsovie, entre la Reine de Hongrie, le Roi d'Angleterre, l'Electeur de Saxe & la Hollande. L'Ambassadeur des états généraux ayant rencontré le Maréchal de Saxe dans la gallerie de Versailles, lui demanda ce qu'il pensoit de ce traité. *Cela est fort indifférent à la France*, reprit le Maréchal; *mais si le Roi mon maître veut me donner carte-blanche, j'en irai lire l'original à la Haye, avant que l'année soit passée.*

Page 26. (19) Lorsque la bataille de Fontenoy se livra, le Maréchal de Saxe étoit presque mourant. Il se faisoit traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval; mais son extrême foiblesse faisoit craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit dire au Roi de Prusse dans une lettre qu'il lui écrivit long-tems après « qu'agitant, il y » a quelques jours, la question de savoir quelle étoit la » bataille de ce siècle qui avoit fait le plus d'honneur » au Général, les uns avoient proposé celle d'Almanza, » & les autres celle de Turin; mais qu'enfin tout le » monde étoit tombé d'accord que c'étoit sans contredit » celle dont le Général étoit à la mort lorsqu'elle se » donna ».

Page 27. (20) Cette fameuſe colonne dont on a fait honneur au génie de nos ennemis, fut preſque l'ouvrage du haſard. L'infanterie angloiſe étoit d'abord rangée ſur deux lignes; & ſes flancs expoſés au feu de notre artillerie ſouffroient beaucoup. Ce fut ce qui obligea cette infanterie à ſe reſſerrer pour préſenter un front moins large, & à former ce bataillon quarré qui fit tant de progrès & de ravages, & qui donna pendant une heure entière la victoire à nos ennemis. Le Maréchal de Saxe, pour l'enfoncer, le fit attaquer en même temps de front & par les flancs. Ces trois attaques concertées enſemble, & exécutées avec la plus grande intrépidité, arrachèrent enfin la victoire aux Anglois.

Page 30. (21) Au mois d'avril 1746, le Roi donna au Maréchal de Saxe des lettres de naturalité. Elles ſont conçues dans les termes les plus honorables & les plus flatteurs. Après la bataille de Raucoux, il lui fit préſent de ſix pièces de canon qui faiſoient partie de l'artillerie priſe ſur les ennemis; honneur rare, & qui de la part d'un Roi eſt la marque de la plus grande confiance. Il lui avoit déja donné le château de Chambord, pour en jouir durant ſa vie comme d'un bien propre. Le mariage de M. le Dauphin avec la Princeſſe Royale de Saxe, mit le comble à la conſidération dont jouiſſoit le Maréchal. En 1747, il fut créé Maréchal Général de toutes les armées du Roi. Les proviſions ſont datées du 12 janvier. Enfin, au mois de janvier 1748, le Roi le nomma Commandant Général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis. Je ſuis entré dans tous ces détails, parce qu'ils font autant d'honneur au Souverain qui récompenſe, qu'au ſujet qui mérite de l'être.

La nation imitoit ſon Roi dans la reconnoiſſance qu'elle témoignoit au Maréchal de Saxe ; & là-deſſus elle n'avoit pas beſoin d'exemple. Aucune nation peut-être n'eſt auſſi ſenſible à la gloire militaire que les François. A ce ſentiment ſe joignoit encore dans la capitale cette vivacité ardente, qui fait que tous les ſentimens ſe communiquent avec rapidité, qui fait qu'on admire, qu'on exagère, qu'on y a tous les jours beſoin d'être étonné de quelque choſe, & ſur-tout que chacun répéte fidélement ce qu'il a entendu, éloge ou ſatire, n'importe. Chez un tel peuple, un Général qui a de grands ſuccès ne peut manquer d'être célébré. Le Maréchal de Saxe étoit donc l'objet de toutes les converſations. Lorſqu'au retour de ſes campagnes il paroiſſoit au ſpectacle, il étoit sûr d'attirer tous les regards. On l'applaudiſſoit avec tranſport. On ſçait qu'au théâtre de l'opéra, une actrice qui repréſentoit la *Gloire*, après avoir chanté quelques vers de ſon rôle; lui préſenta une couronne de laurier qu'elle avoit à la main. La même choſe étoit arrivée au Maréchal de Villars. Ainſi, ces deux Généraux reçurent à Paris, de la main d'une actrice, le même honneur que les Scipions & les Pompées recevoient autrefois au capitole du peuple & du ſénat romain.

Page 32. (22) Berg-op-zoom avoit été aſſiégée deux fois; l'une par le Prince de Parme en 1588, l'autre par Spinola en 1622; & ces deux Généraux avoient vu leurs efforts échouer devant cette place. La conquête en étoit plus difficile encore, depuis les ouvrages immenſes que le célèbre Cohorn avoit ajoutés aux anciennes fortifications. Les inondations des marais, l'abondance de toutes ſortes de proviſions, trois cents pièces d'artillerie,

une

une garnison nombreuse, une armée redoutable qui étoit aux portes de la ville; tout conspiroit à faire croire à l'Europe qu'une telle entreprise ne pouvoit réussir. M. de Lowendalh vainquit tous les obstacles; & la ville fut prise l'épée à la main le 11 septembre 1747, lorsque la brèche étoit à peine praticable. On trouva dans le port dix-sept grandes barques chargées de provisions, avec cette adresse en gros caractère : *à l'invincible garnison de Berg-op-zoom.*

Page 34. (23) Le Maréchal de Saxe mourut à Chambord le 30 novembre 1750, après neuf jours de maladie. Son intention avoit été de n'avoir ni sépulture, ni pompe funèbre. Il avoit demandé que son corps fût brûlé dans de la chaux vive, *afin*, ajouta-t-il, *qu'il ne reste plus rien de moi dans le monde, que ma mémoire parmi mes amis.* Le Roi, trop juste & trop sensible pour souscrire à cette demande, voulut donner à ses sujets l'exemple d'honorer ce grand Homme, même lorsqu'il n'étoit plus. Son corps fut embaumé, & transporté avec la plus grande pompe à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'église luthérienne de S. Thomas. On l'avoit souvent sollicité à se faire Catholique; mais il refusa toujours de changer de religion. Il ne voulut imiter Turenne que dans les combats. C'est ce qui fit dire à la Reine ce mot connu : *C'est dommage qu'on ne puisse dire un* de profundis *pour celui qui a fait chanter tant de* te Deum!

On prodigua à sa cendre tous ces honneurs funèbres, si vains, lorsqu'ils ne sont accordés qu'aux titres & à la naissance; si respectables, lorsque c'est un hommage que la reconnoissance rend au mérite. Le beau

mausolée dont le modèle a déja été admiré au Louvre, & qui doit être exécuté en marbre par le célèbre Pigal, achevera de consacrer la reconnoissance du Roi, & la gloire du Maréchal.



ANECDOTES
SUR
LE MARÉCHAL DE SAXE.

ON n'a présenté dans cet éloge le Maréchal de Saxe que comme homme de guerre. C'est sous ce point de vue qu'il a mérité notre reconnoissance, & qu'il a été grand. Si après avoir vu le héros, on veut connoître l'homme, voici quelques détails que son nom peut rendre intéressans.

On sçait qu'il aima beaucoup les plaisirs, & qu'il ne fut pas toujours très-délicat sur le choix. Il avoit plutôt des goûts que des passions; & ces goûts se multiplioient, ou changeoient souvent. Sa morale sur cet objet ressembloit assez à celle des anciens héros dont il avoit la force. Son caractère fier & libre ne lui permettoit guère de s'assujettir à plaire; & il aimoit mieux commander l'amour que le mériter. Cependant au milieu de tous ces goûts, qu'on ne peut pas même trop honorer du nom d'attachemens, il ne perdit jamais de vue sa profession. Par-tout où il alloit, il avoit une bibliothèque de guerre, & dans les momens même où il sembloit le plus occupé des plaisirs, il ne manquoit jamais de se retirer pour étudier au moins deux ou trois heures. Ce contraste d'une grande idée qui le suivoit par-tout, & d'amusemens qui n'étoient pas toujours fort nobles, peut servir à faire connoître les hommes.

Etant encore jeune, il fut attaché à la célèbre Le Couvreur, & se plaisoit beaucoup dans sa société. Follard, Polybe, & son génie firent son éducation pour la guerre. Mademoiselle Le Couvreur la fit pour les choses agréables. Elle lui fit lire la plûpart de nos Poëtes, lui apprit beaucoup de vers, & orna son esprit de cette littérature légère, qui à la vérité sied mieux à une actrice qu'à un héros, & qui est plutôt un agrément qu'un mérite. C'étoit Omphale qui paroit Hercule. Heureusement il eut mieux à faire dans la suite, que de cultiver ce genre d'éducation.

Etant nommé Duc de Curlande, & obligé de combattre la Pologne & la Russie, Mademoiselle Le Couvreur mit ses pierreries en gage pour une somme de quarante mille francs qu'elle lui envoya. L'actrice capable d'un pareil trait, étoit digne de jouer Cornélie.

Le Maréchal de Saxe à la guerre, se délassoit presque tous les jours par les spectacles, des fatigues du commandement. Quelquefois on venoit lui rendre compte dans sa loge, des démarches des ennemis; il donnoit ses ordres, & se remettoit tranquillement à écouter la pièce.

On sçait que la veille d'une bataille étant au spectacle, l'acteur chargé d'annoncer, dit qu'on ne joueroit pas le lendemain à cause de la bataille, mais annonça la pièce pour le jour d'après. Il falloit une victoire pour que les acteurs tinssent parole, & ils la tinrent. Il faut convenir que cette manière de faire la guerre n'étoit guère celle des Scipions, mais le Maréchal de Saxe avoit pris les mœurs de la nation qu'il commandoit. Il faisoit comme elle, un jeu des combats, & unissoit aux plaisirs un courage profond & calme, comme elle y a joint de tout temps un courage impétueux & brillant.

Tout s'allie chez les hommes. On peut quelquefois aimer les plaisirs & être cruel; le Maréchal de Saxe étoit humain. Il sçavoit respecter le sang des soldats & le ménageoit. Un jour un officier général lui montrant un poste qui pouvoit être utile; « il ne vous coûtera pas, dit-il, » plus de douze Grenadiers. » Passe encore, dit le Maréchal, si c'étoit douze Lieutenants-généraux. Sans doute par cette plaisanterie, il ne vouloit point blesser un corps d'officiers respectables, & qui par leurs services comme par leur grade sont la plûpart destinés à commander. Il voulut seulement faire voir combien il ménageoit un corps de soldats célèbre par sa valeur.

La nuit qui précéda la bataille de Raucoux, il étoit dans sa tente, triste & plongé dans une rêverie profonde. M. Sénac, avec qui dans ce moment il se trouvoit seul, lui demande le sujet de sa tristesse. Le Maréchal lui répondit en parodiant ces vers d'Andromaque :

Songe, songe, Sénac, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans, &c.

Il ajouta un moment après : *& tous ces soldats n'en sçavent rien encore.* Ce mouvement d'un Général qui dans le silence de la nuit s'attriste en pensant aux massacres du lendemain, & fait réflexion que de tant de milliers d'hommes qui dorment, une partie ne se réveillera que pour mourir, a quelque chose de profond, de sensible & de tendre qui n'est pas ordinaire.

Ce même homme qui s'attendriſſoit ſur le ſort des ſoldats, faiſoit valoir avec zèle les ſervices des officiers, & les appuyoit à la cour, de tout ſon crédit. Il avoit pour le mérite militaire cette eſtime profonde & réfléchie, que doit avoir un homme qui ne s'eſt jamais occupé que d'une idée. Ce ſentiment ne l'empêcha point de rendre quelquefois des ſervices d'un autre genre. Un jeune officier, dans un de ces momens où la crainte l'emporte ſur le devoir, & où l'on conſulte plus la nature que l'honneur, avoit diſparu. Son abſence avoit été remarquée. Tout ſe déchaînoit; les hommes braves, par eſtime pour la valeur; ceux qui l'étoient moins, pour ſe perſuader à eux-mêmes & aux autres qu'ils étoient fort au deſſus d'une telle foibleſſe. Le Maréchal de Saxe l'apprend, dit qu'il a donné à cet officier une commiſſion ſecrette, & le fait avertir de paroître publiquement le lendemain à ſon lever. L'officier s'y rend. Le Maréchal va au devant de lui, lui parle quelque temps en ſecret, & le loue enſuite tout haut d'avoir rempli avec autant de promptitude que d'intelligence les ordres qu'il lui a donnés. Par cette conduite, il conſerva un citoyen à l'état, ſauva l'honneur d'une famille, & empêcha qu'une foibleſſe d'un moment ne fît le malheur & la honte d'une vie entière. Il n'eſt pas néceſſaire d'ajouter que cet officier fut par la ſuite le plus brave des hommes.

Quelquefois il employoit dans ſes propos une certaine ſévérité militaire, qui tenoit à la hauteur d'un homme accoutumé à faire le ſort des états. Il aſſiégoit une place. On vint pour capituler. A la tête des députés étoit un homme qui ſe préparoit à lui faire un diſcours. « M. le » harangueur, dit le Maréchal, ce n'eſt point aux bour-

» geois à se mêler des querelles des Princes; point de » discours ».

Il étoit impossible que le Maréchal de Saxe n'eût point de l'ambition. Frère naturel du Roi de Pologne, élu Souverain de la Curlande, accoutumé pendant une époque de sa vie au commandemement des armées, espèce de despotisme le plus absolu, il avoit de plus une imagination forte & inquiéte, & une ame ardente qui se portoit avec impétuosité à tout, qualité sans laquelle peut-être il n'y a point de grands talens dans aucun genre. Cette force d'imagination lui inspira quelquefois des idées singulières, & qui sembloient appartenir à un autre siècle & à d'autres mœurs. C'étoit l'excès de la sève dans une plante forte & vigoureuse. Il eut de bonne-heure la fantaisie d'être Roi; & comme en regardant autour de lui, il trouva les places occupées, il jetta les yeux sur cette nation qui depuis dix-sept cents ans n'a ni Souverain ni patrie, qui est par-tout dispersée & par-tout étrangère, & se console de sa proscription par ses espérances & ses richesses. Ce projet extraordinaire l'occupa quelque temps. On ne sçait ni à quel point les Juifs s'y prétèrent, ni jusqu'où allèrent ses négociations avec eux, ni quel étoit son plan. On sçait seulement que ce projet fut connu dans le monde; & ses amis l'en plaisantoient quelquefois.

L'idée de la souveraineté de la Curlande, comme nous l'avons vu, étoit beaucoup mieux fondée, mais ne réussit pas mieux.

Il en eut une troisième qui avoit quelque chose de plus vaste, & qui auroit pu influer sur le sort de l'Europe. C'étoit de devenir Empereur de Russie. Ce projet qui au

premier coup d'œil paroît chimérique, ne l'étoit pourtant point. En 1726 le Comte de Saxe inſpira, comme on ſçait, la paſſion la plus forte à la Princeſſe Ivanouska, ducheſſe douairière de Curlande. Il n'auroit alors tenu qu'à lui de l'épouſer. Cette paſſion dura long-temps, mais ne fut point heureuſe. Les infidélités redoublées du Comte excitèrent d'abord la jalouſie de la Princeſſe, puis ſes fureurs, puis ſa haine, & tout finit enfin par l'indifférence. Tant qu'elle ne fut que Souveraine à Mittaw, le Comte de Saxe ſe conſola par les plaiſirs, d'un mariage qu'il regrettoit peu; mais en 1730, cette Princeſſe, nièce de Pierre le Grand, fut appellée au trône de Ruſſie. Alors il ſentit des remords de ſes infidélités, & montra pour l'Impératrice beaucoup plus d'attachement qu'il n'en avoit eu pour la Ducheſſe: il n'étoit plus temps. Les illuſions de l'amour étoient diſſipées; & elle craignit apparemment de ſe donner un maître. Cependant le Comte de Saxe ne perdit pas d'abord l'eſpérance; & ſon imagination formoit de vaſtes projets qu'il ne devoit point exécuter. Il y en avoit un ſur-tout qui l'occupoit ſouvent. Une fois monté ſur le trône de Ruſſie, il vouloit, diſoit-il, paſſer quelques années à diſcipliner, ſelon ſa nouvelle méthode, deux cent mille Ruſſes. Il comptoit enſuite marcher à leur tête, attaquer l'empire des Turcs, le conquérir, s'emparer de Conſtantinople; & maître de ces deux vaſtes Etats, Souverain d'un empire qui s'étendroit de la Pologne aux frontières de la Perſe, & de la Suède à la Chine, ſe faire enterrer dans Ste. Sophie. Ce plan immenſe lui paroiſſoit tout ſimple; & dès qu'il auroit le titre de Czâr, il ne ſembloit pas douter un moment de l'exécution. Qui ſçait véritablement ce qui

seroit arrivé ? Peut-être la face d'une partie de l'Europe, & de presque toute l'Asie, auroit été changée. Peut-être un homme tel que le Maréchal de Saxe, à la tête d'une armée de deux cent mille hommes bien disciplinés, & se précipitant sur l'Asie, auroit renouvellé les exemples des anciennes conquêtes, & fait revivre dans cette partie du monde toujours foible & toujours vaincue, les temps des Tamerlan & des Gengis. Au reste, tout ce grand roman qui ressembloit assez à celui de Pyrrhus, étoit destiné à mourir dans sa tête. Tout dépendoit d'une femme ; & un mariage manqué fit que l'univers resta tranquille.

Le Comte de Saxe toujours poursuivi par l'idée de régner, eut aussi des vues sur le royaume de Corse. Il y a apparence qu'il eût joué dans cette isle un rôle différent de celui du Roi Théodore, & qu'il n'eût pas fini par aller mourir de faim en Angleterre.

Enfin dans la guerre de 1741, il se consola de n'être pas Souverain, en faisant le destin des Rois. Ses succès, ses victoires, cent mille hommes à commander, & trois nations à combattre, suffirent pour occuper l'inquiétude & l'activité de son ame. Mais après la paix, ses projets recommencèrent. Le repos & la solitude l'effrayoient. Il avoit eu plusieurs fois l'idée de se faire un établissement en Amérique, & sur-tout au Brésil. Là, il auroit voulu s'emparer de quelques villes, armer & discipliner à l'européenne les habitans du pays, & peut-être devenir le Fondateur d'un Empire. La paix d'Aix-la-Chapelle lui donna du loisir pour recommencer ses romans. On prétend que lorsqu'il mourut, il en vouloit enfin réaliser un, & qu'il avoit déja trois vaisseaux commandés en Suède

pour quelque expédition dans le Nouveau-monde. Je ne parle pas d'un autre projet d'établissement dans une des isles de l'Amérique septentrionale, sur laquelle il eut des vues. On croit que l'Angleterre & la Hollande en prirent de l'ombrage; & c'est ce qui arrêta l'entreprise.

Telle est la suite d'idées extraordinaires qui occupa l'imagination du Comte de Saxe pendant tout le cours de sa vie. Cette espèce d'agitation secrette qui le tourmentoit, jointe à ses grands talens pour la guerre, auroit peut-être pu dans d'autres pays & d'autres temps, en faire un homme propre à des révolutions. Il sembloit que les événemens ordinaires de la vie laissassent toujours une partie de son ame, oisive; & qu'importuné de ses forces, il voulût se dédommager par les projets, du repos auquel il étoit condamné. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même homme dont les idées sembloient tenir bien plus à une imagination ardente que réglée, & qui forma souvent des projets bien plus hardis que raisonnés, dès qu'il étoit à la tête des armées, n'avoit que les vues les plus sages, & employoit toujours les moyens les plus sûrs. Ce contraste entre son caractère & son génie, n'a point encore été observé, & mérite, je crois, de l'être.

ÉLOGE

DE HENRI-FRANÇOIS

DAGUESSEAU,

CHANCELIER DE FRANCE,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

en 1760.



ÉLOGE

DE HENRI-FRANÇOIS

DAGUESSEAU,

CHANCELIER DE FRANCE.

IL fut un temps parmi nous où la plus belle fonction de l'humanité, celle de rendre la justice, étoit avilie par le mépris. Les Nobles aussi fiers qu'ignorans, tyrans subalternes d'un peuple esclave, du sein de leur oisiveté, ou

du milieu de leurs tournois, osoient insulter aux travaux de la magistrature. La raison qui s'avance lentement sur les pas des arts & des sciences, commence enfin à dissiper ce préjugé barbare. Ceux qui servent également la patrie, ont un droit égal à ses éloges. Depuis que les hommes sont méchans & corrompus, il leur faut des armes & des loix. Les armes, ces instrumens de la destruction & de la vengeance, servent de barrière à l'état, & font fleurir la liberté à l'ombre de la victoire. Les loix, image de l'éternelle Sagesse, font servir toutes les passions & tous les talens au bien public, protègent les foibles, répriment les Grands, unissent les peuples aux Rois, & les Rois aux peuples. Sans les armes, l'état deviendroit la proie de l'étranger. Sans les loix, il s'écrouleroit sur lui-même.

Aussi la Grèce répétoit avec admiration les noms des Solons & des Licurgues, avec ceux des Miltiades & des Léonidas. Rome se glorifioit autant de la censure de Caton, que des victoires de Pompée : & les Chinois, ce peuple antique, si fameux dans l'Asie par la sagesse de ses loix, élèvent des arcs de triomphe aux magistrats comme aux guerriers.

Le même sentiment anime parmi nous l'A-

cadémie Françoise. L'honneur d'un éloge public qu'elle a accordé à Maurice Comte de Saxe, elle l'accorde aujourd'hui à Henri-François DAGUESSEAU, Chancelier de France.

Heureux qui est digne de peindre la vertu! Je n'espère point l'embellir; elle est trop au-dessus des ornemens frivoles de l'esprit. Mais je lui rendrai hommage; je la présenterai dans sa majestueuse simplicité. Je peindrai dans DAGUESSEAU le magistrat, le savant profond, l'homme juste. Cet éloge ne peut être étranger à aucun pays, ni à aucun siècle. Mais si parmi nous il se trouvoit quelqu'un qui fût insensible au charme des vertus, & qui n'aimât que le récit des sièges & des batailles, la nature s'est trompée en le faisant naître dans ces climats, & parmi des hommes instruits. Il y a des pays encore barbares, où l'industrie & le talent se bornent à l'art de se détruire; qu'il aille vivre parmi les sauvages & les tigres de ces déserts: je parle à des citoyens & à des hommes.

Si la distinction de la naissance n'est point une chimère, si elle a quelque chose de réel, c'est lorsque les ancêtres ont été vertueux: car la succession des dignités n'est rien, si on la

compare à celle du mérite. DAGUESSEAU recueillit en naissant ce double héritage de gloire & de vertu (1). Né d'une famille distinguée dans la robe, ses aïeux toujours utiles à l'état, lui avoient préparé un nom illustre. Mais ne craignons pas de le dire, un homme tel que lui honore bien plus sa famille, qu'il n'en est honoré. Le ciel qui veilloit sur lui, l'avoit fait naître d'un père capable de lui donner toutes les lumières avec tous les exemples (2).

Ne croyez pas qu'il confie à des mains étrangères une si importante éducation. L'honneur de former un citoyen à l'état, est trop grand à ses yeux pour qu'il le cède à d'autres. On vit alors se renouveller l'ancienne discipline des Spartiates & des premiers Perses, qui enseignoient les vertus à leurs enfans, comme ailleurs on enseigne les sciences.

C'étoit le temps où le calvinisme trop persécuté peut-être, agitoit par ses dernières secousses les provinces méridionales de la France (3). Chargé, dans ces provinces, du dépôt de l'autorité, le père du jeune DAGUESSEAU remplissoit ce dangereux honneur, avec la fidélité d'un sujet & l'humanité d'un citoyen. Au milieu de ces fonctions orageuses

geuſes il inſtruiſoit ſon fils (4). Il lui donnoit des leçons de courage en réprimant un peuple rebelle, de générosité en prodiguant ses biens pour les malheureux, d'humanité en épargnant le ſang des hommes. Ainſi, parmi le fanatiſme & la révolte, ſe formoit cette ame noble & vertueuſe, ſemblable à ces plantes ſalutaires, qui croiſſent & s'élèvent au milieu des poiſons qui les environnent.

Il eſt des grands Hommes qui ne le ſont que par les vertus : DAGUESSEAU étoit deſtiné à l'être encore par les talens. Démoſthène & Tacite, Platon & Deſcartes achèvent ſon éducation commencée par ſon père. Bientôt il ſe conſacre à la défenſe de la juſtice. L'entrée du ſénat lui eſt ouverte (5). Il y devient l'organe des loix, & l'Orateur de la patrie. Dès ce moment il ſe regarde comme une victime honorable, dévouée au bien public. Je crois l'entendre, dans un de ces momens où il méditoit ſur ſes devoirs, dire à la Patrie (car il croyoit qu'il y en avoit une) » Je n'ai à t'offrir que ce que m'a donné la » nature, une vie courte & paſſagère ; mais » j'en dépoſerai dans ton ſein tous les inſtans. » Reçois le ferment que je fais de ne vivre » que pour toi ». Ce ferment qu'il fit dans ſon

cœur, il le remplit pendant quatre-vingts ans. Ainſi conſacré à l'état, il renonce à toute autre paſſion. Appliqué ſans relâche aux travaux de la magiſtrature, le devoir le ramène à des détails épineux, lors même que le génie ſemble les fuir; & par un héroïſme bien rare, il préfère quelquefois l'avantage d'être utile, à l'honneur d'être grand.

Démêler l'erreur & le menſonge à travers le labyrinthe des procédures; diſſiper les ombres dont la vérité eſt toujours couverte par elle-même, & celles dont l'obſcurcit encore la méchanceté des hommes; approfondir les plus grandes queſtions, & ne pas négliger les plus ſimples; ſuppléer par la réflexion aux ſecours tardifs de l'expérience; arracher les épines dont les affaires ſont ſemées, & y répandre l'ordre & la lumière; mêler par-tout la profondeur du raiſonnement aux charmes de l'éloquence; diriger la balance de la juſtice, & lui donner le mouvement du côté où elle doit pencher; tels ſont les ſoins & les travaux qui l'occupent ſans ceſſe, dans la place d'Avocat-général.

Ce Parlement, qui depuis tant d'années étoit accoutumé à voir des hommes célèbres remplir cette honorable & pénible fonction,

parut étonné lorſqu'il entendit DAGUESSEAU pour la première fois. Le ſénat crut voir revivre tous ſes anciens oracles ; le ſiècle de Louis XIV compta un grand Homme de plus.

La gloire qui pour tant d'autres n'eſt que le fruit du temps, & quelquefois même le tribut tardif de la poſtérité, plus juſte pour DAGUESSEAU, l'accompagne dès ſa jeuneſſe. Cette gloire lui préſageoit ſon élévation. Un Roi ſous qui la France a développé toutes ſes forces ; ſans qui peut-être elle n'auroit eu ni Colbert, ni Turenne, ni Boſſuet ; qui créa les grands Hommes, &, ce qui eſt une ſeconde création pour l'état, qui ſut les employer ; Louis XIV parmi la foule des magiſtrats, avoit démêlé le jeune DAGUESSEAU, & dès-lors il l'avoit regardé comme un de ces hommes nés pour être l'inſtrument du bonheur public.

Ce n'eſt point aſſez que dans une monarchie il y ait un corps qui ſoit dépoſitaire des loix, qui les faſſe exécuter par le citoyen, qui les rappelle au Prince, dont le zèle courageux & ſage concourt à l'ordre politique, & dont l'autorité inviolable préſide à l'ordre civil : il faut que dans ce Corps il y ait un

homme qui repréſente la Patrie, qui veille à tous ſes intérêts, qui les porte ſous les yeux des magiſtrats, & qui ſuive tous ces reſſorts multipliés, dont l'accord produit l'ordre général. DAGUESSEAU eſt chargé d'un miniſtère ſi important (6). Sa jeuneſſe n'allarme point la France. La médiocrité ſe forme avec lenteur; les grands Hommes le ſont tout-à-coup, & ne paſſent point par ces degrés qui ſont les marques de notre foibleſſe. Placé entre l'autel & le trône, il veille tel qu'un génie tutélaire, à la garde de ces bornes immuables qui ſéparent le ſacerdoce & l'empire. L'étendue de ſes fonctions ne rallentit point ſes travaux. Son ame ſe multiplie pour ſes concitoyens & pour ſon Prince (7). C'étoit à Caton à être le cenſeur de Rome: c'étoit à DAGUESSEAU à l'être du ſénat de la France. Sous lui le foible apprit que ce n'eſt point être criminel, que d'être odieux à un homme puiſſant; & le pauvre connut avec étonnement que malgré ſa misère, il lui étoit encore permis de réclamer les loix (8). Protecteur des malheureux, ce titre qu'il tient de l'état, il le préfere à tous les titres qu'inventa la vanité, & que la baſſeſſe donne à l'orgueil.

Pourquoi ne puis-je louer un homme il-

luſtre, ſans retracer les maux de la France ? Attaquée par des ennemis heureux & implacables, elle ſoutenoit avec peine une guerre ruineuſe. Huit ans de combats avoient été huit ans de déſaſtres. Ce fut alors qu'un hiver cruel (9) reſſerrant les entrailles de la terre, fit périr toute l'eſpérance des moiſſons ; & Louis XIV preſque chancelant ſur ſon trône, voyoit d'un côté ſes troupes fugitives & ſes villes ouvertes ; de l'autre un peuple immenſe & mourant, dont les mains tendues vers lui, demandoient inutilement du pain. Le dirai-je? Il y avoit des hommes qui tenoient renfermés dans des magaſins les bleds, aliment néceſſaire des malheureux ; des hommes qui eſpéroient la famine & la mort, & calculoient chaque jour le degré de la misère publique, pour s'aſſurer du profit qu'on en pouvoit tirer. DAGUESSEAU combat ces hommes affreux. Il perce tous les détours où s'enveloppe la cruauté avare. Les ſecours ſe multiplient, les canaux de l'abondance ſont r'ouverts ; le barbare monopoleur frémit d'être obligé de rendre la vie aux malheureux.

Un cœur tel que le ſien devoit être inacceſſible à tous ces vils intérêts qui dégradent les ames communes. Sera-t-il ſéduit par la

faveur ? Il ne voit rien dans l'univers qu'un homme puiſſe recevoir en échange pour ſa vertu. Sera-t-il intimidé par la crainte ? Après la gloire de faire le bien, la plus grande eſt celle d'être malheureux pour l'avoir fait.

Louis XIV trompé (10) (car les plus grands Rois peuvent l'être) veut le forcer de ſe plier à une entrepriſe que réprouvent les loix : rien n'ébranle ſa fermeté ; il préfère à la volonté de l'homme, qui n'eſt que paſſagère, celle du légiſlateur, qui eſt immuable. Cependant l'orage ſe forme. DAGUESSEAU ne voit que le bien de l'état. Je dois tout à mon Roi, excepté le ſacrifice de ſes intérêts ou de ceux de ſon peuple. Il attend une diſgrace pour récompenſe ; mais les temps n'étoient pas encore arrivés. Tout change ; la tempête ſe calme ; & Ariſtide, quoique juſte, reſte encore dans ſa patrie.

On eût dit que le ciel prêt à l'élever à la première place de la magiſtrature, vouloit l'éprouver. Le Chancelier meurt (11). Au même inſtant DAGUESSEAU eſt revêtu de cette dignité. S'il en avoit été moins digne, il auroit cru la mériter. Son élévation ne lui coûta pas même un deſir. O vertu ! tu n'es donc pas toujours perſécutée ſur la terre ! Il

eſt doux de pouvoir apprendre aux hommes que quelquefois auſſi les honneurs te cherchent, & viennent embellir ta ſimple modeſtie.

Porté tout-à-coup dans une place qu'il n'attendoit pas, ne deſiroit pas, mais dont il ſent toute la grandeur, le nouveau Chancelier contemple avec un effroi mêlé de reſpect, le nombre & l'étendue de ſes devoirs. En effet, qu'eſt-ce qu'un Chancelier ? C'eſt un homme qui eſt dépoſitaire de la partie la plus importante & la plus ſacrée de l'autorité du Prince; qui doit veiller ſur tout l'empire de la juſtice; entretenir la vigueur des loix, qui tendent toujours à s'affoiblir; ranimer les loix utiles, que les temps ou les paſſions des hommes ont anéanties; en créer de nouvelles, lorſque la corruption augmentée, ou de nouveaux beſoins découverts exigent de nouveaux remèdes; les faire exécuter, ce qui eſt plus difficile encore que de les créer; obſerver d'un œil attentif les maux, qui dans l'ordre politique ſe mêlent toujours au bien; corriger ceux qui peuvent l'être; ſouffrir ceux qui tiennent à la conſtitution de l'état, mais en les ſouffrant, les reſſerrer dans les bornes de la néceſſité; connoître & maintenir les droits de tous les

tribunaux; diſtribuer toutes les charges à des citoyens dignes de ſervir l'état ; juger ceux qui jugent les hommes; ſçavoir ce qu'il faut pardonner & punir dans des magiſtrats dont la nature eſt d'être foibles, & le devoir de ne pas l'être; préſider à tous ces conſeils où ſe diſcute le ſort des peuples ; balancer la clémence du Prince & l'intérêt de la juſtice; être auprès du Souverain le protecteur & non le calomniateur de la nation.

Tel eſt le fardeau immenſe que porte DAGUESSEAU. Il veut que la juſtice qui eſt dans ſon cœur, règne autour de lui. Elle l'accompagne dans les conſeils des Rois. Les viles intrigues, les noirceurs de la politique, tous ces crimes que l'on appelle ſcience du gouvernement, diſparoiſſent devant lui. Il oſe croire que ce qui eſt utile n'eſt pas toujours juſte.

Je ne louerai point DAGUESSEAU d'avoir eu aſſez d'humanité pour déteſter ces abus, qui ſont que la juſtice deſtinée à ſoulager le pauvre & le foible, n'eſt plus que pour le riche & le puiſſant; qui écraſent le bon droit par les formalités, & l'anéantiſſent par les lenteurs; qui égorgent le malheureux avec le glaive des loix; nourriſſent l'avarice de quel-

ques hommes de la ſubſtance de mille citoyens, & font un brigandage de la juſtice même. Pour déteſter de pareils abus, la probité ſuffit. Mais ce que je louerai dans lui c'eſt d'être remonté juſqu'à la ſource du mal, en réformant les loix.

Le plus grand, le plus beau caractère de la légiſlation, c'eſt l'unité de principes; c'eſt de partir toujours d'après les mêmes idées, de tendre au même but, d'établir une harmonie générale entre toutes les loix, de s'approprier tellement à un peuple, qu'elle lui appartienne, comme ſes mœurs, ſon ſol & ſon climat. Celle de la France n'eut jamais ce caractère. Elle fut preſque toujours un mélange informe de loix qui ſe combattoient.

Dès l'origine, & ſous la première race de nos Rois vainqueurs des Romains, les loix des conquérans barbares ſe choquèrent contre les loix du peuple vaincu; & ces deux légiſlations ſe mêlèrent ſans pouvoir s'unir. L'une étoit celle d'un peuple guerrier, ſauvage & ſimple, qui n'a à réprimer que l'abus de la force; l'autre celle d'un peuple inſtruit, voluptueux & corrompu, & chez qui tous les beſoins développés avoient fait naître toutes les lumières & tous les vices. Le Chriſtianiſme

adopté bientôt par les vainqueurs, vint encore mêler de nouvelles loix religieuses aux loix des Barbares & aux loix Romaines.

Sous la seconde race, des loix portées dans l'assemblée de la nation par le Souverain, les Grands & le Clergé, (car le peuple n'étoit pas au rang des hommes) créèrent, sous le nom de Capitulaires, un nouveau droit, qui fait pour suppléer aux loix des Barbares, ne les changea point, & ne fit que les suivre. Les loix se multiplièrent; & il n'y eut point encore de législation.

Bientôt l'anarchie féodale s'éleva: des usages prirent la place des loix. La fantaisie des tyrans imposa des règles bizarres à des esclaves. Les haines créèrent des législations opposées. La différence des loix devint une barrière entre les peuples. Chaque ordre de citoyen eut ses principes. On vit en même temps le code de la servitude pour le peuple, le code d'un honneur barbare pour la noblesse, le code romain pour le clergé, le code des combats pour les Grands.

Après quelques siècles d'orages, la souveraineté commença à se resaisir des droits usurpés sur elle. Pour réprimer la tyrannie des Nobles, & combattre avec plus d'avantage

une ariſtocratie tumultueuſe & terrible, la domination appella à ſon ſecours la liberté, & briſa par intérêt les fers des peuples. Alors la nation exiſta. Ce fut l'époque d'une nouvelle eſpèce de droit, qui, ſous le nom de chartes & d'affranchiſſemens, créa des loix pour cette portion des François juſqu'alors avilie & eſclave. Mais cette partie de la légiſlation choquoit les principes ou les abus de la légiſlation féodale, qui à ſon tour réagiſſoit contr'elle. Les nouveaux droits des peuples ſe heurtoient contre les droits uſurpés par les Nobles; & ceux-ci combattoient de toutes leurs forces les loix du Souverain, qui combattoient contr'eux.

Cependant à travers tant de chocs, s'élevoit un autre pouvoir : le Clergé réclamant du pied des autels contre la loi du brigandage & du meurtre, & mêlant avec art les intérêts ſacrés aux intérêts humains, marchoit par la religion à la grandeur. On le vit peu-à-peu élever des tribunaux dans ſes temples, mettre les loix religieuſes à la place des loix politiques, & régler les droits des François d'après les décrets des pontifes de Rome. Delà l'autorité du droit eccléſiaſtique & des Canons, qui décidèrent preſque toujours les affaires civiles par des vues ſacrées.

Il semble que la nation agitée par ses malheurs & ses abus, également tourmentée & par les loix qu'elle avoit & par celles qui lui manquoient, se tournât de tous côtés, comme pour chercher un remède à ses maux. Vers le milieu du douzième siècle, le recueil des loix de Justinien, enseveli pendant près de cinq cents ans, reparut, & passa dans le treizième, d'Italie en France. Bientôt le respect pour la grandeur romaine, & sur-tout le contraste de la grossiéreté sauvage de nos loix, avec la profondeur & la sagesse de ces loix antiques, les firent adopter également par les magistrats & par les Rois. Mais la législation d'un peuple maître de l'univers, pouvoit-elle convenir à un peuple pauvre & opprimé qui secouoit ses chaînes? L'état politique, les besoins ou les vices du climat, la forme des tribunaux, les distinctions des personnes, les distinctions des biens, chaque genre ou d'oppression ou de privilège, enfin la servitude, la noblesse & la souveraineté même, tout étoit différent; comment les loix auroient-elles pu être les mêmes? On voulut concilier ces loix étrangères qu'on admiroit, avec les loix nationales, qui nées des abus & les combattant, paroissoient insuffisantes & nécessaires. Mais toutes ces

parties mêlées ensemble se repoussoient. C'étoit vouloir assortir des ruines avec l'architecture d'un temple.

Enfin les ordonnances de nos Rois, multipliées sous chaque règne selon les intérêts & les besoins, expliquant, commentant, réformant tant de loix différentes, ou en créant de nouvelles, détruisant tour-à-tour & détruites, vinrent se mêler à nos premières loix barbares, aux Capitulaires, aux loix féodales, au droit ecclésiastique, au droit romain, & aux 285 codes de Coutumes qui partageoient la France.

Tel a été pendant douze cents ans le cahos des loix françoises. Ce n'est pas que dans différentes époques, plusieurs grands Hommes ne se soient occupés de notre législation. Charlemagne commença, Charlemagne l'ornement de son siècle, & qui auroit pu être l'étonnement du nôtre; mais le contraste étoit trop grand entre son siècle & son génie. Il fut obligé de suivre les anciennes idées en les dirigeant. La constitution même de l'Etat, & par conséquent la base des loix, n'étoient point fixes. Ce Prince avoit dans sa tête toute la vigueur de la souveraineté; mais la constitution penchoit à l'anarchie, & n'attendoit

que les vices de ses successeurs. Tout se divisa; & ses loix auxquelles il avoit donné son caractère, ne purent subsister dans un état d'avilissement & de foiblesse.

S. Louis qui n'eut pas un vice, qui eut toutes les vertus peut-être, & qui ne fit des fautes que parce qu'il abusa quelquefois de ses vertus même, quatre cents ans après fut aussi le réformateur des loix; mais il chercha plutôt à corriger des abus, qu'à établir des principes. Sa législation resserrée dans ses domaines, fut plutôt un exemple qu'une loi. Il prépara une révolution & ne la fit pas.

Charles VII, maître & conquérant de son royaume, voulant cimenter par les loix une réunion faite par les armes, ordonna de rédiger toutes les Coutumes pour en faire une seule. Cent ans suffirent à peine pour cette rédaction. L'infidélité, la barbarie, l'ignorance, tout corrompit cet ouvrage; & ces matériaux informes, amassés depuis trois siècles, attendent encore une main qui les emploie.

Louis XI conçut le même projet d'uniformité. Mais Louis XI ne méritoit point de donner des loix à la France.

Sous Charles IX, le Chancelier de l'Hôpital, grand Homme parmi des furieux, & mo-

déré au milieu de deux fanatifmes qui fe heurtoient, publia les loix les plus fages ; mais il n'embraffa qu'une petite partie de la légiflation ; & ceux qui vouloient commettre impunément des crimes, ne lui permirent point de fervir plus long-temps, l'Etat, le Prince & les loix.

Enfin Louis XIV, né dans un fiècle de calme & de grandeur, environné de tous les talens, avide de tous les genres de gloire, occupé tour-à-tour de tous les objets d'utilité, fur-tout de ceux qui avoient de l'éclat, maître abfolu de tous les états, de tous les rangs, de toutes les provinces, joignant à l'autorité du trône celle de fa réputation & de fes conquêtes, tout-puiffant & par les forces réelles & par les forces d'opinion, enfin dominant avec cette fupériorité de pouvoir qui peut affervir le préjugé même, conçut l'idée d'une réforme générale des loix. Tout favorifoit ce deffein. Deftiné à un règne de foixante & douze ans, il pouvoit trouver en lui-même cette opiniâtreté pour les grands projets, qui manque à la nation. Il pouvoit par la fermeté de fon caractère & de fes vues, réparer les changemens de miniftres ou de magiftrats. Il pouvoit fur-tout mettre à profit toutes les

lumières de ſon ſiècle, ou en faire naître de nouvelles. Mais les petites paſſions particulières traverſeront éternellement les grandes vues du bien public. On réforma les procédures, on régla l'ordre de tous les tribunaux; on laiſſa ſubſiſter l'ancien déſordre des loix; & la France en voyant les belles ordonnances de Louis XIV, éprouva en même temps l'admiration, la reconnoiſſance & les regrets.

DAGUESSEAU, après tant de ſiècles & d'efforts, frappé des mêmes abus, s'occupe auſſi de la même réforme : mais ſoit que l'exemple de pluſieurs de nos Rois, qui avoient inutilement penſé à cette grande entrepriſe, lui fît croire qu'elle étoit preſqu'au deſſus des forces humaines; ſoit que par les places qu'il avoit remplies, trop accoutumé aux formes & à une certaine lenteur, qui dans les monarchies arrêtent les ſecouſſes, il portât encore les principes du magiſtrat dans les vues du légiſlateur; ſoit même que ſon caractère qui avoit plutôt la marche de la circonſpection, que celle d'une hardieſſe vigoureuſe & forte, s'imprimât ſans qu'il s'en doutât lui-même à toutes ſes opinions; en penſant que la réforme de nos loix étoit néceſſaire, il crut qu'un ſi grand changement ne pouvoit être fait que

par

par degrés; que les loix sont pour le peuple, presqu'aussi sacrées que la religion; qu'il y a des abus que leur antiquité même rend respectables, & qui se confondent presque avec les fondemens des états; qu'il est quelquefois dangereux de trop se hâter de faire du bien aux hommes; qu'au lieu de renverser tout-à-coup ce grand Corps, il valoit mieux l'ébranler peu-à-peu, ou le réparer insensiblement, en travaillant sur un plan uniforme & combiné dans toutes ses parties; & qu'enfin, malgré le zèle des magistrats & des Rois, cet ouvrage immense ne peut être que le fruit des siècles & du temps.

Nous exposons ces idées d'un Chancelier célèbre sans les attaquer ni les défendre; & nous croyons que c'est aux hommes d'état & aux philosophes à les juger: nous dirons seulement que c'est d'après ces principes qu'il travailla sur les loix de la France. Pour célébrer les travaux d'un législateur, il faudroit l'être soi-même. Ce seroit à Platon ou à Montesquieu à peindre DAGUESSEAU. Vous le verriez dans la rédaction des loix parcourir d'un coup d'œil tous les avantages qu'une loi peut offrir, tous les abus qui en peuvent naître, toutes les difficultés qui peuvent en re-

tarder l'effet, tous les moyens par où l'artifice peut l'éluder, tous les rapports qu'elle peut avoir avec les mœurs, avec les préjugés, avec les autres loix; comparer les avantages avec les abus; chercher le terme où le bien eſt le moins altéré par le mélange du mal; car c'eſt là toute la perfection dont eſt capable notre foibleſſe. S'il ne changea point l'édifice entier de nos loix, du moins il s'occupa vingt ans à en reconſtruire différentes parties; & il mérita, dans l'hiſtoire de notre légiſlation, de voir ſon nom joint au nom de Charlemagne, de S. Louis, de François I, du Chancelier de l'Hôpital, de Louis XIV & du fameux Préſident de Lamoignon (12).

Tant de travaux & de vertus prenoient leur ſource dans l'amour de la patrie. Ce ſentiment tendre & ſublime qui eſt l'ame des républiques, qui dans les monarchies eſt à peine connu, & que les eſclaves n'ont jamais ſenti, eût pu produire en lui ces mêmes prodiges que nous admirons dans l'antiquité, ſans les croire; & ſi, pour ſauver l'état, il eût fallu un Décius, DAGUESSEAU l'eût été.

Déja vous penſez à ſes diſgraces & à la noble fermeté qu'il y fit paroître. Voici le plus grand ſpectacle que la terre puiſſe donner;

l'homme vertueux aux prises avec la fortune.

Je vois une cour voluptueuse & politique, les intrigues de l'ambition au milieu de la licence, le génie des affaires dans le centre des plaisirs ; un Prince né avec tous les talens, plein d'excellentes vues, ami de la justice, mais trop facile, manquant d'un point fixe pour appuyer ses vertus, environné de trop de méchans pour estimer les hommes ; des courtisans ivres de nouveautés, se jouant de tout par flatterie, se calomniant par intérêt, courant à la fortune par la volupté ; parmi eux deux hommes, dont l'un avoit honoré l'Etat dans une place importante, ardent, plein de courage, d'un esprit délié, capable des plus grands projets, mais qui peut-être n'étoit pas insensible à l'ambition de la faveur ; l'autre souple, adroit, connoissant mieux les hommes que les affaires, ami peu sûr, ennemi dangereux, habile à se rendre nécessaire, indifférent sur le choix des moyens.

Un étranger d'une imagination vaste, d'une réflexion profonde, mais plus habile à concevoir qu'à exécuter, cherchoit alors par inquiétude ou par ambition à mêler sa fortune avec celle de la France. Déja ce systême qui changeoit la mesure commune des biens,

ſubſtituoit le crédit à la réalité, utile & dangereux en ce que dans un inſtant il créoit des richeſſes, avoit ébloui la cour de Philippe. DAGUESSEAU oſe le combattre (13); il en reconnoît les avantages, mais il en prévoit les abus, & refuſe d'être complice des maux de la France. Tant de vertu eſt un crime. Déja les intrigues & les cabales ſe forment contre lui. La Nation eſt allarmée; lui ſeul demeure inébranlable. Le coup le frappe ſans l'étonner. Il reçoit l'arrêt de ſon exil d'un air auſſi calme, que lorſqu'aſſis ſur les tribunaux, il rendoit la juſtice au peuple.

Les malheurs de la nation ſuivent de près ſa diſgrace (14). Ce ſyſtême qui paroiſſoit établi ſur de ſi vaſtes fondemens, chancelle tout-à-coup, & menace d'écraſer l'Etat. La préſence de DAGUESSEAU peut ſeule ranimer la confiance. Le fier étranger, auteur de tous nos maux, va lui-même implorer ſon ſecours. En le voyant, on crut revoir le ſauveur de la nation; mais parmi les convulſions violentes qui agitent l'Etat, une nouvelle ſecouſſe l'enlève encore à la France (15).

L'hiſtoire qui venge la vertu, conſervera le ſouvenir du jour où DAGUESSEAU, rappellé enfin de ce long exil, reparut dans la capi-

tale. On eût dit que c'étoit la Juſtice exilée qui rentroit dans ſon empire. Les citoyens lui prodiguèrent cet accueil qui fait pâlir l'envie, que l'autorité ne peut jamais arracher, & qu'il faut bien qu'elle reſpecte. Jamais il ne fut plus honoré; car le malheur imprime au grand Homme un caractère qui a je ne ſçais quoi de ſacré.

Depuis ce temps il fut permis à DAGUESSEAU d'être juſte. Tant de vertus feroient aſſez pour la gloire d'un autre; mais ce n'eſt là qu'une partie de ſon éloge. Il étoit né pour être le modèle des ſavans & des ſages, comme celui des magiſtrats.

LA vérité n'habite point parmi le tumulte. Elle s'eſt cachée dans la ſolitude, où elle ſe plaît à vivre en ſilence; & pour la poſſéder, il faut, pour ainſi dire, s'exiler du milieu des hommes. Cependant, à travers l'étendue des ſiècles, on apperçoit de temps en temps quelques génies rares, qui parmi les ſoins pénibles du gouvernement, ſe ſont occupés à la chercher, & l'ont trouvée.

Tel fut dans Rome ce Conſul auſſi vertueux qu'éloquent; tel en Angleterre ce Chancelier Bacon, qui devança ſon ſiècle, &

traça aux ſiècles ſuivans la route qu'ils devoient prendre; tel en France le Chancelier de l'Hôpital, le bienfaiteur de ſa nation par ſes travaux, & l'honneur de ſon ſiècle par ſes lumières; tel parmi nous parut DAGUESSEAU. Par quelle fatalité ces quatre grands Hommes ont-ils tous éprouvé des diſgraces (16)? Eſt-ce que la nature voulut leur vendre à ce prix les grands talens qu'elle leur accorda? Ou bien étoit-ce pour conſoler le vulgaire, qu'elle avoit mis à une ſi grande diſtance au deſſous d'eux? Ou enfin eſt-ce là la marque diſtinctive des grands Hommes? & faut-il, par un ordre irrévocable, que tout ce qui eſt petit perſécute tout ce qui eſt grand?

Dans les hommes ordinaires, les connoiſſances ſont limitées par les bornes d'un ſeul objet. DAGUESSEAU ne met à ſes connoiſſances d'autres bornes que celles des ſciences.

Rien de tout ce qui a été penſé ſur la terre, ne peut lui échapper. Inſtruit de toutes les langues (17), il les rapproche l'une de l'autre, compare les différens degrés de leur énergie, étudie dans le langage les caractères des peuples, juge par le nombre des ſignes, du progrès de leurs connoiſſances, examine l'influence des mots ſur les erreurs.

Tandis que sa mémoire recueille les trésors des langues, sa raison s'exerce à ranger ses idées dans l'ordre le plus naturel (18). Guidé par cette science, il perce les profondeurs de la métaphysique ; mais aussi éloigné de la folle ambition de tout connoître, que de l'obstination plus insensée encore, à douter de tout, il sçait s'arrêter. Il ramène ses regards sur lui-même, & apperçoit une chaîne de devoirs qui le lient d'un côté à l'Etre suprême, de l'autre à l'univers où il est placé.

L'étude de la morale le conduit à celle des loix qui n'en est qu'une branche. Je crois le voir élever d'abord ses regards vers la Divinité, y contempler la justice, telle qu'elle est dans sa source; descendre de-là jusqu'aux loix des hommes, & les juger sur ce grand modèle (19).

Les loix de ce peuple qui fut conquérant & législateur, fixent d'abord son attention par cette hauteur de sagesse, qui a été le caractère des maîtres du monde.

Les loix émanées de cette puissance sacrée, qui sagement combinée avec le gouvernement, produit le bonheur & la tranquillité des peuples, mais qui dans tous les siècles a causé de violens orages, lorsque des mains

hardies en ont ébranlé les limites, offrent à ſes travaux des objets auſſi délicats qu'importans.

Les loix de la France, malgré leur confuſion, ne peuvent ni rebuter ſon génie, ni laſſer ſa patience.

De-là il s'élève à des objets plus grands. Il conſidère les loix nées avec le genre-humain pour maintenir la paix, pour limiter les maux de la guerre, & ſur leſquelles un petit nombre de ſages méditent en ſilence, tandis que l'ambition des Rois tâche de les effacer dans des flots de ſang.

Il paſſe enſuite au gouvernement des nations, décompoſe les reſſorts de toutes ces machines immenſes, obſerve celles qui, avec le moins de force, produiſent les plus grands mouvemens.

Je parcours toutes les ſciences, & par-tout j'y trouve les pas de DAGUESSEAU. Je le vois qui s'élève juſqu'à la ſphère d'Euclide, d'Archimède & de Newton (20). Il franchit les barrières qui ſont entre l'homme & l'infini; & le compas à la main, meſure les deux extrémités de cette grande chaîne.

De ce monde intellectuel, l'hiſtoire le ramène au ſein de l'univers. Cette longue ſuite

de révolutions, c'eſt-à-dire de malheurs & de crimes, qui ont tant de fois changé la face du monde, vient s'offrir à lui; il apprend l'art profond de connoître les hommes, & l'art plus difficile encore de profiter de leurs foibleſſes, pour les diriger au bien.

Je crains que la vie d'un ſeul homme ne paroiſſe trop courte pour de ſi vaſtes connoiſſances. J'oſe atteſter tous ceux qui l'ont connu. Ils ſçavent ſi je mêle la flatterie à l'éloge.

Dans l'âge des paſſions & des erreurs, DAGUESSEAU n'a d'autre paſſion que l'étude. C'eſt là ce qui l'unit avec les Ecrivains les plus célèbres du ſiècle de Louis XIV (21). Il étoit digne d'avoir pour amis le ſage auteur de l'Art poétique, & l'auteur ſublime d'Athalie. Il n'avoit point l'orgueil de protéger ces deux hommes, l'honneur de leur ſiècle; mais il apprenoit d'eux à honorer un jour le ſien.

Les grands Hommes de l'antiquité ne ſont plus; mais la partie la plus noble d'eux-mêmes, éterniſée dans leurs écrits, ſurvit à leurs cendres. DAGUESSEAU admire cette ame forte ou ſenſible empreinte dans leurs monumens, & en les admirant, il s'exerce à les imiter (22).

On ſçait avec quel ſuccès il cultiva cet art qui fut celui des premiers philoſophes, & qui embellit la penſée des charmes de l'harmonie : art ingénieux, ſouvent utile & toujours agréable, nommé frivole par ceux qui mépriſent tout ce qu'ils ignorent, mais eſtimé par les vrais ſages qui reſpectent tout ce qui tient aux talens (23). Ainſi, ce grand Leibnitz, hiſtorien, juriſconſulte, philoſophe, & géomètre ſublime, après avoir rencontré Newton ſur les routes de l'infini, venoit quelquefois parmi les Muſes ranimer ſon génie & en détendre les reſſorts.

Mais déja la carrière de l'éloquence s'ouvre devant DAGUESSEAU. Il ſemble tenir dans ſa main toutes les paſſions, & les diſtribuer à ſon gré. Soit que dans de grandes cauſes il pèſe de grands intérêts (24); ſoit que dans une cenſure ſalutaire, il trace d'un pinceau hardi les vices des magiſtrats; ſoit que par ſes diſcours il ranime l'éloquence dans ce Corps d'orateurs, qui libres par état, juſtes par devoir, utiles à la ſociété ſans en être eſclaves, doivent toute leur dignité à leurs lumières, & joignent l'indépendance du philoſophe à l'activité du citoyen; par-tout il préſente l'accord & des talens & des vertus.

O jour où DAGUESSEAU prononça l'éloge funèbre d'un grand magiſtrat *, enlevé à la France dans la fleur de ſon âge! Jour auſſi honorable pour l'humanité que pour la magiſtrature! Les larmes du parlement, les cris de l'admiration, les traits touchans de l'éloquence, le ſentiment profond qui de l'orateur paſſoit dans l'aſſemblée, l'orateur lui-même obligé de s'interrompre, & ſon ſilence plus admirable que ſon diſcours ; quel ſpectacle ! qu'une telle éloquence eſt au deſſus de cet art frivole qui s'amuſe à compaſſer froidement des mots!

C'étoit l'aſſemblage de tant de talens & de lumières qui faiſoit regarder DAGUESSEAU comme un homme extraordinaire dans l'empire des lettres. Cette paſſion baſſe & cruelle, qui pardonne quelquefois aux vertus, mais jamais aux talens, l'Envie n'oſe pas même lui diſputer cette gloire. Déja ſon ſiècle prend pour lui le caractère de la poſtérité ; & les hommes lui rendent juſtice comme s'il n'étoit plus. Les étrangers, que nos arts, nos goûts, & peut-être nos vices agréables attirent en France, s'empreſſent de le voir (25), & rem-

* M. Le Nain, Avocat Général.

portent avec un sentiment d'admiration pour lui, une idée plus grande de l'esprit humain.

Mais il est un spectacle encore plus grand que celui de son génie, c'est son ame. Je ne crains pas de la peindre. En lui le savant est un sage; & le magistrat n'a point à rougir des foiblesses de l'homme.

Le caractère de la véritable grandeur est la simplicité: j'ose le dire à ce siècle. La vertu dédaigne un vain faste qui ne pourroit que l'avilir en l'énervant. Ainsi pensoient nos ancêtres, simples dans leurs mœurs, comme rigides dans leur conduite. Foible postérité de ces grands Hommes, qu'est devenu entre nos mains ce précieux héritage? Nous avons substitué une fausse grandeur à une grandeur réelle. Cette antique simplicité ne subsiste plus que dans les images de nos aïeux: & déja même nos yeux corrompus par le luxe, ne peuvent plus soutenir la vue de ces images sacrées.

DAGUESSEAU parmi la décadence générale de nos mœurs, sçut conserver ces vertus que perdoit la nation. Environné du luxe, le poison qui circuloit autour de lui, ne put pénétrer jusqu'à son ame. C'étoit un Spartiate austère parmi le faste de la Perse. Sa

maiſon fut l'aſyle de la ſimplicité, & ſa vie la cenſure de ſon ſiècle.

Il ſçavoit que les vertus ſe forment à l'école de la frugalité. Elle veille à la porte de ſa maiſon comme d'un ſanctuaire, pour en écarter la foule des vices qui eſcortent le luxe. Ennemi de la molleſſe, une vie dure & laborieuſe entretient ſans ceſſe la vigueur de ſon ame.

O vous qui conſumez le temps dans l'indolence & les plaiſirs, qui le vendez pour un lâche intérêt, qui le tourmentez dans de pénibles bagatelles, qui payez même ceux qui vous en délivrent, contemplez DAGUESSEAU, & apprenez à exiſter (26). Il voit la durée comme un eſpace dont il n'occupe qu'un point; il ſe hâte de jouir de cette exiſtence paſſagère qui s'enfuit; il calcule les jours, les heures, les momens, il en ramaſſe toutes les parties; à meſure qu'elles naiſſent pour diſparoître, il s'en empare, il les enchaîne par le travail, & fixe leur rapidité.

Celui qui étoit ſi ſaintement avare du temps, auroit-il été le prodiguer dans les intrigues de l'ambition? Que ceux que cette paſſion dévore, briguent à force de baſſeſſes l'honneur de s'élever: qu'ils jouent le rôle

d'efclaves, pour parvenir un jour à être tyrans: qu'ils proftituent leur dignité, pour obtenir le droit de dèshonorer l'Etat dans une grande place: ces moyens honteux ne font pas faits pour DAGUESSEAU (27). Semblable à une Divinité que la folitude confacre, & qui ne paroît que dans fon temple, fon deftin eft d'être néceffaire aux hommes, & de ne leur rien demander.

Ne feroit-ce pas infulter à une ame auffi généreufe, que de lui faire un mérite d'avoir foulé aux pieds l'intérêt? Je fçais que l'amour des richeffes eft la dernière & la plus vile des paffions. Mais, à la honte de l'humanité, cette tache a fouvent flétri de grands Hommes. Chaque nation en a des exemples; chaque fiècle a de quoi rougir. DAGUESSEAU fe fût reproché à lui-même d'avoir, je ne dis pas d'autres récompenfes (car les richeffes n'en font une que pour les cœurs bas) mais d'autre fruit de fes travaux, que celui de faire du bien aux hommes (28). Il ne peut donc pas compter les tréfors qu'il a amaffés, les palais qu'il a conftruits, les terres qu'il a enfermées dans fes domaines; mais des biens plus nobles & plus dignes de l'homme, les vertus qu'il a acquifes, les grandes actions

qu'il a faites, les malheureux qu'il a ſauvés, les familles indigentes qu'il ſoutient. Ce ſont là ſes richeſſes.

Il eſt digne d'être le bienfaiteur des hommes, car il ne s'en fait point un droit pour être leur tyran. Ses bienfaits n'ont rien de redoutable, ni d'humiliant pour ceux qui les reçoivent. Il n'exige pas même de reconnoiſſance : en ſervant l'infortune, il croit n'être que juſte. Heureux encore s'il peut être caché!

L'amitié eſt faite pour le ſage; les cœurs vils & corrompus n'y ont aucun droit. L'homme puiſſant a des eſclaves, l'homme riche a des flatteurs, l'homme de génie a des admirateurs, le ſage ſeul a des amis. Quel homme fut plus digne d'en avoir que DAGUESSEAU? Ce ſont les talens & les vertus qui déſignent ſon choix. Ce ſeroit à ceux qui ont joui de cet honneur, à le peindre tel qu'il étoit dans le commerce de la ſociété. On verroit la modeſtie avec la gloire, la défiance de ſoi-même avec la plus vaſte étendue de lumières. On remarqueroit ce caractère de bonté, qui ſied ſi bien aux grands génies : car il en eſt d'eux comme des Rois; on leur ſçait gré de daigner être hommes.

Que ceux qui ne protègent les gens de let-

tres que par oftentation, & qui abufent de leurs befoins pour les avilir, foient humiliés par l'exemple de DAGUESSEAU. Il refpectoit les favans, comme une portion choifie de citoyens qui ont renoncé à la fortune, pour l'art pénible & dangereux d'éclairer les hommes. Confident de leur génie, cenfeur de leurs ouvrages, digne de les apprécier, il leur prodiguoit cette confidération qui eft le feul prix digne des talens.

Suivons-le dans l'intérieur de fa famille, nous y verrons un fpectacle auffi noble que touchant. Père, époux, fils vertueux, il remplit ces devoirs facrés, comme dans les premiers âges du monde (29). Il adore la vertu dans fon père, il l'a reçue en dot avec fon époufe, il l'enfeigne lui-même à fes enfans. Je vois cette famille augufte & fimple, unie par les nœuds les plus tendres, vivre fous la garde d'une auftère difcipline, dans cette joie que la paix, la concorde & la vertu infpirent. C'eft là que l'on apprend à ne pas rougir de la nature. Quel fpectacle de voir un père favant & vertueux revêtu de la pourpre, affis fur le trône de la juftice, entouré de fes jeunes enfans, former ces ames encore tendres, tranfporté de joie en voyant leurs

vertus

vertus éclôre, les ferrer dans fes bras, les baigner de larmes de tendreffe, les offrir à la Patrie! O luxe! ô dignité de notre fiècle! jamais ta fauffe grandeur ne donna un pareil fpectacle au monde!

Avec tant de reffources, DAGUESSEAU pouvoit-il n'être pas heureux même dans l'exil? On fçait trop combien pour les hommes ordinaires, il eft difficile de paffer tout-à-coup de la vie active & tumultueufe des grandes places, à une vie tranquille & privée. L'ame accoutumée aux affaires, aux honneurs, aux courtifans & aux efclaves, tranfportée tout-à-coup dans la folitude, féparée de tous ces objets qui fervoient d'aliment à fon inquiétude ou à fa vanité, eft réduite à fe dévorer elle-même. Pour foutenir une pareille épreuve, il faut cette philofophie de l'ame qui eft fi fupérieure à celle de l'efprit, qui peut-être eft la feule utile, & que les vaftes connoiffances ne donnent pas toujours.

DAGUESSEAU par-tout égal à lui-même, porte dans la retraite ce calme profond qui l'avoit accompagné dans les orages de la cour. La religion, les loix, l'amitié, fa famille, les fciences, les arts, c'eft-à-dire tout ce qu'il y a de plus doux & de plus facré fur la terre,

occupent & partagent ſon temps (30). Autour de lui tout eſt tranquille. La vie champêtre retrace à ſes yeux l'innocence des premiers âges du monde. Il cultive de ſes mains l'héritage de ſes pères. Souvent il ſe délaſſe à tracer lui-même le plan de ſes jardins, où il réunit, comme dans ſa conduite, ce double caractère de ſimplicité & de grandeur, qui lui étoit naturel; tant il eſt vrai que les goûts des hommes portent preſque toujours l'empreinte de leurs mœurs.

Ainſi couloient dans l'exil les jours d'un ſage. Rappellé enfin aux fonctions de ſa place, il ne s'arracheroit qu'avec peine à ſa retraite, s'il n'étoit conſolé par la douceur de ſervir encore ſa patrie; il va lui conſacrer les derniers jours de ſa vieilleſſe. Chaque inſtant ſemble ajouter quelque choſe à ſa dignité. Tous ceux qui le contemplent, voyent autour de lui ſoixante ans de ſervices & de travaux pour l'état. Sa vie toute entière l'environne, & répand ſur lui un éclat qui attire tous les regards. Magiſtrats, courtiſans, tout l'honoroit, tout faiſoit des vœux pour lui; mais la nature ne fait que prêter les grands Hommes à la terre; ils s'élèvent, brillent & diſparoiſſent. Les maux de la vieilleſſe atta-

quent DAGUESSEAU; & son ame n'habite plus que parmi des ruines.

Dans cet état, il se compare à ses devoirs, & rougit d'être encore puissant, lorsqu'il ne peut plus être utile. Il sçait que l'homme est aux dignités, & que les dignités ne sont pas à l'homme. Il a accepté les honneurs en citoyen; il les a remplis en sage; il les quitte en héros dès qu'il ne peut plus les remplir, & donne encore un grand exemple, lorsqu'il ne peut plus rendre de grands services (31).

Dès ce moment, libre des liens qui l'attachoient à la terre, il ne s'occupe plus que des sentimens augustes de la religion. Cette vertu, si capable de nous élever l'ame, si nécessaire pour la consoler, avoit accompagné DAGUESSEAU dans tout le cours de sa vie (32). Chrétien sans ostentation & sans foiblesse, il voit la mort d'un œil serein, & l'attend avec confiance. Un ancien dit en mourant: « ô nature, je te rends un esprit » plus parfait que je ne l'avois reçu. Etre » éternel, j'ai ajouté à ton ouvrage ». DAGUESSEAU, après quatre-vingts ans de vertus & de gloire, pouvoit se rendre le même témoignage; mais il eut une grandeur modeste à sa mort, comme pendant sa vie (33).

Tous ceux qui meurent ſont honorés par des larmes. L'ami eſt pleuré par ſon ami, l'époux par l'épouſe, le père de famille par ſes enfans; un grand Homme eſt pleuré par le genre humain. Lorſque la pompe funèbre de DAGUESSEAU traverſoit Paris, l'admiration & la douleur étoient le ſentiment général de tous les citoyens. Le corps où avoit habité cette ame vertueuſe, quoique froid & inanimé, imprimoit encore le reſpect. Semblable à ces temples qui long-temps ont ſervi de demeure à la Divinité, la vue de leurs débris porte encore dans l'ame un ſentiment involontaire de religion. Le vieillard diſoit à ſes enfans: « Mes fils, l'homme juſte eſt mort ». Le foible & le malheureux s'écrioient: « nous n'a» vons plus d'appui ».

Des milliers d'hommes meurent & ſont auſſi-tot remplacés: mais la mort d'un grand Homme laiſſe un vuide dans l'univers, & la nature eſt des ſiècles à le remplir. Que du moins l'exemple de cet Homme illuſtre qui n'eſt plus, vive ſans ceſſe parmi nous. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être grand; mais chacun peut apprendre de lui à être juſte.

M'eſt-il permis, en finiſſant, de faire un vœu pour le bonheur de la Patrie? Je ſou-

haiterois qu'au milieu du palais ſacré qui ſert de temple à la juſtice, on élevât la ſtatue de ce grand Homme. Ce ſeroit parmi nous un monument éternel de religion, de ſimplicité & de vertu. Ce marbre muet exerceroit ſans ceſſe une cenſure utile ſur les mœurs des magiſtrats; & lorſque nous ne ſerions plus, il annonceroit encore la vertu à nos derniers neveux.



NOTES HISTORIQUES.

PAGE 64. (1) Henri-François Daguesseau naquit à Limoges le 27 Novembre 1668. Sa mère Claude le Picard de Périgny étoit fille d'un Maître des Requêtes. Du côté de son père, il descendoit d'une ancienne famille, qui a possédé des terres en Saintonge & dans l'isle d'Oleron. L'histoire fait mention en 1495, d'un Jacques Daguesseau, Gentilhomme de la Reine Anne de Bretagne, femme de Charles VIII. Antoine Daguesseau, aïeul du Chancelier, fut successivement Maître des Requêtes, Président du Grand Conseil, Conseiller au Conseil d'Etat, Intendant de Picardie, enfin Premier Président du Parlement de Bordeaux. La réputation qu'il y a laissée, s'est perpétuée jusqu'à présent. Son éloge est consacré dans l'histoire de Saintonge.

Idem. (2) Henri Daguesseau, père du Chancelier, fut d'abord Conseiller au Parlement de Metz, ensuite Maître des Requêtes, Président du Grand Conseil, Intendant de Limoges, de Bordeaux, de Languedoc, Conseiller d'Etat, Conseiller au Conseil Royal des Finances, & enfin Conseiller au Conseil de Régence. Il mourut âgé de plus de quatre-vingt-un an, en 1716. Il avoit tout le mérite que les grandes places supposent, mais qu'elles ne donnent pas. Juste, désintéressé, bienfaisant, ami des peuples, homme d'Etat, excellent père de famille; à tous ces titres il en joignoit encore un, qui étoit commun à tous les grands magistrats, celui de Savant.

Idem. (3) On sçait combien les places d'Intendant

de Provinces ſont difficiles à remplir. Il faut ſoutenir les droits du Prince & ne point opprimer les ſujets, être juſte ſans être dur. La ligne qui marque les limites du devoir, eſt quelquefois imperceptible ; un Intendant marche ſans ceſſe entre la haine des peuples & la crainte de la diſgrace. Cette place ſi difficile pat elle-même, le devenoit encore plus par les circonſtances, dans un pays où les peuples étoient révoltés par eſprit de religion. On connoît la ſévérité des édits de Louis XIV contre l'héréſie ; il falloit les faire exécuter, & cependant ménager des ſujets utiles ; pourſuivre des rebelles, & ramener ceux qui pouvoient l'être ; joindre la fidélité que l'on doit aux ordres du Prince, avec la pitié que l'on doit à des fanatiques. Telle fut la conduite que tint le père du Chancelier. Auſſi étoit-il adoré dans une place, où c'eſt beaucoup que de n'être point haï. A la première nouvelle de ſa mort, toutes les provinces où il avoit été Intendant, firent célébrer un ſervice en ſon honneur. Cette marque de l'attachement des peuples après ſa mort, le loue mieux que toutes les oraiſons funèbres. Il avoit beaucoup contribué à la conſtruction du fameux canal de Languedoc, qu'on peut citer parmi le petit nombre d'ouvrages où l'utilité ſe joint à la grandeur.

Page 65. (4) M. le Chancelier n'eut preſque d'autre maître que ſon père. Celui-ci s'appliquoit à l'inſtruire au milieu de ſes pénibles occupations. Son fils l'accompagnoit dans tous ſes voyages, qui devenoient pour lui des eſpèces d'exercices littéraires. Il ſeroit à ſouhaiter que tous les pères de famille qui ſont éclairés, ſuiviſſent un pareil exemple, & qu'ils penſaſſent davantage, qu'ils ſont comptables de tout le bien que leurs enfans pourroient faire un jour.

Idem. (5) M. Daguesseau fit le premier essai de ses talens dans la charge d'Avocat du Roi au Châtelet. Il y entra à l'âge de vingt-un ans, le 29 Avril 1690; il ne l'exerça que quelques mois. On créa alors une troisième charge d'Avocat Général au Parlement. M. Daguesseau le père la demanda pour son fils. Louis XIV la lui accorda, par préférence à un autre sujet, en disant *qu'il connoissoit assez le père, pour être assuré qu'il ne voudroit pas le tromper, même dans le témoignage qu'il avoit rendu de son fils.* Il fut reçu Avocat Général le 12 Janvier 1691. Il y parut d'abord avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors Président à Mortier, dit : *Qu'il voudroit finir comme ce jeune homme commençoit.*

Page 68. (6) Après avoir exercé dix ans la place d'Avocat Général, il fut nommé Procureur Général le 19 Novembre 1700. Il succéda dans cette charge à M. de la Briffe. Il étoit à la campagne, dans le temps des vacances, lorsqu'il en apprit la nouvelle. Il n'avoit que trente-deux ans. Louis XIV l'avoit choisi pour remplir cette grande place, sur ce que le Premier Président de Harlay lui avoit dit de son mérite. Cet illustre magistrat avoit assez de lumières pour apprécier M. Daguesseau, & assez de vertu pour n'en être pas jaloux. Il sçut rendre justice à un homme qui devoit un jour l'effacer.

Idem. (7) Dans cette place, l'étendne immense de ses fonctions ne ralentit point l'activité de ses travaux. Un Procureur Général est l'homme du Roi, de la Patrie & de la Religion. M. Daguesseau remplit tous ces devoirs avec autant de sagesse que de zèle. Les affaires du domaine fournirent un champ vaste à ses recherches. Il déterra un grand nombre d'anciens titres ensevelis

jusqu'alors dans l'obscurité. Il les fit valoir par des écrits solides, qu'on peut regarder comme d'excellens morceaux d'histoire & d'érudition. Attentif à tout ce qui pouvoir intéresser son zèle, dans toute l'étendue du ressort du Parlement, il régloit les jurisdictions, maintenoit l'ordre des magistratures, entretenoit la discipline dans les tribunaux, corrigeoit les abus, prévenoit l'effet des passions, arrêtoit les excès même du zèle. Ses réponses aux lettres des officiers qui le consultoient, formoient comme une suite de décisions sur la jurisprudence. Il fut l'auteur de plusieurs réglemens autorisés par des arrêts, & chargé de la rédaction de plusieurs loix, par le Chancelier Pont-chartrain qui le consultoit souvent, & lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. Desmarets Contrôleur Général, & le meilleur Ministre des Finances depuis Colbert, avoit pour lui la plus grande estime, & lui demandoit souvent ses avis. Dès sa jeunesse il étoit uni avec M. de Torci, par la conformité des vues & des principes. Ainsi, sans chercher la faveur, sans empressement pour les affaires, il avoit souvent part aux résolutions qui étoient prises dans le Conseil de Louis XIV. Il fut plus d'une fois consulté par ce Prince; & il composoit alors sur les affaires d'Etat, des mémoires également profonds & bien écrits. C'étoit pour lui un nouveau genre de travail aussi utile que caché. On pouvoit le comparer à ces sources, dont les eaux conduites par de secrets canaux jusqu'aux lieux les plus élevés, sont ensuite versées par les fontaines publiques pour l'avantage des peuples. M. Daguesseau, dans la place de Procureur Général, traita sur-tout d'une manière supérieure l'instruction criminelle. Une Partie publique qui poursuit

les crimes au nom de l'Etat, eſt un des plus ſages établiſſemens de nos gouvernemens modernes. Par-là l'Etat peut ſe paſſer de la reſſource vile & dangereuſe des délateurs, qui dans les gouvernemens anciens, trafiquoient de l'honneur & du ſang de leurs concitoyens. Mais pour bien remplir cette fonction, il faut un magiſtrat qui ſçache ce que vaut la vie d'un homme. M. Dagueſſeau regardoit la condamnation d'un citoyen comme une calamité publique. On a remarqué que pendant tout le temps qu'il fut Procureur Général, les exécutions furent extrêmement rares. C'eſt l'éloge ou de ſa vigilance, ou de ſon humanité.

Idem. (8) De toutes les fonctions attachées à la charge de Procureur Général, celle qui lui fut la plus chère, fut d'être par état le protecteur des foibles & des malheureux. Il ſeroit à ſouhaiter que ces noms ne fuſſent pas même connus parmi nous. Mais puiſque l'imperfection des loix, l'inégalité qui eſt la ſuite de notre nature & de nos vices, rend ce déſordre néceſſaire; nous devons du moins ſçavoir gré aux magiſtrats qui réparent ce déſordre, autant qu'il eſt en eux, par la protection qu'ils donnent aux foibles. On conſeilloit un jour à M. Dagueſſeau de prendre du repos. *Puis-je me repoſer*, répondit-il, *tandis que je ſçais qu'il y a des hommes qui ſouffrent?* Il deſcendoit dans tous les détails qu'exige l'adminiſtration des hôpitaux. Ces maiſons, monumens de grandeur & de misère, qui accuſent la conſtitution de l'Etat par le grand nombre de malheureux qu'elles renferment, mais qui font l'éloge de l'humanité par le ſecours qu'y reçoivent tous les beſoins, étoient éclairées par ſa vigilance, & ſoutenues par ſon zèle. Il en étoit

le protecteur, encore plus par inclination que par devoir.

Page 69. (9) Le fameux hiver de 1709 eſt une époque que la nation n'oubliera jamais. On faiſoit une guerre malheureuſe ; les ſources du commerce étoient taries, les finances épuiſées, le crédit anéanti, le peuple entier dans l'abattement. La famine vint encore ſe joindre à tant de maux. On n'exagère rien, en diſant que dans les campagnes les hommes ſe diſputoient la pâture des plus vils animaux, & que des familles entières mouroient dans le déſeſpoir. M. Dagueſſeau fut un de ceux qui contribua le plus à ſauver la France. Il avoit prévu le premier cette calamité ſur des obſervations qu'il fit à ſa campagne ; il en avoit indiqué le remède, en conſeillant de faire venir des bleds, avant que le mal eût produit une allarme générale. On le vit alors paroître ſouvent à la cour pour ſolliciter des ſecours trop lents ; il préſentoit l'affreux tableau de toutes les misères humaines, daus des lieux où l'habitude d'être heureux ne rend que trop ſouvent les cœurs inſenſibles. En ſollicitant des ſecours étrangers, il ne négligea point ceux qu'il pouvoit trouver dans le ſein de l'état. Il fit renouveller des loix utiles, il réveilla le zèle de tous les magiſtrats, il étendit ſa vue dans toutes les provinces. Son activité & ſes recherches découvrirent tous les amas de bleds qu'avoit faits l'avarice pour s'enrichir du malheur public.

Page 70. (10) Sur la fin du règne de Louis XIV, on crut M. Dagueſſeau menacé d'une diſgrace. Il refuſa conſtamment de donner ſes concluſions, pour une déclaration qu'il regardoit comme contraire aux libertés de l'Egliſe Gallicane ; & pour ſervir le Prince, il haſarda de lui déplaire. Cependant M. Dagueſſeau eſt mandé à la cour.

Dans Paris on craignoit pour lui plus qu'une disgrace. Il n'en est point ébranlé. Toutes les fois qu'il alloit à Versailles, avant de partir il avoit coutume de dire adieu à son épouse. Ce jour il partit sans la voir; & elle de son côté évita sa présence, de peur de s'attendrir mutuellement dans leurs adieux. Le public qui aime toujours qu'il y ait un peu d'appareil à tout, & qui dans les affaires qui font du bruit, veut ordinairement avoir un mot à citer, mit alors dans la bouche de Madame Daguesseau un mot plein de courage. Mais la vertu la plus pure est celle qui a le moins de faste dans les paroles. Le mot put être pensé, mais ne fut point dit. M. Daguesseau part en silence, arrive à la cour, parle à Louis XIV avec tout le respect d'un sujet, & toute la fermeté d'un magistrat, & revient tranquillement à Paris, où le public étoit plus allarmé pour lui, que lui-même. Louis XIV. mourut peu de jours après.

Idem. (11) M. le Chancelier Voisin mourut d'apoplexie la nuit du 2 Février 1717. Dès le matin, M. le Régent envoya chercher M. Daguesseau. Il étoit sorti. Ce Prince envoya chez lui de nouveau. L'on dit que M. Daguesseau étoit à l'église. On y alla. M. Daguesseau répondit qu'il entendroit après la messe ce qu'on avoit à lui dire. Après la messe il monte en carosse, arrive au palais royal. M. le Régent, en le voyant, lui donne le nom de Chancelier. M. Daguesseau s'en défend, fait des représentations au Prince, allègue son incapacité pour une si grande place. M. le Régent, pour la première fois, refusa de le croire. M. Daguesseau se vit enfin obligé de consentir à son élévation. En revenant du palais royal, il rencontra M. Joly de Fleury, qui étoit aussi mandé par

M. le Régent ; il lui annonça qu'il étoit Chancelier ; *mais ce qui me console*, ajouta-t-il, *c'est que vous êtes Procureur Général.* Il prêta serment au Roi le lendemain. Il n'avoit que quarante-huit ans & quelques mois. Jamais choix ne fut plus approuvé. Tout le corps de l'Etat ressentit cette joie, qu'un événement heureux & imprévu donne à une nation sensible.

Page 82. (12) Il y a long-temps qu'on se plaint de la diversité des loix en France, & du nombre prodigieux de Coutumes qui la divisent. On souhaiteroit que la nation unie sous un même Prince, le fût aussi sous une même loi. Mais c'est là une de ces entreprises qui frappent par leur grandeur, & qui étonnent par leurs difficultés. M. Daguesseau, qui depuis long-temps avoit conçu de grandes vues sur la législation, songea enfin à les remplir. Son dessein étoit d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes loix, sans en changer le fond, & d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Pour bien exécuter son plan, il se proposa de travailler successivement à des loix qui se rapporteroient à trois objets principaux, les questions de droit, la forme de l'instruction judiciaire, & l'ordre des tribunaux. M. Daguesseau, malgré l'étendue de ses connoissances, ne crut pas qu'il dût se contenter de ses propres lumières. Il avoit trop de génie pour ne point avoir recours à celui des autres. D'abord par une lettre aussi éloquente que raisonnée, il annonce son plan de législation à toutes les Cours souveraines. Il leur envoie ensuite la matière de chaque loi réduite en questions. Les mémoires envoyés par les Cours étoient fondus & rédigés par les Avocats les plus célèbres, que M. le

Chancelier honoroit de ſon choix. Le tout étoit enſuite diſcuté par les membres les plus ſavans du parlement de Paris ; & le Procureur Général faiſoit ſon rapport à M. le Chancelier. La matière ainſi préparée, étoit de nouveau diſtribuée aux Maîtres des requêtes ; & la loi étoit fixée enfin dans un bureau de légiſlation, auquel M. Dagueſſeau préſidoit. C'eſt ainſi qu'un ſeul homme répandoit l'émulation & le travail dans tout le Corps de la magiſtrature. Chaque loi étoit l'ouvrage de tout ce qu'il y avoit de plus ſavans hommes dans l'Etat.

Le premier fruit de ces travaux parut en Avril 1729. En révoquant le fameux édit de S. Maur, il rendit aux mères la ſucceſſion de leurs enfans, ſucceſſion que réclamoit la nature, & dont cet édit les avoit privées.

Le 15 Janvier 1731, une déclaration du Roi concernant les Curés primitifs & les Vicaires perpétuels, les mit en état d'obtenir une juſtice prompte, ſur les dixmes deſtinées à leur ſubſiſtance.

Le 5 Février 1731, une déclaration du Roi ſur les cas prévôtaux & préſidiaux, limita la juriſdiction des Prévôts des Maréchaux & des Préſidiaux, étendue à un point qui devenoit dangereux pour les citoyens.

En Février 1731, parut encore une ordonnance des donations, qui preſcrivit des règles ſimples ſur cette manière de diſpoſer de ſes biens.

En Août 1735, l'ordonnance des teſtamens établit un juſte milieu entre la liberté exceſſive de teſter & une contrainte rigoureuſe, & fit ceſſer la diverſité de juriſprudence ſur une matière auſſi importante.

En Juillet 1737, l'ordonnance du faux débrouilla le cahos de l'ancienne procédure ſur cette matière, & y répandit une clarté inconnue juſqu'alors.

En Août 1737, l'ordonnance des évocations & réglemens de Juges, remédia aux abus qui avoient coutume de naître de ces procédures préliminaires, & diminua les frais & la longueur de l'instruction.

En 1738, parut ce fameux réglement du Conseil, qui substitua, dans ce tribunal suprême, une forme de procéder courte & facile, à des procédures trop longues, & mit les parties en état de supporter la justice.

En Août 1747, l'ordonnance des substitutions leur donna le juste degré de faveur qu'elles doivent & qu'elles peuvent avoir, & fit cesser les contestations éternelles sur cette matière, en mettant la clarté des principes à la place de la subtilité des anciennes loix.

En Août 1748, l'édit sur les gens de mainmorte, en leur assurant les biens qu'ils ont déja, leur défendit d'en acquérir de nouveaux; & rassura la France, qui craignoit que ces corps qui ne meurent point, n'engloutissent à la fin tous les biens du royaume.

Enfin en Avril 1749, parut un édit pour réunir ensemble différens siéges royaux établis dans les mêmes villes, & diminuer par-là le nombre des tribunaux subordonnés les uns aux autres.

Outre ces loix qui s'étendoient à tous les temps & à tout le corps de l'Etat, il en fit quelques autres qui n'étoient pas moins sages, quoique d'une utilité plus bornée.

Le 6 Février 1732, parut une déclaration du Roi, portant défense de saisir la feuille de mûrier; loi qui protège & encourage l'industrie dans les provinces méridionales de la France, où l'insecte qui produit la soie, forme un des principaux objets du commerce.

Le 29 Octobre 1740, parut une déclaration concernant la police des grains; loi importante pour mettre un frein à l'avarice, & prévenir les malheurs que la disette des grains produit dans un Etat.

Telles sont les loix que M. Daguesseau a données à la France. Nous osons dire que c'est le plus beau monument de sa gloire.

Page 84. (13) Le Duc d'Orléans, au commencemet de sa régence, tint un conseil où le systême de Law fut proposé. Quoique M. Daguesseau ne fut encore que Procureur Général, il y fut appellé par le Prince. Il fut d'avis qu'on rejettât le systême. Son esprit accoutumé à envisager les objets sous toutes les faces, vit d'un coup d'œil tous les avantages, mais aussi tous les dangers de ce projet. Il sçavoit combien les bornes qui séparent le bien du mal, sont incertaines; combien il étoit aisé d'être emporté par le succès, dans une matière aussi glissante, dans une cour où les principes étoient si arbitraires. Le systême fut en effet rejetté pour lors. Depuis, les choses changèrent. L'intérêt soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le Prince; mais on désespéra de fléchir la résistance de M. Daguesseau, qui étoit alors Chancelier. Il fut donc éloigné de la Cour. Il partit pour l'exil, avec la même gaieté qu'ont ordinairement ceux qui en reviennent. On connoît les vers qu'il reçut alors du Cardinal de Polignac, & ceux qu'il fit pour y répondre. Ce badinage de l'esprit montre combien sa tête étoit libre: car lorsqu'on est profondément rempli d'une disgrace, on n'a guère le loisir de faire des vers légers.

Ibid. (14) En 1718, après la disgrace de M. le Chancelier,

celier, la banque que Law avoit tenue d'abord en ſon nom, fut déclarée banque du Roi. Elle ſe chargea du commerce du Sénégal. Elle obtint le privilège de l'ancienne compagnie des Indes, fondée par Colbert, & depuis tombée en décadence. Enfin elle ſe chargea des fermes générales du royaume. Toutes les finances de l'Etat dépendirent d'une compagnie de commerce. Ses actions augmentèrent vingt fois au delà de leur première valeur. Law emporté par l'ivreſſe publique, fabriqua un nombre prodigieux de billets; & en 1719 la valeur chimérique des actions valoit quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le royaume. Une diſproportion auſſi énorme épouvanta tous les gens ſenſés. On ſe hâta de réaliſer. Les anciens Financiers ennemis du ſyſtême, tirèrent ſur la banque royale des ſommes conſidérables, & l'épuisèrent. Ce fut envain qu'on chercha à changer ſes effets en eſpèces: le crédit tomba, & le mouvement de cette machine immenſe & rapide s'arrêta tout-à-coup. C'étoit en 1720. Le gouvernement chercha les moyens de rétablir la confiance. On rappella de l'exil M. Dagueſſeau qui étoit l'idole de Paris. Law alla lui-même à Freſnes le chercher. Les ſceaux qui avoient paſſé entre les mains de M. d'Argenſon, lui furent rendus; mais les maux de la France n'étoient plus ſuſceptibles de remèdes. Il eut ſeulement la douleur de voir de plus près le bouleverſement des familles & les malheurs de la nation.

Page 84. (15) La ſeconde diſgrace de M. le Chancelier arriva au mois de Février 1722. Les ſceaux lui furent ôtés pour la ſeconde fois, & il retourna à Freſnes. Il n'en fut rappellé qu'au mois d'Août 1727. L'Etat fut redevable de ſon retour au Cardinal de Fleury. Dans le

même temps M. d'Armenonville remit les ſceaux ; mais ils ne furent point encore rendus à M. le Chancelier. Le Parlement lui fit une députation, avant d'enregiſtrer les lettres de M. Chauvelin. M. Dagueſſeau répondit qu'il vouloit donner l'exemple de la ſoumiſſion. Les ſceaux ne lui furent remis qu'en 1737.

Page 86. (16) C'eſt une choſe remarquable, que ces quatre grands Hommes ayent été malheureux. Cicéron fut exilé par ſes ennemis, pour avoir ſauvé ſa patrie. Bacon, Chancelier d'Angleterre ſous le Roi Jacques I, & le plus grand peut-être des philoſophes, fut accuſé de s'être laiſſé corrompre par argent, condamné à une amende de 400 mille livres, & à perdre ſa dignité de Chancelier & de Pair. Aujourd'hui les Anglois révèrent ſa mémoire. Le Chancelier de l'Hôpital, qui avoit été ſans ceſſe occupé à réparer les ruines de l'Etat ébranlé par les guerres civiles, devint ſuſpect à la Reine Catherine de Médicis, & prit le parti de ſe retirer de la cour. M. Dagueſſeau fut exilé deux fois. Il eſt bon de remarquer ces exemples, pour apprendre à ſe conſoler lorſqu'on eſt malheureux.

Ibid. (17) Les langues ſont, pour ainſi dire, les avenues qui conduiſent à l'empire des ſciences. Pour parvenir à connoître les vérités, il faut commencer par connoître les ſignes. Cette étude ingrate, qui a rempli la vie entière de tant de ſavans, n'étoit pour M. Dagueſſeau qu'un amuſement, comme il le diſoit lui-même. Il ſçavoit la langue françoiſe par principes, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe & d'autres langues orientales, l'italien, l'eſpagnol, l'anglois & le Portugais. On pouvoit dire de lui qu'il étoit contemporain de tous les âges,

& citoyen de tous les lieux. Il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun ſiècle.

Page 87. (18) Il avoit étudié à fond la logique, qui n'eſt autre choſe que l'art de conduite ſucceſſivement l'eſprit, de ce qu'il connoît à ce qu'il ne connoît pas. On lui fit lire d'abord ces ouvrages prétendus - philoſophiques, où l'on débitoit ſous le nom d'Ariſtote, des ſottiſes que ce Philoſophe n'avoit jamais dites. Un eſprit tel que celui de M. Dagueſſeau, n'étoit pas fait pour s'en contenter. Bientôt on lui mit Deſcartes entre les mains; il en ſentit auſſi-tôt la différence. Il admira les avantages de cette méthode, qui en partant d'un point évident, conduit à une démonſtration aſſurée. Dans la ſuite il en fit toujours uſage, ſoit pour s'inſtruire lui même, ſoit pour convaincre les autres.

Idem. (19) Perſonne n'a plus approfondi que M. Dagueſſeau la ſcience des loix. Son génie ardent l'entraînoit à toutes les autres ſciences; mais il s'appliquoit à celle-ci par devoir. Il avoit remonté aux principes du droit naturel, du droit des gens, du droit public: il avoit lu & médité les loix romaines, les loix eccléſiaſtiques, les ordonnances de nos Rois, les différentes Coutumes de la France; il en avoit recherché la ſource dans les antiquités du droit féodal, & s'étoit encore inſtruit des loix de tous les pays étrangers.

Page 88. (20) Il avoit un goût dominant pour les mathématiques. Son génie l'avoit conduit juſqu'à ce qu'il y a de plus abſtrait dans ces ſciences. On l'a vu ſouvent, lorſqu'il étoit fatigué des affaires, prendre, pour ſe délaſſer, un livre de géométrie ou d'algèbre.

Page 89. (21) Dans ſa jeuneſſe, il étoit étroitement

lié avec Racine & Boileau. Leur ſociété faiſoit ſes délices, & il ne s'en permettoit point d'autre. Boileau, qui n'a été flatteur que pour Louis XIV, nomme M. Dagueſſeau avec honneur dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages.

Idem. (22) La lecture des anciens Poëtes fut, ſelon ſon expreſſion, *une paſſion de ſa jeuneſſe.* Un jour il liſoit un Poëte Grec avee M. Boivin, ſi connu par ſa vaſte érudition. *Hâtons nous*, dit-il, *ſi nous allions mourir avant d'avoir achevé !* Il avoit une mémoire prodigieuſe. Il lui ſuffiſoit pour retenir, d'avoir lu une ſeule fois avec application; il n'avoit point appris autrement les Poëtes Grecs, dont il récitoit ſouvent des vers & des morceaux entiers. A l'âge de quatre-vingt-un ans, un homme de lettres ayant cité peu exactement devant lui une épigramme de Martial, il lui en récita les propres termes, en avouant qu'il n'avoit point lu cet auteur depuis l'âge de douze ans. Il retenoit quelquefois ce qu'il avoit ſeulement entendu lire. Boileau lui ayant un jour récité une de ſes pièces qu'il venoit de compoſer, M. Dagueſſeau lui dit tranquillement qu'il la connoiſſoit, & ſur le champ la lui répéta toute entière. Le Satirique, comme on s'en doute bien, commença par entrer en fureur, & finit par admirer.

Page 90 (23) M. Dagueſſeau faiſoit de très-beaux vers latins & françois. Il conſerva ce talent juſqu'à ſes dernières années. Ayant été menacé de perdre ſon épouſe; il compoſa une très-belle pièce ſur ſa convaleſcence, & M. Boivin traduiſit en vers grecs cette pièce latine d'un Chancelier de France. Le talent de la poéſie eſt un trait de reſſemblance qu'il a de plus avec le Chancelier de l'Hôpital.

Ibid. (24) Il s'étoit fait par son éloquence la réputation la plus brillante. On disoit de lui qu'il pensoit en philosophe, & parloit en orateur. Son éloquence, pour se former, avoit emprunté le secours de tous les arts & de toutes les sciences. La logique lui prêtoit la méthode inventée par ce génie aussi hardi que sage, qui a été le fondateur de la philosophie moderne. La géométrie lui donnoit l'ordre & l'enchaînement des vérités; la morale, la connoissance du cœur humain & des passions. L'histoire lui fournissoit l'exemple & l'autorité des grands Hommes; la jurisprudence, les oracles de ses loix. La poésie enfin répandoit sur ses discours le charme du coloris, la chaleur du style, & l'harmonie du langage. Ainsi, dans M. Daguesseau, aucune science n'étoit oisive, toutes combattoient pour la vérité. On auroit cru que chacun de ses plaidoyets étoit le fruit d'un long travail. Cependant il n'en écrivoit ordinairement que le plan, & réservoit les détails & les soins d'une composition exacte, pour les grandes causes, pour les réquisitoires, ou pour les mercuriales qu'il prononçoit à la rentrée du Parlement. Il étoit pour lui-même le censeur le plus rigide de ses ouvrages; & l'idée qu'il s'étoit formée du beau étoit si parfaite, qu'il ne croyoit jamais en avoir approché; c'est pourquoi il corrigeoit sans cesse. Un jour il consulta M. Daguesseau son père, sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit retoucher encore. Son père lui répondit avec autant de finesse que de goût: *Le défaut de votre discours est d'être trop beau: il seroit moins beau, si vous le retouchiez encore.* Dans la mercuriale qu'il prononça après la mort de M. le Nain son ami, & son successeur dans la place d'Avocat Gé-

néral, il plaça un portrait de ce magiſtrat, qui fit une ſi forte impreſſion ſur lui-même & ſur ſes auditeurs, qu'il fut obligé de s'arrêter par ſa propre douleur, & par des applaudiſſemens qui s'élevèrent au même inſtant. Quel moment pour un orateur! On en compte peu de pareils dans l'hiſtoire de l'éloquence.

Page 91. (25) Beaucoup d'étrangers attirés par la grande réputation de M. Dagueſſeau, s'empreſſoient de le voir. L'Abbé Quirini, depuis Cardinal & Bibliothéquaire du Vatican, paſſionné pour les arts & pour tous les genres de connoiſſances, fut curieux, dans un voyage qu'il fit en France en 1722, de voir & d'entendre M. Dagueſſeau. Il alla le voir à Freſnes où il étoit alors. Né en Italie, & entrant chez un magiſtrat chargé de défendre les maximes de France, *me voici*, dit-il, *dans le château où l'on forge les foudres contre le Vatican. Au contraire*, reprit Dagueſſeau, *ce ſont les boucliers contre les foudres du Vatican qui ſe forgent ici.* Le ſavant Italien admira beaucoup la vaſte érudition du Chancelier François; & dans la ſuite, entretint avec lui un commerce de lettres. M. Dagueſſeau étoit de même en correſpondance avec la plûpart des ſavans de l'Europe, qui le conſultoient ſur leurs ouvrages. Dans la dernière année de ſa vie, il reçut un hommage très-flatteur de la part de cette nation philoſophe, qui porte dans les ſciences cet eſprit de hauteur & d'indépendance, l'ame de ſa politique, & nous diſpute la gloire de l'eſprit comme celle des armes; l'Angleterre conſulta M. Dagueſſeau ſur la réformation de ſon calendrier. M. le Chancelier fit une réponſe ſavante & pleine de réflexions utiles, que les Anglois ſuivirent.

Page 93. (26) M. Daguesseau ne connut jamais les plaisirs & ce qu'on appelle amusemens. Son principe étoit, qu'il n'est permis de se délasser qu'en changeant d'occupations. Il ne faisoit aucun voyage, même à Versailles, sans lire ou se faire lire en chemin quelque ouvrage de philosophie, d'histoire ou de critique. Ainsi la durée qui est si courte pour nous, s'étendoit pour lui, & il vivoit plus que le reste des hommes.

Page 94. (27) Il ne demanda, ne désira jamais aucune charge. Les honneurs vinrent le chercher. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'étoit encore que Procureur Général, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant !*

Idem. (28) Son désintéressement étoit tel qu'on le représente ici. Il n'aspiroit qu'à être utile : & pendant 60 ans passés dans les premières charges de l'Etat, il n'eut pas même la pensée qu'il pouvoit s'enrichir. Il auroit cru que c'étoit vendre ses services. Loin que sa fortune augmentât, elle fut diminuée par la révolution du systême ; on ne l'entendit jamais s'en plaindre. Il s'oublia lui-même pour ne s'occuper que des autres ; & donna en tout l'exemple à la nation. Il n'a laissé d'autre fruit de ses épargnes que sa bibliothèque ; encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Son esprit solide dans tous les goûts, n'aimoit que les livres utiles ; il méprisoit ceux qui n'étoient que rares.

Page 96. (29) M. Daguesseau aimoit son père, comme il aimoit la vertu, par tendresse & par admiration. Ces deux ames qui se connoissoient si bien, étoient

étonnées l'une de l'autre, & s'inſpiroient mutuellement du reſpect.

Anne Lefebvre d'Ormeſſon, mariée à M. Dagueſſeau en 1694, étoit digne de ſon époux & du nom qu'elle portoit. C'eſt à ſon ſujet que M. de Coulange, eſprit aimable & facile de ce temps-là, dit qu'on avoit vu, pour la première fois, les Grâces & la Vertu s'allier enſemble. Elle mourut à Auteuil le premier Décembre 1735. La douleur de M. Dagueſſeau égala ſa tendreſſe pour elle. Cependant à peine eut-il eſſuyé ſes larmes, qu'il ſe livra aux fonctions de ſa place. On craignoit que le poids des affaires, joint à celui de l'affliction, ne l'accablât. *Je me dois au public*, diſoit-il, *& il n'eſt pas juſte qu'il ſouffre de mes malheurs domeſtiques.*

Je ne dirai rien des enfans de M. Dagueſſeau. C'eſt au public qui les connoît à les louer. En ne rendant que juſtice, je craindrois de paroître flatteur, & c'eſt une tache que tout homme de lettres doit éviter.

Page 98. (30) M. Dagueſſeau appelloit le temps de ſon ſéjour à Freſnes, *les beaux jours de ſa vie.* Il en employoit une partie à l'étude des livres ſaints, ſur leſquels il fit des notes ſavantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues; une autre partie à rédiger les vues qu'il avoit conçues ſur la légiſlation; une autre à exercer lui-même ſes enfans ſur les belles-lettres & ſur le Droit, & à compoſer pour eux un plan d'études. Tels étoient les trois objets de ſon travail. Les mathématiques, les belles-lettres & l'agriculture formoient ſes délaſſemens. Le Chancelier de la France ſe plaiſoit quelquefois à bêcher la terre. Tous ceux qui excelloient dans les arts ou dans les ſciences, venoient en

foule se rendre auprès de lui, pour profiter de son loisir & de ses réflexions. Il n'avoit que des vues grandes & nobles; & ce goût de grandeur perçoit jusques dans le plan qu'il fit pour embellir son parc.

Page 99. (31) M. le Chancelier jouit jusqu'à plus de quatre-vingt-un ans d'une santé vigoureuse, conservée par la sobriété & par l'égalité d'ame. Dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'obligèrent d'interrompre souvent son travail. Il résolut de quitter sa place, parce qu'il ne pouvoit plus remplir qu'une partie de ses devoirs. Il y avoit près de trente-quatre ans qu'il étoit Chancelier. Il écrivit au Roi pour lui demander la permission de se démettre de sa charge. Il dicta lui-même sa démission; il en signa l'acte, le jour même qu'il finissoit sa quatre-vingt-deuxième année. Il le remit le lendemain à M. le Comte de Saint-Florentin, Secrétaire d'Etat: & ses deux fils allèrent avec ce Ministre, remettre les sceaux au Roi, qui lui conserva les honneurs de Chancelier de France, avec une pension de cent mille livres.

Idem. (32) On peut assurer que M. Daguesseau étoit un véritable philosophe chrétien; La religion étoit le fondement de toutes ses vertus. Jamais il ne passa un jour de sa vie sans lire l'écriture sainte. Il éprouvoit ce qu'on a déja dit de ce livre, qu'on ne pouvoit le lire sans devenir plus vertueux. Convaincu de la vérité de la religion, fidèle à tous les devoirs qu'elle impose, zélé pour l'honneur de l'Eglise, affligé de ses malheurs, il répandoit autour de lui, & parmi tous ceux qui l'approchoient, cet esprit de religion dont il étoit animé.

Ibid. (33) M. Daguesseau mourut le 9 Février 1751.

Il porta même au delà du tombeau l'horreur du luxe, & la ſimplicité qui fit ſon caractère. Il voulut que ſes cendres fuſſent mêlées & confondues parmi celles des pauvres, dans le cimetière de la paroiſſe d'Auteuil, où ſon épouſe étoit enterrée. Leurs enfans ont fait élever une croix au pied de leur ſépulture, dont les marbres ont été donnés par le Roi. Il eſt à remarquer que la France a perdu dans l'eſpace de deux mois, le Maréchal de Saxe & le Chancelier Dagueſſeau, les deux plus grands Hommes qu'elle eût alors dans deux genres différens.

ÉLOGE
DE RENÉ
DUGUAY-TROUIN,
LIEUTENANT GÉNÉRAL
DES ARMÉES NAVALES,
COMMANDEUR
DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE.
DE SAINT LOUIS.

DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.
en 1761.



ÉLOGE

DE RENÉ

DUGUAY-TROUIN,

LIEUTENANT GÉNÉRAL

DES ARMÉES NAVALES,

Parùm ad mortes noſtras terra latè patet.
Senec. natur. quæſt.

De tous les ſpectacles que l'induſtrie de l'homme a donnés au monde, il n'en eſt peut-être aucun de plus admirable que la navigation. Un être foible & mortel, attaché à la terre, a oſé ſe tranſporter ſur un élément in-

connu & terrible, ſuſpendre des édifices ſur les eaux, donner des loix aux vents, & voler aux extrémités de l'univers, ſous un ciel qui n'étoit point fait pour lui.

Mais telle eſt notre deſtinée. L'eſprit humain eſt auſſi pervers qu'il eſt grand; & le crime ſe place à côté du génie. Les hommes ont abuſé de tout; des végétaux pour en former des poiſons, du fer pour s'égorger, de l'or pour ſe corrompre, des arts pour multiplier les moyens de ſe détruire: ils ont abuſé ſur-tout de l'art de la navigation. La mer eſt devenue un champ de carnage, & les flots ont été enſanglantés par la guerre.

Ainſi, les deux parties du globe ſont également le théâtre de nos malheurs & de nos crimes. Je n'y vois qu'une différence. En promenant nos regards ſur la ſurface de la terre, nous y appercevons des ruines, des reſtes d'embrâſemens, des champs & des forêts incultes, où étoient autrefois des villes floriſſantes, monumens de ravages qui peuvent nous arrêter, en nous inſpirant une terreur utile; mais la mer qui a été le tombeau d'une partie du genre-humain, n'offre aucun veſtige de tant de déſaſtres. Tous les jours le Navigateur paſſe avec ſécurité & avec joie

ſur des lieux où des milliers d'hommes ont péri.

Peut-être (1) devons-nous regretter ces temps d'une heureuſe ignorance, où nos aïeux moins grands, mais moins criminels, ſans induſtrie, mais ſans remords, vivoient pauvres & vertueux, & mouroient dans le champ qui les avoit vus naître. Mais on voudroit envain perſuader à l'homme de renoncer à des forces qui lui ſont pernicieuſes : rien ne l'effraye autant que ſa foibleſſe. La navigation eſt devenue pour les peuples policés un fléau néceſſaire, auſſi utile aux Etats (2), que funeſte au genre-humain.

La France liée à toute l'Europe par ſon commerce, au Nouveau-monde par ſes colonies, obligée de combattre les flottes de deux peuples puiſſans, vit autrefois la mer remplie de ſes vaiſſeaux ; & pluſieurs hommes célèbres la rendirent victorieuſe ſur cet élément. La Renommée, parmi ces noms, a publié long-temps le nom de DUGUAY-TROUIN. Il a droit à la reconnoiſſance de ſa patrie, puiſqu'il en fut le vengeur.

Dans Athènes, c'étoient les plus fameux orateurs qui célébroient les vainqueurs de Salamine & de Marathon ; & ils avoient

pour auditeurs les Socrates & les Periclès. Je n'ai point les mêmes talens, & j'ai des juges aussi redoutables: mais ici la vérité sera presque toujours étonnante par elle-même. Dans un sujet aussi grand, c'est être éloquent que d'être sincère.

Je peindrai DUGUAY-TROUIN d'abord simple Armateur, & faisant dans cette école l'apprentissage de la Marine. Je le peindrai ensuite dans la Marine royale, & servant le Roi & l'Etat dans les plus grandes entreprises.

Le sujet que je traite m'annonce que j'exciterai l'attention de mes concitoyens. Quelle que soit l'indifférence de notre siècle pour les talens qui l'honorent, il rend du moins justice à ceux qui ne sont plus.

PREMIÈRE PARTIE.

QU'EST-CE qu'un homme de mer (3)? C'est un homme qui placé sur un élément orageux où il a des ennemis à combattre, doit mettre toute la nature d'intelligence avec lui-même; connoître toutes les qualités du navire qu'il monte, en saisir d'un coup d'œil toutes les parties; leur commander comme l'ame commande au corps, avec le même empire & la même

même rapidité; diſtinguer la direction réelle des vents, de leur direction apparente; diminuer ou augmenter à ſon gré leur impulſion; tirer de la même force des effets tout contraires; ſe rendre maître de l'agitation des vagues, ou même la faire concourir à la victoire; enchaîner l'inconſtance de tant de cauſes différentes, de la combinaiſon deſquelles réſulte le ſuccès; enfin calculer les probabilités, & maîtriſer les haſards: tel eſt l'art d'un homme de mer.

La nature ſans doute contribue à le former: elle lui donne le génie des détails, ce coup d'œil qui ſaiſit les rapports, cet inſtinct qui décide tandis que la raiſon balance, & le courage qui agit quand la prudence délibère. Mais la nature ne fait que commencer l'ouvrage, c'eſt à l'homme à l'achever. Il faut qu'il ajoute les connoiſſances aux talens. Où les prendra-t-il? Sera-ce au milieu des cours? dans les villes? dans l'oiſiveté des ports? Non: ce ſera parmi les travaux, les dangers & les épreuves de la mer. Mais ces épreuves ne doivent point être dangereuſes pour la Patrie: il faut que l'homme de mer ſoit éprouvé au plus grand riſque pour lui-même, au moindre pour l'Etat. J'oſerai donc le dire (car les pré-

jugés nationaux n'ont point d'empire ſur la vérité) nous ne ſerons puiſſans ſur les mers, que lorſque la Marine marchande ſera la pépinière de la Marine royale. L'Angleterre nous en donne l'exemple. Ayons le courage d'adopter une vérité qui nous eſt montrée par un ennemi (4), ou laiſſons-nous convaincre du moins par l'exemple de nos grands hommes. C'eſt du ſein de la Marine marchande que ſont sortis & Jean Bart, & Tourville & le Chevalier Paul (5): c'eſt elle qui a formé DUGUAY-TROUIN.

Le ciel qui le deſtinoit à faire de grandes choſes, lui accorda la faveur de naître ſans aïeux. La véritable nobleſſe eſt de ſervir l'Etat: le ſang qui coule pour la Patrie eſt toujours noble.

Remarquons (6), à l'honneur de la Bretagne, que cette province lui donna le jour; & à la gloire du commerce, qu'il naquit au ſein de cette profeſſion que l'orgueil dédaigne, & qui fait la grandeur des Etats.

La France qui étoit alors toute-puiſſante, ſoutenoit la guerre contre l'Europe. La ſuperſtitieuſe crédulité des anciens n'eût pas manqué d'obſerver que l'année de ſa naiſſance fut marquée par trois batailles navales (7).

Accoutumé dès l'enfance au ſpectacle des vaiſſeaux, DUGUAY-TROUIN éprouve à cette vue cette émotion ſecrette, ce deſir inquiet & actif, qui annonce ou les grands talens, ou les grandes paſſions. Déja ſon ame s'élance ſur les mers. Mais la paix règne dans l'Europe ; Nimègue a dèſarmé les nations. Bientôt cette paix eſt troublée, & l'orage s'élève du ſein de l'Angleterre. Un Prince, qui dans un corps foible & ſous des dehors froids, cachoit tout le feu & toute l'activité d'une ame ambitieuſe ; auſtère dans ſes mœurs, profond dans ſa politique, opiniâtre dans ſes deſſeins, guerrier auſſi habile que malheureux, aſſez maître de lui-même pour choiſir ſes vertus ou ſes vices, Guillaume avoit ſçu mettre à profit pour ſa grandeur, le courage altier de ce peuple qui juge ſes Rois.

Louis XIV qui ne voyoit point le danger par-tout où il voyoit la gloire, s'arme pour remettre Jacques II ſur le trône. Tandis que Boufflers & Vauban réunis font trembler l'Allemagne, que Luxembourg en Flandres fait revivre Condé, que Catinat déploie en Italie l'ame d'un héros & d'un ſage, les flottes de Louis couvrent les mers. O jours de notre grandeur !

L'ame des ſujets s'élève inſenſiblement au niveau de celle des Rois ; & toute nation eſt capable de grandes choſes ſous un grand Prince. De toutes les provinces maritimes partent des vaiſſeaux (8) qui guidés par des Armateurs, vont ſous l'étendard commun de la Patrie, unir la guerre au commerce. C'eſt ſur une frégate armée par ſa famille, que DUGUAY-TROUIN commence ſa carrière (9). Il commence comme Turenne ; & pour commander un jour, il apprend à obéir.

Si jamais l'homme eut occaſion de développer cet inſtinct de courage que lui donna la nature, c'eſt dans les combats qui ſe livrent ſur mer. Les batailles de terre préſentent, à la vérité, un ſpectacle terrible : mais du moins le ſol qui porte les combattans, ne menace point de s'entr'ouvrir ſous leurs pas ; l'air qui les environne n'eſt pas leur ennemi, & les laiſſe diriger leurs mouvemens à leur gré; la terre entière leur eſt ouverte pour échapper au danger. Dans les combats de mer, tout conſpire à augmenter les périls, à diminuer les reſſources. L'eau n'offre que des abîmes, dont la ſurface balancée par d'éternelles ſecouſſes, eſt toujours prête à s'ouvrir. L'air agité par les vents produit les orages,

trompe les efforts de l'homme, & le précipite au devant de la mort qu'il veut éviter. Le feu déploie sur les eaux son activité terrible, entr'ouvre les vaisseaux, & réunit la double horreur d'un naufrage & d'un embrâsement. La terre, ou reculée à une grande distance, refuse son asyle; ou, si elle est près, sa proximité même est dangereuse, & le refuge est souvent un écueil. L'homme isolé & séparé du monde entier, est resserré dans une prison étroite, d'où il ne peut sortir, tandis que la mort y entre de toutes parts. Mais parmi ces horreurs, il trouve quelque chose de plus terrible pour lui; c'est l'homme son semblable, qui armé du fer, & mêlant l'art à la fureur, l'approche, le joint, le combat, lutte contre lui sur ce vaste tombeau, & unit les efforts de sa rage à celle de l'eau, des vents & du feu.

DUGUAY-TROUIN avoit reçu cette intrépidité d'ame qui fait voir le danger, comme si on n'y étoit pas exposé; & qui le fait braver, comme si on ne le voyoit pas. Son courage étoit encore affermi par une espèce de philosophie guerrière. Il avoit adopté l'opinion qui nous peint tous les événemens enchaînés par un ordre absolu & irrévocable;

opinion dangereuſe pour le philoſophe, accablante pour le citoyen paiſible, mais favorable au guerrier, & qui fut celle des conquérans Arabes, de Charles XII & de Pierre le Grand. L'intrépidité qu'elle inſpire, fut la première qualité qu'on vit briller en lui. Il y a du progrès dans le génie qui ne ſe développe que par degrés: il n'y en a point dans la valeur, qui eſt tout-à-coup ce qu'elle doit être.

Quinze vaiſſeaux ennemis déploient le pavillon d'Angleterre, & préſentent un front redoutable. Le Capitaine de la frégate où eſt Duguay-Trouin, ſe livre à une terreur qu'il eſt en droit d'appeller prudence. Il veut fuir; Duguay-Trouin en eſt indigné: il prend cet aſcendant que les grandes ames ont ſur les foibles. On combat: il auroit eu trop de regrets, ſi quelqu'un avant lui ſe fût élancé dans le premier vaiſſeau ennemi. Son ſang coule; il s'applaudit de le voir couler. C'eſt la première offrande qu'il fait à la Patrie. Déja il eſt vengé; & le vaiſſeau porte le pavillon François. C'eſt peu pour lui d'avoir vaincu, tandis qu'il peut encore combattre: il eſt prêt à s'élancer pour un ſecond abordage; l'impétuoſité du choc le précipite

dans les flots; à peine échappé au naufrage, il va se couvrir du sang des ennemis. Sa valeur a décidé cette seconde victoire; il vole à une troisième. Tout cède à son courage. Un tranquille observateur de la nature, qui assis sur le sommet d'un rocher, a passé des heures délicieuses à contempler une belle campagne, voit avec regret sur le soir, l'ombre qui s'épaissit, & qui vient lui dérober ce spectacle. DUGUAY-TROUIN vainqueur de trois vaisseaux, & tout couvert de sang, s'afflige que la lumière en fuyant, interrompe ses triomphes.

Déja il est digne de commander. Sa famille lui confie un vaisseau. Bientôt son Roi lui confiera ceux de l'Etat. Une ame telle que la sienne dut être flattée d'être indépendante.

La fortune peut élever contre lui des tempêtes; mais elle ne peut lui ôter l'ardeur de se signaler. Jetté sur les côtes d'Irlande, il met à profit les orages (10). La flamme des vaisseaux qu'il brûle, éclaire ces tristes campagnes, où fume encore le sang des malheureux soldats de Jacques II; & leurs ombres errantes sur deux champs de bataille, connurent au moins qu'elles avoient un vengeur. Le peuple qui découvrit & subjugua le Nouveau-

monde, commence à redouter ses efforts. Mais ce n'est point à l'Espagne qu'il doit se rendre terrible ; son destin est de la servir un jour. Les mers ensanglantées par la défaite de la Hogue, & couvertes des débris de nos vaisseaux, virent dans le même temps triompher DUGUAY-TROUIN (11) ; & l'Angleterre, après avoir vaincu la France, fut vaincue par lui.

Tant qu'il restera en Europe quelque sentiment d'humanité, l'on se souviendra avec horreur de cette machine, merveille du génie de la destruction, qui devoit en un instant écraser une ville entière (12). DUGUAY-TROUIN veut venger le lieu de sa naissance. Je le vois qui cherche par-tout sur l'océan des ennemis à combattre. Mais les vaisseaux semblent fuir devant lui. Quel est cet homme extraordinaire ? Quels sont ces pressentimens qu'il éprouve (13) ? N'est-ce que l'effet d'une imagination ardente qui voit ce qu'elle desire ? Ou bien les Héros ont-ils un instinct supérieur qui n'est pas même soupçonné des ames vulgaires ? Le ciel le justifie, & la victoire est venue le chercher ; par-tout elle le suit. Le pavillon de Flessingue a frappé ses regards ; Flessingue, patrie

de Rhuiter (14) ! Il croit voir ce grand Homme ; il se le représente, non point chargé d'honneurs, non point décoré par l'Espagne de tous les titres de la grandeur : il le voit montant par sa valeur, des derniers rangs aux premiers, dispersant ses triomphes sur toutes les mers ; il le voit mourant pour son pays. Cette image l'enflamme. Il combat : trois vaisseaux fuyent ; le plus redoutable succombe & reconnoît son vainqueur.

Mais il est une école supérieure peut-être à celle de la victoire ; c'est celle du malheur. Ne craignons rien pour sa gloire : c'est le caractère des Héros d'être plus grands dans l'infortune que dans le succès. Marius assis sur les ruines de Carthage m'étonne plus, que Marius porté dans Rome sur un char de triomphe.

Six vaisseaux de guerre ont environné DUGUAY-TROUIN (15). Il est seul, & il ose les combattre. Loin de lui cette prudence timide qui ne voit que les dangers, & ne voit pas l'honneur. Quatre heures de combat n'ont pas épuisé son courage. Cent pièces d'artillerie tonnent sur son vaisseau ; ses mâts sont rompus, ses voiles sont déchirées : bientôt ses débris couvriront la mer. Une ame foible

n'eût pensé qu'à se rendre ; une ame bouillante & féroce n'eût pensé qu'à mourir ; DUGUAY-TROUIN ose encore espérer de vaincre. Mais il est un point au delà duquel les ames communes ne passent jamais. Ses soldats se révoltent, & refusent de combattre. Malheureux qui osent préférer la honte à la mort! En même temps le vaisseau s'embrâse. DUGUAY-TROUIN fait éteindre les flammes, court à ses soldats, les anime, les ramène, mais il est lui-même frappé. Il tombe ; & il n'y a que l'instant de sa chûte qui puisse devenir le signal de sa défaite. Guerriers, ce n'est pas vous qui disposez du sort des combats ; mais votre gloire est en vos mains. DUGUAY-TROUIN vous apprend qu'il en est une indépendante du succès. Les ennemis se rendirent maîtres de sa personne & de son vaisseau ; mais ses vertus, mais ce courage altier & indomptable, cet honneur, l'idole d'un guerrier & sur-tout d'un François, cette ame si fière & si élevée, rien de tout cela ne fut en leur pouvoir ; & malgré la fortune, il fut respectable dans les fers.

Il est utile pour l'Etat qu'un grand Homme ait, ou des fautes à réparer, ou des disgraces à faire oublier. Peut-être sans la défaite de

Mariendal, Turenne eût fait moins de grandes chofes; & peut-être Villars, s'il n'eût été vaincu à Malplaquet, n'eût pas été vainqueur à Denain. Par quels exploits DUGUAY-TROUIN fe venge de fa prifon (16)! Les côtes d'Angleterre deviennent le premier théâtre de fes victoires. Déja il traîne fix vaiffeaux enchaînés. Il court au devant d'une flotte de foixante voiles efcortée par deux vaiffeaux de guerre. La foudre lui en a foumis un; trois abordages fanglans l'ont rendu maître de l'autre. Son Roi daigne lui envoyer une épée, préfent digne de DUGUAY-TROUIN. Il fe joint à une efcadre; & prêt d'en venir aux mains, il donne un exemple bien grand, celui de ne pas combattre, par efprit de fubordination (17).

Il faut qu'il montre à tous les ennemis de la France celui qui en eft le vengeur (18). Les côtes d'Efpagne le voient fe couvrir de gloire, comme celles d'Angleterre. Son frère qui le feconde, combat, triomphe, & meurt à fes côtés (19). Ne le plaignons pas, puifqu'il eft mort pour fa Patrie: plaignons DUGUAY-TROUIN qui perd un frère, & la France qui perd un Héros.

Il eft appellé à de plus hautes entreprifes,

& les obstacles se multiplient pour augmenter sa gloire. Ce peuple qui couvre toutes les mers de ses flottes ; qui d'abord esclave de l'Espagne, a commencé par la vaincre, & a fini par la protéger ; grand, dès qu'il est devenu libre, puissant & respecté dans l'Europe, conquérant & législateur dans les Indes, commerçant dans toutes les parties du monde ; les Hollandois opposent à DUGUAY-TROUIN des forces redoutables. Elles sont dirigées par une de ces ames fortes & vigoureuses, qui dans les combats regardent la mort comme un honneur, & n'estiment la vie que pour la victoire (20). DUGUAY-TROUIN a trouvé un adversaire digne de sa valeur. Le feu qui l'anime enflamme ses troupes. Quatre fois elles s'élancent à l'abordage ; quatre fois elles sont repoussées ; mais son destin est d'être par-tout victorieux. Il revole à l'attaque ; il triomphe. DUGUAY-TROUIN honore sa victoire par l'humanité ; il regarde les blessures de son ennemi avec respect ; il étanche ce sang généreux. Ainsi les Héros sçavent rendre justice aux Héros.

Mais quelle nuit succède à un jour de triomphe ! Le vaisseau victorieux, percé de coups de canon & battu par les vents, s'en-

tr'ouvre de toutes parts. Un équipage qui n'eſt compoſé que de bleſſés & de mourans, cinq cent priſonniers à contenir, une tempête horrible contre laquelle il faut lutter, la mer qui entre à flots précipités dans le vaiſſeau, une foule de malheureux preſque expirans de leurs bleſſures, fuyant l'eau qui les gagne, & ſe traînant ſur les mains avec d'affreux hurlemens, le tumulte, l'effroi, les cris de douleur mêlés aux cris du déſordre, tant d'hommes qui attendent avec terreur l'inſtant où ils vont être engloutis ; quel ſpectacle pour DUGUAY-TROUIN ! Tout ce que peut l'activité de la pitié & le ſang-froid de la prudence, eſt mis en uſage ; & ce jeune vainqueur triomphe des élémens comme de ſes ennemis.

Nous ne l'avons vu juſqu'ici que dans ces momens rapides & terribles, où l'ame eſſaie ſes forces au milieu des dangers. Mais il eſt pour l'homme de mer d'autres études ; il eſt des momens plus tranquilles, où, dans le calme des ſens, ſon génie s'inſtruit par les ſciences, & ſe forme par les réflexions. La Marine, comme tous les autres arts, ne fut d'abord que le réſultat informe de quelques combinaiſons groſſières : car l'eſprit du gen-

re-humain a eu ſon enfance comme celui de tous les hommes. Le temps qui agit lentement, mais qui agit ſans ceſſe, l'expérience qui voit tous les avantages & tous les abus, la pratique des hommes de mer, les obſervations de quelques hommes de génie, qui ſaiſiſſent en un inſtant ce que des nations & des ſiècles n'ont point vu, l'activité des paſſions qui cherchent à exécuter de grandes choſes; & plus que tout cela peut-être, le haſard qui découvre des choſes utiles, échappées à la méditation du genre-humain; toutes ces cauſes réunies ont étendu les idées, & changé la Marine en une ſcience vaſte, dont la Philoſophie eſt l'ame, & qui embraſſe l'air, les cieux, la terre & les mers.

L'art d'Euclide eſt le fondement des connoiſſances d'un homme de mer. DUGUAY-TROUIN étudie les rapports de l'étendue. Aidé de cette ſcience, il s'élève dans les cieux pour y chercher des points fixes; delà il meſure les mers; il obſerve la nature de cet élément, les qualités qui lui ſont par-tout communes, celles qu'il reçoit de la diverſité des climats, de l'inconſtance des ſaiſons & des vents, de la diſtance ou de la proximité des terres (21).

C'eſt de ces connoiſſances combinées, que réſulte l'art du pilotage (22): c'eſt par lui que DUGUAY-TROUIN apprend à diriger le cours d'un vaiſſeau. Souvent il prend en main le crayon, le téleſcope & le compas. Son œil eſt tantôt fixé ſur les cieux, tantôt égaré ſur les mers, quelquefois attaché ſur les côtes. Il s'avance la ſonde à la main; il calcule les profondeurs & les diſtances. Celui qui un inſtant auparavant étoit dans le combat un guerrier intrépide & bouillant, eſt ici un obſervateur tranquille, & qui ſçait prendre toutes les précautions de la crainte.

Ne croyez pas que ces études multipliées ſuffiſent pour former le grand homme de mer. Un vaiſſeau eſt une machine immenſe & compliquée: il faut donner le mouvement à ce grand corps, malgré ſa maſſe; il faut le régler, malgré l'agitation de la mer & la violence des vents. Les deux élémens qui le font mouvoir, ſont ſes deux ennemis les plus redoutables. Comment mettre à profit tout ce qu'ils ont d'utile, & enchaîner ce qu'ils ont de dangereux? C'eſt la manœuvre qui opère ces prodiges. C'eſt la ſupériorité dans la manœuvre qui a rendu ſi célèbres Tromp & Rhuiter, Tourville & Duqueſne;

c'eſt par elle que DUGUAY-TROUIN, moins grand à la vérité, mais à qui pour être leur égal, il n'a manqué que d'avoir à commander d'auſſi grandes flottes, a toujours vu la victoire attachée à ſes pavillons (23).

Il joint à tant d'études celle des exemples. Les merveilles de la navigation & de la guerre ſe reproduiſent ſous ſes yeux. Souvent dans le ſilence de la nuit, tandis que tout repoſe, tandis que ſon vaiſſeau fend la mer d'un cours tranquille, DUGUAY-TROUIN ſeul & retiré, veille à la lueur d'un flambeau. Il parcourt les annales des mers; & lorſqu'il lit de grandes actions, ſon ame s'élève, il s'enflamme, & palpite de plaiſir, d'admiration & de joie.

Mais ce qui ne contribua pas moins peut-être à développer ſes talens, que tant de combats, d'études & de réflexions, ce fut ſon amour pour Louis XIV, & l'eſtime de Louis XIV pour lui. Qu'on ſe repréſente DUGUAY-TROUIN, au ſortir d'une glorieuſe campagne, impatient de voir ce Roi pour qui il a tant de fois prodigué ſa vie, ſans l'avoir jamais vu (24). Il arrive à Verſailles. Ce n'eſt ni le faſte de l'opulence, ni les noms de ſes ancêtres, ni ſes titres qui l'annoncent: il eſt annoncé

annoncé par ſes exploits. L'épée qu'il a reçue de Louis XIV, voilà la marque de ſa dignité: il vient lui montrer cette épée teinte du ſang des ennemis. Ce fut un étrange ſpectacle pour ces courtiſans oiſifs & dédaigneux, qu'un homme de mer tranſporté du ſein de ſes vaiſſeaux au milieu de la cour, &, ſans autre titre que ſes ſervices, converſant avec ſon Roi. Quelques-uns remarquèrent peut-être qu'il n'avoit pas les grâces & les manières des cours: Louis remarqua ſa valeur & ſon génie. Bientôt ſon devoir le rappelle. Ce n'eſt pas à Verſailles qu'un homme tel que lui doit faire ſa cour. Il a mérité de ſervir dans la Marine royale (25). Nous l'allons voir, fier de combattre pour Louis XIV, former de plus grands projets, faire de plus grandes actions, & parvenir, par ſes ſervices, au plus haut point d'élévation, comme au plus haut degré de gloire.

SECONDE PARTIE.

QUOIQUE l'Armateur & celui qui commande en chef dans la Marine royale, combattent tous deux ſur le même élément, & qu'ils aient les mêmes obſtacles à vaincre du côté de la nature, cependant ils ont des qua-

lités qui les diſtinguent ; & ſi les difficultés ſont la gloire du ſuccès, les triomphes de l'un ſont bien plus honorables que ceux de l'autre. L'Armateur combat pour lui-même ou pour des particuliers : il peut s'abandonner plus hardiment à l'impétuoſité de ſon courage. Le Général de mer peut & doit moins riſquer : il faut qu'il ménage la gloire & les forces de l'Etat. Le premier ne fait que des coups de main ; il lui faut plus d'audace : le ſecond concerte des projets, forme des plans ; il lui faut plus de génie. L'un eſt animé ſouvent par l'intérêt ; & ce motif ſi bas, mais ſi puiſſant, peut lui tenir lieu des reſſorts les plus nobles : ſi l'autre règle ſes opérations ſur des vues de commerce, il ſe dèshonore & trahit l'Etat. Celui-ci, maître abſolu de ſes expéditions, décide des lieux & des temps : celui-là eſt ſouvent gêné par des ordres. Le premier commande à des hommes qu'il a choiſis lui-même : le ſecond commande quelquefois à ſes rivaux, ſouvent à ſes ennemis. L'un eſt en même temps le Miniſtre & le Général ; ſon deſſein ne perce que dans le moment qu'il l'exécute ; le projet de l'autre eſt ſouvent divulgué, avant que ſon eſcadre ſoit ſortie du port. Enfin l'Armateur ne

commande qu'un ſeul vaiſſeau, & toutes ſes vues ſe bornent à le diriger dans le combat. Le Général de mer en a pluſieurs qu'il fait mouvoir de concert: il faut qu'il les place à une diſtance où ils puiſſent ſe ſoutenir ſans pouvoir ſe nuire; qu'il aſſigne à chacun l'ennemi qu'il doit attaquer, & dont les forces ſont en proportion avec les ſiennes; qu'il donne aux capitaines des inſtructions qui embraſſent les accidens & les haſards; qu'il ait le courage de ſuppoſer ſa mort; que les mouvemens combinés de tous les vaiſſeaux ſoient dirigés par une vue générale; que, ſans précipitation, ſans enthouſiaſme & ſans terreur, il ſçache démêler & juger ces circonſtances extrêmes, où il faut ſortir des règles ordinaires, & ſacrifier une partie de ſes forces pour conſerver l'autre.

Telle eſt la nouvelle carrière que DUGUAY-TROUIN va courir. L'ambition de donner un Maître à l'Eſpagne, a replongé l'Europe dans les diſſenſions d'où l'avoit tirée une paix trop courte. On me pardonnera ſans doute, ſi je rappelle ici le ſouvenir d'une guerre qui a coûté tant de larmes à la France; les triomphes de DUGUAY-TROUIN furent mêlés à nos déſaſtres; & tandis que

notre ſang répandu en Allemagne, en Italie & en Flandre, inondoit les campagnes d'Hochſtet, de Turin, de Ramillies & de Malplaquet, ce Héros faiſoit couler ſur les mers & aux extrémités du monde le ſang de nos vainqueurs.

Un repos de quatre ans l'a rendu encore plus redoutable. Quelle nation ſentira la première les effets de ſon courage ? C'eſt la Hollande ; c'eſt ce peuple dont la fierté républicaine veut abaiſſer les Rois. DUGUAY-TROUIN combat (26). Les coups preſſés de l'artillerie, ſoutenus d'une manœuvre habile, le menacent du plus grand danger. Son vaiſſeau eſt prêt à périr ; où cherchera-t-il un aſile ? Dans le vaiſſeau ennemi. Il va éteindre les foudres dans les mains de ceux qui les lançoient : ceux qui ſe croyoient ſes vainqueurs ſont chargés de fers. Ailleurs je le vois qui, à la tête de trois vaiſſeaux & de deux frégates, échappe à une eſcadre Hollandoiſe de quinze vaiſſeaux (27). Semblable à ce Romain qui, pour favoriſer la retraite des ſiens & mettre Rome à couvert, ſoutint ſeul l'effort d'une armée ; DUGUAY-TROUIN ſe dévoue ſeul au péril, arrête la flotte entière, la combat, lui réſiſte, & joint à la gloire d'a-

voir ſauvé ſon eſcadre, celle d'avoir étonné ſon ennemi même. Je le ſuis dans ces climats du Nord, où l'inſatiable avidité conduit tous les ans le Batave pour s'y enrichir par la pêche de la Baleine ; où la nature accoutumée au ſilence, n'entend des voix humaines, que lorſque l'Européen, guidé par la ſoif de l'or, y vient enlever les dépouilles des monſtres de la mer. C'eſt là que DUGUAY-TROUIN pourſuit le Batave (28). Le fer d'une main & le flambeau de l'autre, il attaque, il combat, il brûle ſes vaiſſeaux. Des mers glacées ſont éclairées au loin par la lueur des flammes.

L'Angleterre éprouve encore ſa valeur, qu'elle a ſentie tant de fois (29). Si deux vaiſſeaux de guerre lui échappent, ce n'eſt pas lui qu'il en faut accuſer : ſes victoires le juſtifient. O trahiſon ! Tandis que DUGUAY-TROUIN combat ſeul deux ennemis redoutables, les vaiſſeaux qui l'accompagnent, s'éloignent pour ne point partager ſon péril. Cependant il eſt quelque choſe encore de plus honteux ; c'eſt la protection que trouvèrent les coupables : car, ſoit orgueil, intérêt ou baſſeſſe, il eſt des hommes qui ſe font un devoir de protéger tout ce qui eſt vil. DUGUAY-TROUIN ſent un pareil outrage avec la fierté

d'un Héros. Il eſt ſur le point de quitter la mer, & de renoncer au ſervice. Ce malheur de la France n'eût été qu'un ſuccès de plus pour ceux qui l'y forçoient : mais il étoit trop citoyen pour prendre ce parti extrême. Il ne punit point la Patrie du malheur d'avoir produit quelques ames baſſes : ſon reſſentiment eſt un nouvel ennemi qu'il immole à ſon Roi.

La victoire ſe hâte de le conſoler. Il oublie, en honorant l'Etat, ceux qui l'ont avili. Dans le même temps un nouveau titre de gloire ſe joint à celui de ſes triomphes. Un de ſes frères meurt encore les armes à la main (30). Famille de Héros ! De trois frères, deux ont donné l'exemple de mourir pour la Patrie : DUGUAY-TROUIN, celui de ne vivre que pour elle.

Il va être expoſé à un des plus grands périls où ſe ſoit jamais trouvé un homme de mer. Vingt & un vaiſſeaux de guerre fondent ſur lui, l'attaquent & l'environnent. Déja il en a mis un hors de combat ; mais de quoi lui ſert ce triomphe ? Ses ennemis peuvent renaître vingt fois pour l'accabler. Tout-à-coup le vent tombe, le combat ceſſe, la nuit vient. Le Héros entouré de toutes parts ne peut

échapper. Enfin les Anglois tiennent enfermé cet homme terrible, qui tant de fois porta le carnage dans leurs vaiſſeaux. Cependant ſon ame n'eſt point abattue. Il veut du moins dans ſa défaite, entraîner une partie de ſes vainqueurs. Dès que le jour paroîtra, il doit ſe jetter avec ſes troupes dans le plus redoutable des vaiſſeaux ennemis. Il a inſpiré à tous ſes officiers ce courage de déſeſpoir, qui eſt le dernier ſentiment d'une ame magnanime. Le ſommeil ne peut ſuſpendre ſes inquiétudes. Pendant la nuit, il laiſſe triſtement errer ſes regards ſur ſes ennemis, ſur la mer, ſur ce ciel où bientôt va reparoître le jour, qui ſera témoin de ſon déſaſtre. Tout-à-coup il apperçoit à l'horiſon le préſage d'un vent prêt à s'élever. Il donne des ordres, on obéit en ſilence; toutes ſes voiles ſont tendues; le vent s'élève, & ſon vaiſſeau s'échappe rapidement à travers les Anglois étonnés.

C'eſt par tant d'actions éclatantes que DUGUAY-TROUIN augmente tous les jours ſa gloire. Il a reçu le titre de Capitaine de vaiſſeau; & n'en a que plus d'ambition de bien ſervir l'Etat. Un nouveau peuple s'eſt armé contre Louis XIV. Le Portugal, ennemi de la France par politique, rival de l'Eſpagne

par intérêt & par haine, s'est vendu par foiblesse à l'Angleterre. L'or & les diamans du Brésil s'unissent avec le fer de nos climats; & les trésors des deux mondes sont employés à désoler l'Europe. DUGUAY-TROUIN, avec trois vaisseaux, ose attaquer une flotte Portugaise de deux cents voiles, escortée par six vaisseaux de guerre (31). Bientôt il court par les ordres de son Roi se jetter dans Cadix, menacé d'un siège. Semblable à Vendôme, après avoir été l'honneur de la France, il est destiné à devenir l'appui de l'Espagne. Tout est disposé pour la défense des postes qui lui sont confiés. Actif, infatigable, il vole du port au Conseil, du Conseil à ses vaisseaux. Il fait parler la vérité avec la même intrépidité qu'il attaquoit des flottes (32). Mais les passions des Grands sont des ennemis plus à craindre que des flottes armées. Ce fut un crime pour DUGUAY-TROUIN d'être sincère; & la postérité sçaura que la récompense de tant de soins fut un outrage & des fers; tant il est difficile à ceux qui n'ont que des titres, de pardonner à ceux qui ont des vertus. Louis XIV avoit l'ame trop grande pour ne pas sentir le respect que l'on doit aux Héros. C'est peu de venger DU-

GUAY-TROUIN; il oppoſe à cet affront une nouvelle marque d'eſtime, & l'aſſocie à cet Ordre militaire qui récompenſe le courage par l'honneur.

O vous qui êtes jaloux de ce grand Homme, il va être plus que jamais utile à l'Etat ! L'Angleterre équipe une puiſſante flotte, pour porter des ſecours aux ennemis de Philippe V (33). DUGUAY-TROUIN a été choiſi pour la combattre. Il a joint ſes vaiſſeaux à ceux d'un homme célèbre qui étoit, comme lui, la gloire de la Marine Françoiſe, mais qui avoit un mérite différent. Forbin, né d'un ſang illuſtre, avoit ſoutenu la gloire de ſa naiſſance; DUGUAY-TROUIN avoit fait diſparoître l'obſcurité de la ſienne. Le premier avoit donné un nouvel éclat à ſes aïeux; le ſecond avoit créé un nom pour ſes deſcendans. L'un avoit mis à profit tous les avantages; l'autre avoit vaincu tous les obſtacles. Tous deux intrépides, éclairés, avides de périls, bravant la mort, prompts à ſe décider, féconds en reſſources. Mais Forbin, né pour être un Général de mer, ne fit le plus ſouvent que des exploits d'Armateur; DUGUAY-TROUIN, né pour être un ſimple Armateur, fit preſque toujours des actions d'un

grand Capitaine. Le premier en servant l'Etat pensoit à la récompense ; le second pensoit à la gloire. Forbin vendoit ses services ; DUGUAY-TROUIN eût acheté l'honneur d'être utile. Faut-il que ces deux hommes célèbres aient été désunis par ce qui auroit dû former entr'eux un lien éternel, l'honneur d'avoir combattu ensemble pour le bien de l'Etat ! Déja les deux escadres réunies sont près de la flotte Angloise. Forbin, soit circonspection, soit lenteur, soit qu'il méditât à loisir le plan de son attaque (car il n'est permis de soupçonner aucun motif indigne d'un grand Homme) Forbin a tout-à-coup ralenti sa marche, & tarde à donner le signal du combat. DUGUAY-TROUIN, accoutumé à compter les momens, jugea qu'il est des circonstances où l'on est au dessus des loix, & qu'il valoit mieux prévenir l'ordre que de manquer à la victoire. Si c'est une faute, c'est celle d'un Citoyen & d'un Héros ; il n'avoit pas même besoin du succès pour être innocent. Il s'avance ; la victoire le suit. La ruse & l'audace, l'impétuosité de l'attaque & l'habileté de la manœuvre l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés ; sur une vaste étendue de mer rè-

gne le carnage. On fe mêle : les proues heurtent contre les proues; les manœuvres font entrelacées dans les manœuvres; les foudres fe choquent & retentiffent. DUGUAY-TROUIN obferve d'un œil tranquille la face du combat, pour porter des fecours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il apperçoit un vaiffeau armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'eft là qu'il porte fes coups. Il préfère à un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ofe l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaiffeau ennemi, l'oblige de s'écarter. Le *Dévonshire*, femblable à un volcan allumé, tandis qu'il eft confumé au dedans, vômit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois, d'une main lancent des flammes, de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. DUGUAY-TROUIN n'eût defiré les vaincre que pour les fauver. Ce fut un horrible fpectacle pour un cœur tel que le fien, de voir ce vaiffeau immenfe brûlé en pleine mer, la lueur de l'embrâfement réfléchie au loin fur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes, s'embraffant les uns les autres, ou fe

déchirant eux-mêmes, levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le bruit de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion, mêlés aux cris du désespoir & aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce, l'abîme se referme, & tout disparoît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des Rois qui ordonnent les guerres ! Cependant DUGUAY-TROUIN poursuit la flotte épouvantée. Tout fuit, tout se disperse. La mer est couverte de débris; nos ports se remplissent de dépouilles ; & tel fut l'événement de ce combat, qu'aucun des vaisseaux qui portoient du secours ne passa chez les ennemis ; les fruits de la bataille d'Almanza furent assurés, l'Archiduc vit échouer ses espérances, & Philippe V put dès-lors se flatter que son trône seroit un jour affermi.

Je passe sous silence tant d'autres exploits de DUGUAY-TROUIN ; des projets concertés avec sagesse, des combats où il triompha toujours de la supériorité du nombre, une flotte attaquée & vaincue au milieu d'une tempête;circonstance presque unique ! Je ne vous

peindrai pas ce Héros, tandis qu'il attend une escadre Angloise, frappé tout-à-coup d'une maladie, & presque entre les bras de la mort, plus tourmenté du désir de combattre, que du sentiment de sa douleur. Tel Alexandre malade demandoit aux Dieux, ou de combattre ou de mourir. Mais je me hâte de venir à cette expédition où il déploya tant de courage & de talens, & parut aussi bon Général que grand homme de mer.

Depuis que le Nouveau-monde a été découvert, conquis & ravagé, il est ébranlé par tous les mouvemens qui agitent l'Europe ; & nous ne pouvons plus être en guerre aux bords de l'Escaut ou du Rhin, sans que le sang coule aux extrémités de l'Afrique, de l'Amérique & de l'Asie. Le Brésil arraché à des peuples sauvages mais tranquilles, a été tour-à-tour disputé par le Portugal, l'Espagne & la Hollande : que de flots de sang ont arrosé ses mines d'or ! Déja dans cette guerre, des vaisseaux François avoient attaqué la puissante ville de Riojaneyre (34) ; mais le chef de l'entreprise plus courageux qu'habile, plus soldat que capitaine, au lieu de remporter des dépouilles, s'étoit vu réduit à porter des fers. DUGUAY-TROUIN a conçu le projet de

venger sa Patrie & son Roi. Il trouvera dans lui-même les ressources qui manquent à l'Etat : son génie & son nom lui suffisent. L'or des citoyens opulens se prodigue à sa voix pour le bien de la Patrie ; & l'intérêt des particuliers seconde la gloire de la nation. Cependant au bruit d'un armement de DUGUAY-TROUIN, la Hollande équipe des flottes ; l'Angleterre croyant ses rivages menacés, rappelle ses troupes pour la défendre ; des vaisseaux vont porter l'allarme dans toutes ses colonies ; une nombreuse escadre est destinée à bloquer le port qui le renferme. Ainsi les mouvemens d'un seul homme sèment l'épouvante dans les deux mondes. DUGUAY-TROUIN les a prévenus, & déja il est en mer. Oh ! si quelque génie bienfaisant portoit la nouvelle de son approche aux malheureux François qui, dans les prisons de Riojaneyre, soulèvent leurs bras chargés de chaînes pour invoquer le ciel contre leurs vainqueurs & leurs bourreaux, de quels cris de joie retentiroient les voûtes de ces prisons ! Il vole avec sa flotte ; le moment de son arrivée est celui de l'attaque. Mais quelle main puissante a rassemblé dans le même lieu tant de périls & tant d'obstacles !

Je vois un port dont le paſſage étroit, & reſſerré encore par un rocher, eſt défendu des deux côtés par un grand nombre de fortereſſes. Trois cents pièces d'artillerie rangées ſur ſon paſſage, & combinées dans leur action, croiſent leurs feux : au milieu de l'entrée, ſept vaiſſeaux de guerre préſentent une barrière formidable : au delà s'élèvent de nouveaux ouvrages, des tours, des boulevards, des baſtions, des iſles fortifiées. Après tant de barrières, reſte la ville même de Riojaneyre ; Riojaneyre, ſituée au milieu de trois montagnes qui la couvrent. Chacune de ces montagnes eſt couverte de batteries, dont l'artillerie ſemble tonner du haut des cieux. Par-tout je vois des forts, des retranchemens, des foſſés, du canon, & dans l'enceinte des remparts, une armée de douze mille hommes diſciplinés dans l'Europe.

DUGUAY-TROUIN a donné le ſignal pour forcer l'entrée du port. De trois côtés, la foudre vient heurter ſes vaiſſeaux. Toujours inébranlable, il s'avance d'un pas égal à travers des torrens de feu. L'ennemi s'étonne, & l'entrée eſt forcée. Le jour éclaira ce triomphe ; la nuit entend déja gronder ces bombes qui volent dans l'air, & vont écraſer

les citoyens des villes ſous leurs toits. Un nouveau combat recommence avec le jour. Une iſle, poſte important, eſt attaquée & emportée d'aſſaut. Les Portugais ont fui ; leurs propres mains embrâſent leurs vaiſſeaux. Tout eſt prêt pour la deſcente. Des mouvemens compliqués & de fauſſes attaques trompent l'ennemi ; & déja l'armée Françoiſe eſt ſur le rivage.

Dès ce moment on vit DUGUAY-TROUIN, qui juſqu'alors n'avoit combattu que ſur mer, déployer tous les talens d'un Général, former des troupes, les ranger en bataille, choiſir des poſtes, les ſoutenir les uns par les autres, prendre une exacte connoiſſance des lieux, profiter des fautes, éviter les ſurpriſes, fixer la victoire, ordonner les retraites, uſer des avantages, tantôt avec précaution, tantôt avec activité, joindre le génie des ſièges à celui des batailles : tant il eſt vrai que ce ſont les circonſtances qui développent les talens ; & DUGUAY-TROUIN peut-être eût été auſſi aiſément le Rival des Turenne & des Condé, que celui des Rhuiter & des Duqueſne.

Déja il s'eſt emparé de deux hauteurs qui dominent la ville ; il a reconnu tout le terrein qui l'environne ; il a compté toutes les reſ-

ſources

fources de l'ennemi ; il a découvert les lieux qui favorifent l'attaque ; il a remporté une victoire dans la plaine, & dreffé des batteries qui foudroient les remparts. L'artillerie des vaiffeaux foutient celle des différens poftes : tout eft prêt ; demain avec le jour l'affaut fera livré. Cependant la nuit eft deftinée pour s'emparer d'un pofte. Nuit terrible ! Son filence eft tout-à-coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de DUGUAY-TROUIN. En même temps le ciel fe couvre d'orages : le feu des éclairs qui fe mêle au feu continuel & rapide des batteries ; le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre ; les échos des rochers ; les remparts qui s'écroulent ; les mugiffemens de la mer agitée par la tempête ; tous ces objets réunis dans l'obfcurité d'une nuit fombre, formoient autour de Riojaneyre une fcène d'horreur & d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte fes tréfors avec elle au fond des bois, & dans les cavernes des montagnes. Les foldats étonnés cèdent eux-mêmes ; ils fuient ; leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richeffes publiques ; mais dans le fein de la terre, ils ont caché des feux fecrets deftinés à les venger. DUGUAY-TROUIN s'avance

avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur : il achève de mériter sa victoire, en l'assurant. Quel spectacle pour lui, lorsque les François, qui, sur cette rive étrangère, avoient gémi dans les prisons, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embrasser ses genoux, baisèrent sa main sanglante, & l'appellant cent fois leur libérateur, lui exprimèrent cette reconnoissance vive & sensible qui n'est connue que des malheureux.

Mais la victoire est encore incertaine. Les ennemis ont réuni leurs troupes dispersées : de puissants secours se hâtent de les joindre. Albuquerque approche à la tête d'une armée; Albuquerque, fameux par des triomphes : son nom est chez les Portugais le signal de la victoire. DUGUAY-TROUIN a tout prévu pour se défendre. Trois postes occupés assurent sa conquête; mais il veut prévenir la jonction des deux armées. Il marche : la nuit le seconde. Les ennemis le croient encore sous les remparts de la ville; & déja il est en leur présence. Les soldats rangés en bataille, joignent à l'intrépidité des François la fierté des vainqueurs. Cette audace de DUGUAY-TROUIN valut pour lui une bataille.

Les ennemis épouvantés, viennent traiter du rachat de leur ville, & lui offrir tout l'or de leur colonie. Déja il a dicté des loix, & reçu des ôtages. En vain Albuquerque arrive le lendemain à la tête d'une armée de quinze mille hommes: en vain quelques Portugais, avides d'en venir aux mains, parce qu'ils se croyoient sûrs de vaincre, soutiennent que la victoire justifie tout, & que la perfidie heureuse n'est plus un crime. DUGUAY-TROUIN ne permit pas à ses ennemis de faire usage de cette dangereuse maxime. Toujours prêt à combattre, il fait accomplir le traité; & ses soldats tenant le fer d'une main, enlèvent de l'autre les richesses du Brésil.

Cet illustre vainqueur remporte dans sa Patrie les dépouilles de l'Amérique. Mais avec quel empire la nature avertit les Héros qu'ils ne sont que des hommes! Le vengeur de deux nations, l'effroi du Portugal, celui qui dans ce moment vient de remporter la plus éclatante victoire dans le Nouveau-monde, au retour même de cette expédition, est prêt à périr dans les flots. De moment en moment, il se voit sur le point d'être englouti, & n'attend que la mort (35). Enfin, après douze jours de tempête la mer se calme,

& ce Héros eſt rendu à la France. Son nom eſt dans toutes les bouches: par-tout où il paroît, les regards ſe fixent ſur lui (36). Le peuple qui, moins aveuglé par l'orgueil, ſent mieux la diſtance qui eſt entre lui & les grands hommes; ou qui, moins jaloux peut-être, eſt plus franc dans ſon admiration, s'aſſemble en foule autour de lui, le regarde, l'environne. Il eſt devenu un ſpectacle pour la France.

Louis XIV lui avoit accordé toutes les récompenſes qui lui étoient dues. Il en eſt une qui, grace aux conventions, donne, pour ainſi dire, à l'homme un nouvel être, & devient d'autant plus éclatante, qu'elle s'éloigne plus de ſa ſource: c'eſt la Nobleſſe; inſtitution politique, plus injurieuſe peut-être, qu'honorable pour l'humanité; mais utile par elle-même, & qui n'eſt dangereuſe que par ſes abus (37). Heureux les Etats où cette nobleſſe d'inſtitution n'étouffe point la nobleſſe de mérite, & où, faite pour repréſenter la vertu, elle ne ſert ni à décorer le vice, ni à juſtifier l'indolence, ni à relever l'orgueil! Lorſque Louis honora DUGUAY-TROUIN, de cette diſtinction, perſonne ne demanda par où il l'avoit méritée. Douze

flottes attaquées & vaincues, & plus de quatre cents vaiſſeaux pris ou brûlés, voilà ſes titres : avant que d'être noble, il fut un Héros. Pourquoi ſur la mer voit-on beaucoup plus qu'ailleurs de ces hommes extraordinaires qui doivent tout à eux-mêmes (38)? Jean Bart & Duqueſne, tous deux nés dans l'obſcurité, ont auſſi fondé leur grandeur ſur leurs exploits : & les mains de Rhuiter, ces mains qui combattoient les Rois, & guidoient les flottes de la Hollande, avoient déployé des voiles & manié des cordages.

DUGUAY-TROUIN, de ſimple Armateur, devenu Chef d'eſcadre, & depuis, Lieutenant Général (39), s'étoit trop élevé pour que l'envie ne lui en fît pas un crime. Ces hommes lâches & vains qui veulent jouir en même temps des douceurs de la molleſſe & des récompenſes de la vertu, oſoient ſe vanter des actions de leurs ancêtres ; & ils ne pardonnoient pas à un Héros d'avoir fait les ſiennes. DUGUAY-TROUIN pouvoit leur dire ce que Marius diſoit aux Grands de Rome : vous m'enviez ma gloire, enviez-moi donc auſſi mes travaux, mes dangers, mes combats ; enviez moi le ſang que j'ai verſé pour la Patrie.

Ce n'eſt pas que DUGUAI-TROUIN irritât l'envie par ces mouvemens d'une ame altière qui ſent trop ſa ſupériorité. Dans les relations de ſes combats, il étoit le ſeul à qui il ne rendît pas juſtice. C'étoit aſſez pour lui de mériter des éloges; il laiſſoit à la Renommée le ſoin de les faire. Sans faſte dans ſes actions, ſans hauteur dans ſes diſcours; les deux plus dangereux ſéducteurs de la vertu, la fortune & la gloire n'avoient pu le corrompre. Si ſa renommée ne l'eût ſuivi en tous lieux, on eût oublié, en lui parlant, que c'étoit un Héros.

La mer donna toujours à ceux qui l'habitent, une fierté naturelle. C'eſt le ſéjour de la liberté: on n'y reſpire point l'air de l'eſclavage comme dans les priſons immenſes des villes; on n'y eſt point preſſé par les tyrans. Sur cet océan ſans bornes, l'ame s'étend & s'aggrandit. DUGUAY-TROUIN, à des mœurs douces joignit cette fierté noble; mais il la réſervoit toute entière pour les combats. Jamais elle ne parut dans la ſociété, que lorſque l'injuſtice ou l'envie osèrent lui diſputer ſa gloire. Il s'élève dès qu'on l'abaiſſe; il brave dès qu'on l'offenſe.

Jamais chez lui l'intérêt ne balança l'hon-

neur (40). Quels ſont dans les combats les tréſors qu'il veut ſauver? ſon pavillon & l'honneur de la France. Vainqueur du Bréſil & de quatre cent vaiſſeaux, il mourut dans la médiocrité.

Il n'eſt pas étonnant qu'il reſpectât la valeur dans ſes ennemis; on ſent un ſecret orgueil à honorer ceux qu'on a vaincus: mais il la voyoit ſans jalouſie dans ceux qui ſervoient ſous lui. Il l'inſpiroit à ſes ſoldats, par une prévoyance qui embraſſoit tout, par une confiance qui jamais ne douta du ſuccès, par des diſpoſitions qui mettoient les troupes dans la néceſſité d'être braves, par une ſévérité de diſcipline, qui eſt pour les courages ce qu'une vie ſobre & frugale eſt pour les corps (41), par une attention pleine d'humanité à ménager leur ſang; car il ſçavoit eſtimer la vie d'un ſoldat.

A la Cour, pays où l'ambition étouffe l'amitié même, où l'on oublie tout, excepté ſoi & ſes ennemis, il s'occupoit de l'avancement de ſes officiers; il portoit aux pieds du trône, des actions qui, ſans lui, n'auroient jamais été connues de leur maître. Louis XIV, pour prix d'une victoire, lui accorde une penſion: DUGUAY-TROUIN prie ſon Roi de la tranſ-

porter à un officier courageux & pauvre, cruellement bleſſé dans le combat (42). Cette action qui n'eſt que juſte, doit cependant, par la corruption de nos mœurs, paroître grande.

La ſenſibilité fut toujours le caractère des Héros. Tels furent Alexandre, Céſar, Henri IV, Condé; fiers & ſenſibles, ſublimes & tendres: tel fut auſſi DUGUAY-TROUIN. On aime à le voir frémir à la vue des embrâſemens & des naufrages; voler au ſecours des malheureux; conſoler les vaincus; donner les plus tendres regrets à la mort de ſes amis; embraſſer les corps expirans de ſes frères; les ſerrer dans ſes bras; mêler ſes larmes à leur ſang. Quoi! il pleure! Eſt-ce donc là ce Héros qui fait trembler l'Angleterre? Heureux s'il n'avoit jamais eu que de ſi nobles foibleſſes! Mais la poſtérité lui rendra du moins cette juſtice, que le plaiſir ne fut jamais pour lui que le délaſſement de la gloire.

Il aimoit Louis XIV, non comme ſon Maître, mais comme un grand Homme; & lorſque ce Prince mourut, DUGUAY-TROUIN donna dans Paris le ſpectacle d'un ſujet qui pleura ſon Roi.

Ne croyez pas que dans la paix ce Héros

ſoit inutile à la France. Les jours du citoyen ne ſont jamais perdus pour la Patrie. Tantôt par des études ſavantes & des réflexions, plus utiles pour un homme de génie que les livres même, il approfondit cet art qui l'a rendu ſi célèbre; tantôt il s'occupe à écrire ces mémoires, qui ſeront une leçon éternelle pour la poſtérité. Dans les ports où il commande, il maintient l'ordre qui eſt l'ame du ſervice; il veille ſur la diſcipline, qui dans la paix tend toujours à s'énerver; il s'étudie à perfectionner l'architecture navale, objet le plus important peut-être de la Marine, & qui eſt encore ſi défectueux (43). Il préſide dans un Conſeil à cette Compagnie des Indes (44), fondée par Colbert, tombée depuis en décadence, & que l'on vit renaître des débris du ſyſtême, comme on voit ſortir du milieu d'un tronc abattu par l'orage, un rejeton vigoureux, qui bientôt croît, s'élève, & devient plus fort que l'arbre même qui lui a donné naiſſance. Philippe le conſulte: DUGUAY-TROUIN éclaire ſes concitoyens & ſon Prince, comme il avoit vaincu ſes ennemis, avec modeſtie, mais avec courage.

La cour ſe renouvelle. La confiance que l'on a en lui eſt toujours la même (45). Il va

ſur les côtes d'Afrique, réclamer les droits de l'humanité chez toutes ces nations qui font trafic de la liberté des hommes. Par-tout il eſt reſpecté, moins comme l'Envoyé d'un grand Roi, que comme un Héros. Il négocie avec la ſupériorité d'un homme fameux par des victoires.

Va-t-il enfin rentrer dans la carrière des combats (46)? La paix de l'Europe eſt troublée; l'Angleterre équipe des flottes; nos vaiſſeaux s'arment dans nos ports. L'honneur de les commander enflamme DUGUAY-TROUIN & lui rend l'ardeur de ſa première jeuneſſe. Ces mers, après vingt ans, vont reconnoître leur vainqueur. Mais tout-à-coup l'Europe ſe calme, & DUGUAY-TROUIN, prêt à recommencer de vaincre, ſe félicite de ne point augmenter ſa gloire.

Il ſemble que les maux qui le tourmentoient n'euſſent été ſuſpendus que par ſon zèle. Dès qu'il n'a plus l'eſpérance de combattre, ſon corps s'affoiblit, ſes forces s'épuiſent; & la France qui venoit de perdre Barwick & Villars, pleure le dernier des Héros du ſiècle de Louis XIV.

Faut-il qu'il nous ait été enlevé ſitôt! Faut-il qu'uſé par les maladies, il ait ſuccombé

lorsqu'il auroit pu encore remplir une longue carrière ! Ah ! si le ciel eût prolongé ses jours, même dans sa vieillesse, il auroit encore pu servir l'Etat. Ainsi Duquesne affoibli par les années, rendoit encore la France respectable sur les mers; ainsi Villars remportoit des victoires à l'âge où les autres hommes vivent à peine. Que du moins son ame respire encore parmi nous ! Que son exemple perpétue dans notre Marine & la valeur & les talens!

Dans ces entretiens si profonds qu'il avoit avec Philippe, il parloit sans cesse à ce Prince de l'importance & de l'utilité de la Marine. Ah ! s'il revivoit aujourd'hui, s'il erroit parmi nos ports & nos arsenaux, quelle seroit sa douleur ! François, s'écrieroit-il, que sont devenus ces vaisseaux que j'ai commandés, ces flottes victorieuses qui dominoient sur l'océan ? Mes yeux cherchent en vain : je n'apperçois que des ruines. Un triste silence règne dans vos ports. Eh quoi ! n'êtes-vous plus le même peuple ? N'avez-vous plus les mêmes ennemis à combattre ? Allez tarir la source de leurs trésors. Ignorez-vous que toutes les guerres de l'Europe ne sont plus que des guerres de commerce ; qu'on achete des armées & des victoires, & que le sang est

à prix d'argent ? Les vaiſſeaux ſont aujourd'hui les appuis des trônes. Portez vos regards au delà des mers : les habitans de vos colonies vous tendent les bras : les abandonnerez - vous aux premiers ennemis qui voudront deſcendre ſur leurs côtes ? Les ferez-vous repentir de leur fidélité? Envain la nature leur a donné la valeur & le zèle ; leur vie, leur ſûreté, leur exiſtence eſt dans vos ports. Vos vaiſſeaux ſont leurs remparts ; ils n'en ont point d'autres. Etes-vous citoyens ? ce ſont vos frères. Etes - vous avides de richeſſes ? vous les trouverez dans ce nouveau monde. Vous y trouverez un bien plus précieux ; la gloire. Vous avez verſé tant de ſang pour maintenir la balance de l'Europe ; l'ambition a changé d'objet. Portez, portez cette balance ſur les mers. C'eſt là qu'il faut établir l'équilibre du pouvoir. Si un ſeul peuple y domine, il ſera tyran, & vous ſerez eſclaves. Il faudra que vous achetiez de lui les alimens de votre luxe, dont vos malheurs ne vous guériront pas. François, conſidérez ces mers, qui de trois côtés baignent votre Patrie. Voyez vos riches provinces qui vous offrent à l'envi tout ce qui ſert à la conſtruction. Voyez ces ports creuſés pour recevoir vos

vaiſſeaux. La gloire, l'intérêt, la néceſſité, la nature, tout vous appelle. François, ſoyez grands comme vos ancêtres. Régnez ſur la mer; & mon ombre, en apprenant vos triomphes ſur les peuples que j'ai vaincus, ſe réjouira encore dans ſon tombeau.



NOTES
SUR L'ÉLOGE
DE DUGUAY-TROUIN.

PAGE 127. (1) C'eſt un grand problême de ſavoir ſi la navigation a été plus utile que funeſte aux hommes. On peut dire d'un côté qu'elle a ſervi à réunir les différentes parties de l'univers. Ce globe partagé en cent mondes différens, n'a plus formé qu'un ſeul monde; les nations ſe ſont communiqué leurs lumières; la connoiſſance de la terre & des cieux a été perfectionnée; les tréſors diſperſés par la nature, ont été raſſemblés par le commerce. Mais auſſi que de maux ſont nés de ces biens même! Les peuples, en ſe communiquant leurs lumières, ſe ſont communiqué leurs vices. Le commerce, en multipliant les richeſſes, a multiplié les beſoins, a fait naître le luxe & corrompu les mœurs. Enfin, la mer eſt devenue une des plus grandes cauſes de cette dépopulation ſenſible, que les Philoſophes croient appercevoir dans le genre-humain. Tant d'hommes engloutis par les naufrages depuis le commencement des ſiècles; tant de peſtes & de maladies cruelles que la nature avoit renfermées dans certains climats, & qui ont été répandues dans le monde entier; tant de pays inondés par des brigands, à qui la mer auroit ſervi de barrière; la plus vaſte partie du monde, l'Amérique preſque entiérement dépeuplée; enfin les combats de mer, ſi meurtriers & ſi terri-

bles, ſur-tout entre les nations modernes; tout cela dépoſeroit contre la navigation, & devroit la faire regarder comme un des plus grands fléaux qui déſolent le genre-humain.

Idem. (1) On ne peut douter que dans l'ordre politique la navigation ne ſoit un bien. Nous voyons par l'hiſtoire que toutes les nations qui ont cultivé la Marine, ont joué un très-grand rôle. Tyr, devenue la reine des mers, s'eſt enrichie des dépouilles du monde, & l'a peuplé de ſes colonies. Athènes a eu la ſupériorité ſur cette république d'Etats qui compoſoient la Grèce; Carthage a diſputé l'empire de l'univers. Rome n'a étendu ſes conquêtes que lorſqu'elle a commencé à équiper des flottes. Veniſe, ſortie des fanges d'un marais, a fait trembler l'Orient par ſa puiſſance, & enrichi l'Occident par ſon induſtrie. L'Eſpagne a preſque obtenu la monarchie univerſelle, dans le temps que ſes flottes découvroient un nouveau monde. L'Angleterre, du ſein de ſes rochers, & parmi les orages de ſon gouvernement, a ſouvent fait pancher la balance de l'Europe. La Hollande, pauvre & eſclave, a trouvé dans ſes vaiſſeaux la richeſſe & la grandeur; ſes pavillons ont été l'étendard de ſa liberté. La Turquie a été au plus haut point de gloire & de puiſſance, lorſque Dragut & Barberouſſe commandoient les flottes immenſes de Soliman. Si nous tournons les yeux ſur la France, nous y verrons la Marine peu connue ſous la première race de nos Rois, ranimée ſous Charlemagne ſervir de barrière aux inondations du Nord, négligée ſous ſes ſucceſſeurs qui négligèrent tout, rétablie ſous le premier des Philippes porter des conquérans dans l'Aſie, s'élever par des progrès lents juſqu'à François I, retom-

bée pendant les orages funestes des guerres civiles, reparoître sous Louis XIII, où elle trouva Richelieu, étonner & faire trembler l'Europe sous Louis XIV, toujours liée à de grands événemens, ou recevant l'impulsion des grands Hommes d'Etat.

Page 128. (3) Les victoires d'un homme de mer dépendent de trois choses; de ses vaisseaux, des vents & de la mer. Il est d'abord essentiel qu'il connoisse les qualités de ses navires, leur solidité, leurs proportions, leur vîtesse ou leur lenteur. C'est sur cette connoissance qu'il doit régler la plûpart de ses opérations, pour l'attaque ou pour la défense, pour le combat ou pour la retraite.

Les vents sont le second objet de son étude; ils avoient d'abord été créés par la nature pour être les bienfaiteurs du monde, pour purifier l'air en l'agitant, pour amener ou pour dissiper les pluies, pour transporter & répandre les germes des plantes, pour fortifier les vegétaux par d'utiles secousses, pour établir un commerce entre toutes les nations de l'univers. Mais depuis qu'ils ont reçu une nouvelle destination de la fureur des hommes, ce sont eux qui décident presque toujours du succès des combats de mer. Il faut donc les connoître pour triompher de leurs obstacles, mettre à profit leurs avantages, régler sur eux le choix des postes, tirer d'eux le plus grand seconrs lorsqu'ils sont favorables, les forcer de servir, même lorsqu'ils sont contraires.

La mer est le troisième objet qui doit fixer l'attention d'un Marin. Elle a des vagues qui choquent continuellement le navire; il faut estimer leur action. Elle a une surface toujours agitée; il faut obéir à ses différens mouvemens. Elle a des courans; il faut connoître & mettre

à

à profit leur direction. Elle a des marées; il faut calculer leur temps, leur force, leur effet.

Enfin, l'homme de mer a des ennemis à combattre; il faut qu'il sçache estimer par la saison, par les obstacles, dans quel temps les vaisseaux ennemis peuvent se trouver à telle hauteur. S'il les attend, il faut qu'il sçache leur fermer le passage; s'il les poursuit, leur couper le chemin; s'il les évite, choisir celle de toutes les routes où son vaisseau a la plus grande vîtesse possible. S'il les combat, il doit, par leurs mouvemens, connoître leurs intentions, les forcer par sa manœuvre à souffrir l'abordage, ou sçavoir l'éviter soi-même. Tous ces détails, si multipliés, si combinés, ne peuvent être que le résultat de beaucoup d'études & d'expérience. L'homme a besoin d'apprendre les choses même les plus simples. Il est condamné à se traîner en rampant d'une vérité à l'autre. Que sera-ce donc d'un art aussi compliqué que celui de la Marine? Il faut une ignorance bien hardie pour se flatter d'y réussir sans l'avoir étudié. La nature donne les talens, l'autorité donne les titres, l'étude seule donne les connoissances.

Page 130. (4) En Angleterre, la Marine marchande est une école où les particuliers risquent leur fortune pour apprendre à soutenir un jour la fortune publique. Le service dans l'une est un degré pour passer à l'autre. Il n'est pas extraordinaire de voir des Lords envoyer leurs enfans faire plusieurs campagnes sur des vaisseaux marchands : c'est, pour ainsi dire, une partie de l'éducation publique. Peut-être l'Angleterre doit-elle sa grandeur à ce systême. Il produit du moins de grands avantages. Le commerce est honoré; la science de la Marine

ſe répand dans tous les Etats ; la Marine royale ſe peupſe d'officiers excellens, qui ſe forment même au ſein de la paix ; & nous, avec nos préjugés & notre orgueil, nous reſtons dans l'ignorance. C'eſt ce que l'Amiral Hawk dit dans cette guerre à un officier François qui étoit priſonnier : « Jamais en France vous n'aurez de Ma» rine, tant que vous croirez qu'il y a du déshonneur à » ſervir ſur des vaiſſeaux marchands. Je n'etois pas né » pour être Matelot, ajouta-t-il, cependant je me ſuis fait » Matelot pour apprendre la manœuvre ». Que du moins nos ennemis nous inſtruiſent. Ces réflexions ne ſont dictées ni par l'enthouſiaſme, ni par l'envie de cenſurer ; c'eſt le cri de la raiſon & de la vérité.

Idem. (5) C'eſt une choſe qui mérite d'être remarquée, que la plûpart des grands Hommes de mer, que la France a produits, ſe ſont formés dans la Marine marchande.

Jean Bart, né à Dunkerque, d'un courage intrépide, d'une force de corps extraordinaire, de ſimple pêcheur devint Chef d'eſcadre ; il fit les plus grandes choſes, parce qu'il ne craignit jamais rien : il mourut en 1702.

Le Comte de Tourville fit ſes premières armes dans un vaiſſeau armé en courſe contre les Algériens. Il livra en *1661* un combat terrible à des Corſaires Turcs. Il continua à s'exercer & à s'inſtruire dans la même école juſqu'en *1667*, que le Roi l'attacha à la Marine royale, en lui donnant le titre de Capitaine de vaiſſeau. Il fut nommé Chef d'eſcadre en *1677* ; Lieutenant Général en *1681* ; Vice-Amiral & Général des armées navales du Roi en *1690* ; Maréchal de France en *1693*. Il mourut en 1701 le 27 Mai. Il combattit long-temps ſous Du-

quesne, & mérita de remplacer ce grand Homme. La bataille de la Hogue, quoique perdue, augmenta sa gloire.

Le Commandeur Paul fit long-tems la guerre d'Armateur. Il entra enfin dans la Marine royale; & en 1663, Louis XIV lui confia une escadre de six vaisseaux de guerre contre les Pirates de Tunis & d'Alger. Il montra dans cette expédition beaucoup d'intelligence, de courage & d'activité; & fit trembler par ses victoires toutes les côtes de Barbarie.

Sur la fin du règne de Louis XIV, il y eut encore en France un Armateur, né avec le plus grand génie pour la mer, & qui n'avoit pas moins d'intrépidité que de talens; il s'appelloit Cassart. Il se distingua long-temps par la quantité & la richesse de ses prises. En 1712, il commanda une escadre de six vaisseaux de guerre & de deux frégates, à la tête de laquelle il ravagea dans une même campagne plusieurs colonies du Portugal, de la Hollande & de l'Angleterre. Mais il avoit des défauts qui quelquefois tiennent au courage; un caractère dur, & une ame trop inflexible. Il choqua la cour; & la cour le laissa dans l'oubli. Un jour Duguay-Trouin étoit à Versailles dans l'antichambre du Roi, où il s'entretenoit avec plusieurs courtisans; tout-à-coup il apperçoit dans un coin un homme seul, & dont l'extérieur annonçoit la misère; c'étoit Cassart. Duguay-Trouin quitte les seigneurs dont il étoit entouré, & va causer avec lui près de trois quarts d'heure. Les courtisans étonnés lui demandent à son retour avec qui il étoit. *Comment?* s'écria Duguay-Trouin, *avec qui j'étois! avec le plus grand Homme de mer que la France ait aujourd'hui.* Il est probable que

cet homme auroit pu rendre les plus grands ſervices à la nation, s'il eût été employé : mais il n'a ſervi qu'à prouver par ſon exemple, combien la cour doit craindre d'étouffer le mérite, & combien on doit ménager la cour, puiſque c'eſt d'elle en partie que dépendent la réputation & la gloire. Nous avons du moins la ſatisfaction de rendre à ſa mémoire la juſtice qui ne lui a pas été rendue pendant ſa vie ; & d'apprendre à la France qu'elle pouvoit avoir un grand Homme de plus.

Idem. (6) René Duguay-Trouin naquit à Saint-Malo le 10 Juin 1673, d'une famille de Négocians. Son père y commandoit des vaiſſeaux armés, tantôt en guerre, tantôt pour le commerce : il s'étoit acquis la réputation d'un très-brave homme & d'un habile marin. Duguay-Trouin eut trois frères. L'aîné, nommé Trouin de la Barbinais, homme intelligent & actif, fut d'abord Conſul de France à Malgues en Eſpagne ; il fut enſuite occupé le reſte de ſa vie à ſeconder ſon frère pour ſes armemens & toutes ſes entrepriſes. Les deux autres plus jeunes que lui, périrent glorieuſement en ſervant l'Etat dans la Marine.

Idem. (7) L'année 1673, où naquit Duguay-Trouin, Louis XIV étoit en guerre avec l'Empire, la Hollande & l'Eſpagne. Cette année même il ſe livra trois batailles navales conſécutives, les 7, 14 & 21 de Juin, entre la flotte Hollandoiſe d'un côté, & celles de France & d'Angleterre de l'autre. La cour de Londres ſervoit alors celle de Verſailles. Bientôt tout devoit changer ; & la France avoit vu naître celui qui devoit faire tant de mal à l'Angleterre.

Page 132. (8) En 1680, 1681, 1682, la Marine fut

élevée à un point de grandeur que les François eux-mêmes n'auroient osé espérer. Louis XIV, qui portoit dans toutes les parties de l'administration la hauteur de son ame, avoit formé le projet de donner à la France l'Empire de la mer. Colbert étoit digne d'exécuter ce projet. L'activité du Ministre seconda les vues du Prince. Bientôt le port de Toulon sur la Méditerranée, le port de Brest sur l'Océan, furent perfectionnés à frais immenses. La nature fut forcée à Rochefort. Dunkerque & le Havre de Grace furent remplis de vaisseaux. Un homme de génie, mais qui sans Colbert n'eut peut-être jamais été connu, Renaud inventa pour la construction, une méthode plus régulière & plus facile. C'est à lui qu'on doit l'invention des galiotes à bombes; si cependant une telle invention est un service rendu au genre-humain. Des écoles de Gardes-marines furent instituées dans les ports. La foule des citoyens, ou inutiles à l'Etat par leur oisiveté, ou dangereux par leur occupation, ou onéreux à des provinces qui ne pouvoient les nourrir, fut enrôlée; on en forma soixante mille matelots. L'ordonnance de la Marine parut; des loix justes disciplinèrent ce peuple immense & féroce; loix nécessaires sur la mer, où la société polit moins les mœurs, & où la rudesse de l'élément se communique aux esprits. La France eut alors plus de cent vaisseaux de lignes, dont plusieurs étoient montés de cent canons. D'Estrées, Duquesne, Tourville, Château-Renaud, Jean Bart & Forbin portoient de tous côtés la gloire de notre Marine. Duguay-Trouin commençoit à s'élever. Les Anglois & les Hollandois, jusqu'alors maîtres de la mer, furent vaincus dans plusieurs batailles rangées. Les vaisseaux ennemis se cachoient par-tout

devant les flottes de Louis XIV. On ſçait que la Marine Françoiſe conſerva cette ſupériorité juſqu'à l'affaire de la Hogue.

Idem. (9) Ce fut en 1689 que Duguay-Trouin fit ſa première campagne. Il obtint de ſa famille la permiſſion de s'embarquer en qualité de volontaire ſur une frégate de dix-huit canons. On eût dit que la nature vouloit l'éprouver. Pendant cette campagne il fut continuellement incommodé du mal de mer; une tempête lui montra de près le naufrage; bientôt il fut témoin d'un abordage ſanglant. Un de ſes compagnons qui étoit à côté de lui, en voulant ſauter dans le vaiſſeau ennemi, tomba entre les deux vaiſſeaux, qui venant à ſe joindre, écraſèrent ce malheureux; une partie de ſa cervelle réjaillit ſur Duguay-Trouin. Dans le même temps le feu prit au vaiſſeau ennemi. Ces ſpectacles d'horreur furent les premiers que Duguay-Trouin vit ſur mer.

Page 135. (10) En 1691, ſa famille étonnée du courage qu'il avoit fait paroître dans la priſe de ces trois vaiſſeaux, crut pouvoir lui confier une frégate de quatorze canons. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Il fut jetté par la tempête ſur les côtes d'Irlande; il s'y empara d'un Château & brûla deux navires, malgré l'oppoſition d'un nombre de troupes aſſez conſidérable qu'il fallut combattte. C'étoit après la bataille de la Boine, où le Roi Jacques fut défait, & la bataille de Kilconnel gagnée auſſi par le parti du Prince d'Orange.

Page 136. (11) La bataille de la Hogue fut livrée le 29 Mai 1692. Tourville qui n'avoit que quarante-quatre vaiſſeaux, reçut ordre d'attaquer les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſupé-

riorité du nombre l'emporta. Les François couverts de gloire, mais vaincus, cédèrent après un combat de dix heures. L'Amiral Anglois nous brûla quinze vaisseaux à la Hogue & à Cherbourg. Dans le même temps Duguay-Trouin remporta plusieurs avantages sur les Anglois. Monté sur une frégate de dix-huit canons, il combattit seul & prit deux frégates de guerre qui escortoient trente vaisseaux marchands. Quelque temps après, avec une frégate de vingt-huit canons, il prit encore six vaisseaux. Ainsi la fortune de Duguay-Trouin commençoit à s'élever parmi le choc de deux Empires qui s'écrasoient.

Idem. (12) Les Anglois étoient irrités contre la ville de Saint-Malo, à cause du nombre & de l'audace de ses Armateurs qui désoloient leur commerce. Ils espérèrent détruire entiérement cette ville par le moyen de leur *machine infernale*. C'étoit un bâtiment en forme de galiote, de 90 pieds de long, chargé au fond de plus de cent barils de poudre, & rempli de bombes, de grenades, de boulets, de gros morceaux de fer, & de toutes sortes de matières combustibles. Ils parurent devant Saint-Malo le 26 Novembre 1693. La Nuit du 30 au premier Décembre, l'air étant serein, la mer calme, ils firent partir leur fatale machine. Elle s'avança à pleines voiles vers la muraille où elle devoit être attachée sans être apperçue. Elle n'étoit plus qu'à 50 pas lorsqu'un coup de vent la détourna, & la porta sur un rocher. Le vaisseau s'ouvrit; l'Ingénieur qui le conduisoit se hâta d'y mettre le feu; mais l'eau avoit déja gagné les poudres du fond de cale, & la plus grande partie ne prit point. Cependant le bâtiment sauta en l'air avec un fracas horrible, toute

la ville en fut ébranlée, & les vitres & les ardoises de plus de trois cent maisons se brisèrent. L'on doit rendre grace à l'Etre bienfaisant qui veille sur le genre-humain, de ce qu'il fit échouer cet attentat contre l'humanité. Les hommes n'ont pas besoin d'être excités au crime par des succès aussi affreux.

Idem. (13) Duguay-Trouin ajoutoit foi à ses pressentimens. Il assure dans ses mémoires, qu'il a toujours suivi ces mouvemens secrets de l'ame, & que jamais il n'a été trompé. Quoi qu'il en soit, il n'y a guères eu d'hommes célèbres qui n'ayent eu quelque opinion singulière; & celle-ci sur les pressentimens ne messied pas à un héros d'une imagination ardente, & plus guerrier que métaphysicien. Elle prouve du moins combien son ame étoit profondément occupée de vaisseaux, de combats & de victoires : c'est le génie de Socrate; c'est le phantôme qui apparut à Brutus.

Page 137. (14) Rhuiter est le plus grand homme de mer qu'ait produit la Hollande. Il naquit à Flessingue en 1607. Dès l'âge de onze ans il servit sur mer, & commença par être mousse de vaisseau. On ose dire qu'il n'en étoit que plus grand; & chez des républicains, il n'en fut que plus respecté. Il devint successivement Capitaine de vaisseau, Commandeur, Contre-Amiral, Vice-Amiral, & enfin Lieutenant-Amiral Général des Provinces-unies. Il se rendit célèbre sur toutes les mers, & mourut en 1676, d'un coup de canon qu'il reçut dans la seconde bataille contre la flotte Françoise, devant la ville d'Agouste en Sicile. Tous ceux qui connurent ce grand homme, s'empressèrent à honorer son mérite. Le Roi de Danemarck lui donna une pension & des lettres de Noblesse. Des barbares sur les côtes d'Afrique, pleins d'admiration

pour ſa valeur, voulurent qu'il entrât dans leur ville en triomphe. D'Etrées qui avoit combattu contre lui, écrivir en 1673 à Colbert: *je voudrois avoir payé de ma vie la gloire que Rhuiter vient d'acquérir.* Le Conſeil d'Eſpagne lui donna le titre & les patentes de Duc. Louis XIV fut affligé de ſa mort; & comme on lui repréſentoit qu'il étoit délivré d'un ennemi dangereux; *on ne peut s'empêcher*, dit-il, *d'être ſenſible à la mort d'un grand homme.* La Hollande qui l'avoit comblé d'honneurs pendant ſa vie, lui fit dreſſer après ſa mort un monument. Sa mémoire y eſt encore dans la plus grande vénération. Puiſſe un pareil exemple exciter l'émulation chez tous les peuples où le nom de Rhuiter ſera connu!

Idem. (15) En 1694, Duguay-Trouin monté ſur une frégate de 40 canons, tomba dans une eſcadre de ſix vaiſſeaux de guerre Anglois de 50 à 70 canons. Il combattit avec courage près de quatre heures contre le plus fort; enfin ſe voyant démâté, il prend la réſolution hardie de ſauter avec tout ſon équipage dans le vaiſſeau ennemi pour s'en emparer. Déja tout étoit prêt; la mépriſe d'un Officier qui changea la barre du gouvernail, fit échouer ce projet. En même temps un autre vaiſſeau de 66 canons vient le combattre à la portée du piſtolet, tandis que trois autres le canonoient de toutes parts. Ses gens épouvantés quittent leurs poſtes, & vont ſe cacher à fond de cale. Duguay-Trouin indigné court à eux, & leur préſente le piſtolet & l'épée pour les arrêter. Pour comble de malheur, le feu prend au magaſin des poudres. Il y deſcend, fait éteindre les flammes. Il falloit encore obliger ſes ſoldats à combattre; il ſe fait apporter des barils pleins de grenades, & les lance dans le fond

de cale. Ses soldats épouvantés retournent à leurs postes; mais lui-même en remontant, est fort étonné de trouver son pavillon bas, soit que le cordage qui le soutenoit eût été coupé par une balle, soit que, dans l'absence de Duguay-Trouin, il eût été abaissé par quelqu'un de ces hommes qui préfèrent la vie à l'honneur. Il ordonne à l'instant qu'on le remette. Ses Officiers le conjurent de ne pas livrer le reste de son équipage à la boucherie. Duguay-Trouin frémissant & désespéré, ne sçavoit quel parti prendre. Son irrésolution fut terminée par un boulet de canon, qui étant sur sa fin, vint le frapper & le renversa. Il fut près d'un quart d'heure sans connoissance. Le Capitaine Anglois touché de sa bravoure, le fit traiter avec autant de soin que s'il eût été son propre fils. L'escadre Angloise ayant relâché à Plimouth, Duguay-Trouin eut d'abord la ville pour prison; mais bientôt après il fut arrêté par les ordres de l'Amirauté. Sa prison ne fut pas longue. Duguay-Trouin étoit aussi aimable que courageux. Il avoit sçu plaire à une jeune Angloise; ce fut elle qui brisa ses fers : & l'Amour rendit un Héros à la France.

Page 139. (16) On eût dit réellement que la défaite & la prison de Duguay-Trouin lui eussent donné de nouvelles forces. Peu de jours après son retour en France, il va croiser sur les côtes d'Angleterre, où il prit d'abord six vaisseaux. Il apprend par le dernier l'arrivée d'une flotte de soixante voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre Anglois. Il court au devant de cette flotte, la rencontre, attaque sans hésiter les deux vaisseaux de guerre, & s'en rend maître. L'un d'eux étoit monté par un des plus braves Capitaines de toute l'Angleterre. C'é-

toit lui qui avec ce même vaiſſeau avoit pris à l'abordage en 1689, le fameux Jean Bart & le Chevalier Forbin. Duguay-Trouin n'avoit que vingt & un ans. Il commençoit dès-lors à fixer l'attention du gouvernement. Louis XIV après cette action, lui envoya une épée. M. de Pontchartrain, Miniſtre de la Marine, lui écrivit une de ces lettres obligeantes qui coûtent ou qui doivent coûter ſi peu, & qui produiſent de ſi grands effets dans les ames ſenſibles à l'honneur.

Idem. (17) Sur la fin de l'année 1694, Duguay-Trouin, par ordre de la cour, ſe joignit à une eſcadre du Marquis de Neſmond. Comme il étoit prêt d'aborder un gros vaiſſeau Anglois, M. le Marquis de Neſmond fit tirer un coup de canon à balle. Duguay-Trouin crut que c'étoit un ordre de ne point attaquer l'ennemi ; & quoiqu'il fût impatient de combattre & preſque aſſuré de vaincre, il ſe retira par eſprit de ſubordination. Cet exemple eſt bien frappant dans un homme tel que Duguay-Trouin. Il nous fait voir quelle idée il avoit de la diſcipline militaire.

Idem. (18) En 1695, il prend ſur les côtes d'Irlande, trois vaiſſeaux Anglois qui venoient des Indes Orientales, conſidérables par leur force, & encore plus par leurs richeſſes.

En 1696, monté ſur le *Sans-pareil*, vaiſſeau Anglois qu'il avoit pris, il va croiſer ſur les côtes d'Eſpagne, & s'y rend maître par ſtratagême de deux vaiſſeaux Hollandois. A la pointe du jour il ſe trouve à trois lieues de l'armée navale des ennemis. Il prend ſon parti ſans balancer, ordonne à ſes deux priſes d'arborer pavillon Hollandois, & de le venir joindre par derrière, après

l'avoir falué de fept coups de canon : enfuite il fait voile vers l'armée ennemie avec autant d'affurance & de tranquillité, que s'il avoit été réellement un des leurs. Les ennemis trompés par fa manœuvre & par la fabrique de fon vaiffeau qui étoit Anglois, crurent que c'étoit un de leurs vaiffeaux qui s'étoit écarté pour parler à des navires Hollandois, & qui venoit rejoindre la flotte. Cependant une de leurs frégates s'étant approchée un peu trop près, il ofa la combattre à la vue même de l'armée ennemie; & pour dérober cette frégate à fes coups, il fallut le fecours d'une partie de la flotte.

Idem. (19) Duguay-Trouin avoit un jeune frère plein de qualités aimables, & qui joignoit le courage & la capacité à ce don heureux de plaire. Il lui avoit donné une frégate de feize canons à commander. Comme ils croifoient enfemble fur les côtes d'Efpagne, ils firent une defcente auprès de Vigo, & forcèrent l'épée à la main, des retranchemens d'où l'on avoit tiré fur eux. De-là ils marchèrent à un gros bourg défendu par des milices Efpagnoles. Le jeune frère de Duguay-Trouin, ardent, impétueux, brûlant de fe fignaler, preffe fa marche, vole à l'attaque, & force le premier les retranchemens du bourg; mais en les forçant, il eft bleffé d'un coup de fufil qui lui traverfe l'eftomac. Duguay-Trouin étoit occupé à combattre d'un autre côté où il étoit auffi vainqueur. On vint lui apprendre cette nouvelle. Il refta quelque temps immobile; bientôt le défefpoir le rendit furieux; il court fur les ennemis, & en fait un grand carnage. Cependant une troupe de cavalerie commençoit à paroître fur les hauteurs. Forcé de fe retirer, il raffemble fes foldats, & court chercher fon frère; il le trouve

couché à terre, nageant dans ſon ſang, qu'on tâchoit vainement d'arrêter. Il ſe précipite ſur lui, l'embraſſe ſans pouvoir dire un mot, le baigne de ſes larmes, & le fait emporter dans ſon vaiſſeau. Ce malheureux jeune homme ne vécut que deux jours; il mourut entre les bras de ſon frère. On porta ſon corps dans une ville Portugaiſe, où Duguay-Trouin lui fit rendre les derniers devoirs avec tous les honneurs qui ſont dus à la valeur. Sa tombe fut arroſée des larmes de tout l'équipage; & toute la nobleſſe des environs, qui aſſiſta aux funérailles, pleura un jeune guerrier mort par un excès de courage, & enſeveli loin de ſa patrie ſur une rive étrangère. Pendant long-temps rien ne put calmer la douleur de Duguay-Trouin. L'image de ſon frère mourant entre ſes bras, le pourſuivoit ſans ceſſe. Elle le tourmentoit le jour; elle le réveilloit les nuits. Enfin ayant déſarmé, la mélancolie profonde qu'il nourriſſoit, le porta à vouloir renoncer pour toujours à la gloire & au ſervice. On peut juger par ce deſſein, de l'impreſſion que la douleur avoit faite ſur cette ame ſenſible.

Page 140. (20) En 1697, Duguay-Trouin avec trois vaiſſeaux, va au devant d'une flotte Hollandoiſe, eſcortée par trois vaiſſeaux de guerre. Ils étoient commandés par le Baron de Waſſenaer, homme d'une intrépidité peu commune, & qui fut depuis Vice-Amiral de Hollande. Jamais Duguay-Trouin ne ſoutint de combat plus terrible. Ce ne fut qu'après quatre abordages des plus ſanglans qu'il ſe rendit maître du vaiſſeau commandant. Tous les Officiers du Baron de Waſſenaer furent tués ou bleſſés. Le Baron lui-même eut quatre bleſſures très-dangereuſes; il tomba dans ſon ſang, & fut pris les ar-

mes à la main. Cette victoire fut ſuivie d'une tempête & d'une nuit affreuſe. Tout ce que l'imagination peut ſe peindre de plus terrible, s'y trouva réuni. Duguay-Trouin fut mille fois en danger de périr. Son premier ſoin en arrivant au Port-Louis, fut de s'informer de l'état du Baron de Waſſenaer. Il courut ſur le champ lui offrir tous les ſecours qu'il étoit en état de lui donner. Ayant appris que ce brave guerrier n'avoit pas été traité avec tous les égards dus à ſa valeur, par ceux qui s'étoient rendus maîtres de ſon vaiſſeau, il conçut la plus vive indignation contre l'officier qui les commandoit; & quoiqu'il fût ſon proche parent, jamais il ne put le revoir ſans un ſentiment qui approchoit de la haine. Lorſque le Baron de Waſſenaer fut guéri de ſes bleſſures, Duguay-Trouin le préſenta lui-même à Louis XIV. De pareils ſentimens font plus d'honneur que dix victoires. C'eſt un ſpectacle conſolant de voir le mérite ainſi honoré par les grandes ames; tandis que pour les ames viles & baſſes, il n'eſt qu'un objet d'envie; & pour les ames dures ou frivoles, un objet de ſatire. Duguay-Trouin avoit alors vingt-trois ans.

Page 142. (21) Il n'y a aucune profeſſion qui exige plus d'étude & de théorie que la Marine. On y fait un uſage continuel de l'aſtronomie & de la géométrie. Une connoiſſance profonde de la géographie n'y eſt pas moins néceſſaire. Sans elle il n'y auroit point de navigation. Il faut que l'homme de mer connoiſſe la différence des climats qui rendent la mer plus calme ou plus orageuſe, plus conſtante ou plus inégale dans les tempêtes; la direction des courans dont l'impulſion rapide augmente ou diminue à proportion qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne

des tettes ; les écueils & les bancs de terre cachés ſous les flots ; les dangers & les abris qu'offrent les côtes ; les ports & les rades qui ſont favorables dans tous les temps, & celles qui ne le ſont que dans certaines ſaiſons ; les iſles qui dans le cours d'une longue navigation, peuvent fournir des ſecours à des équipages fatigués ; les fonds qui peuvent porter l'ancre, & ceux où il ſeroit dangereux de la jetter ; les déclinaiſons de l'aiguille aimantée, déclinaiſons qui varient ſans ceſſe, ſelon les temps & les lieux ; enfin les vents propres à chaque climat, à chaque ſaiſon, le temps précis où ils commencent, celui où ils finiſſent, l'étendue déterminée où ils ſouſflent, le degré de variation de ceux même qui ſont les plus réguliers. Il ſeroit dangereux ſur tous ces objets, de s'en rapporter à des cartes ou à des mémoires ſouvent infidèles : il faut, autant qu'il eſt poſſible, obſerver par ſoi-même. Une erreur qui hors de la mer ſeroit indifférente, peut ſur cet élément faire échouer les plus grands deſſeins, & cauſer la perte d'une flotte entière.

Page 143. (22) Le pilotage eſt l'art de diriger la route d'un vaiſſeau, & de déterminer le point où il ſe trouve. Pour y parvenir, il faut connoître parfaitement la direction que ſuit le navire, & meſurer la vîteſſe de ſon ſillage : mais il y a des erreurs inévitables qui entrent néceſſairement dans ces calculs. Le vaiſſeau ne ſuit jamais la même ligne. Il a une dérive néceſſaire cauſée par l'obliquité des voiles, par les mouvemens ſecrets de la mer, par les élans inégaux des vagues, pat les courans qui tranſportent le navire vers un côté ou vers un autre : enfin la bouſſole elle-même eſt ſujette à des variations. Pout trouver la véritable route d'un vaiſſeau, il faut

donc avoir égard à ces changemens, & corriger toutes ces erreurs. On découvre la variation de la bouſſole en prenant la hauteur de l'étoile polaire, ou du ſoleil. Quoique le Général ne ſoit pas deſtiné à faire les fonctions de Pilote, il doit cependant être inſtruit de cet art, ſoit pour l'exercer lui-même dans des occaſions preſſantes, ſoit pour être en état de juger celui qui l'exerce.

Page 144. (23) La manœuvre eſt la ſcience des forces mouvantes, appliquée à la Marine. C'eſt elle qui apprend à connoître tout l'avantage qu'on peut tirer de chaque partie du vaiſſeau; à évaluer l'effet des machines employées; à décompoſer les forces; à diſtribuer de la manière la plus avantageuſe toutes les parties peſantes de la charge; à produire par la ſituation du gouvernail, le plus grand effet poſſible; à ſe ſervir avec ſuccès de la pluralité des voiles, d'où dépend preſque toute la ſupériorité de la Marine moderne; à leur donner le degré de courbure ou d'étendue qu'il faut, pour que le vent ait un tel degré de force; à les combiner de différentes manières, pour augmenter ou pour ralentir la vîteſſe, pour avancer en route droite ou en route oblique; à ſe ſervir du même vent pour des routes oppoſées; à faire ſuccéder en pleine mer le repos au mouvement, par l'équilibre des forces qui agiſſent en ſens contraires; à faire tourner le navire dans tous les ſens, par l'effet combiné du gouvernail & des voiles, de l'eau & du vent; à calculer tout ce qui peut accélérer ou retarder l'évolution, & le temps qu'elle doit durer; enfin à rendre la manœuvre tantôt plus lente & tantôt plus rapide; & ce qui eſt une loi générale, à régler toujours la force des impulſions ſur la grandeur des navires & la réſiſtance des obſtacles.

obſtacles. Cette étude eſt beaucoup plus néceſſaire à l'officier de mer, que celle du pilotage. Dans les combats, c'eſt la manœuvre qui décide preſque toujours de la victoire. Enfin c'eſt à la manœuvre que Duguay-Trouin dut la plus grande partie de ſa réputation & de ſes ſuccès.

Page 144. (24) Ce fut en 1695 que Duguay-Trouin parut pour la première fois à la cour. M. de Pont-Chartrain, Miniſtre de la Marine, le préſenta à Louis XIV, qui le reçut comme un homme utile à l'Etat, & deſtiné à être un jour l'honneur de la nation. Depuis ce temps, le Roi lui donna toujours les plus grandes marques d'eſtime. Il ſe plaiſoit à entendre de ſa bouche le récit de ſes actions. La fierté noble & la franchiſe guerrière d'un Héros intéreſſe plus, ſans doute, l'ame d'un grand Roi, que des hommages de courtiſans. Un jour Duguay-Trouin faiſoit à Louis XIV le récit d'un combat où il commandoit un vaiſſeau nommé *la Gloire*. J'ordonnai, dit-il à *la Gloire* de me ſuivre. *Elle vous fut fidèle*, reprit Louis XIV. Auſſi Duguay-Trouin avoit-il pour ſon Roi cet amour qui eſt le premier reſſort dans un gouvernement monarchique. Jamais il ne ſortit de ſa préſence, ſans être plus enflammé du deſir de ſervir l'Etat. Ce trait fait également l'éloge du Prince & du Sujet.

Page 145. (25) Duguay-Trouin paſſa en 1697 de la Marine marchande à la Marine royale. Ce fut à la ſuite de ſon fameux combat contre le Baron de Waſſenaer. Il eut d'abord le titre de Capitaine de frégate légère. En 1702 il fut nommé Capitaine en ſecond ſur le vaiſſeau de Roi, *la Dauphine*, commandé par le Comte de Hautefort.

Page 148. (26) En 1702, dans la guerre pour la succession d'Espagne, Duguay-Trouin attaqua un vaisseau de guerre Hollandois de trente-huit canons. Surpris par l'activité de l'ennemi, qui tout-à-coup fit une manœuvre habile & imprévue, il se trouva dans une situation désavantageuse qui l'obligea d'essuyer tout le feu de l'artillerie, sans pouvoir y répondre. Déja il avoit reçu deux coups de canons à fleur d'eau, & sept dans ses mâts. Les ennemis le croyoient perdu. Il prend tout-à-coup le parti de se jetter dans leur vaisseau avec tout son équipage. Le plus jeune de ses frères qui combattoit sous lui, s'y lança le premier, & fit des prodiges de valeur. Le Capitaine Hollandois fut tué, & son vaisseau enlevé en moins d'une demi-heure.

Idem. (27) En 1703, s'étant mis en mer avec trois vaisseaux & deux frégates, il rencontra le 7 Juillet une escadre Hollandoise de quinze vaisseaux de guerre. La brume qui étoit fort épaisse, ne lui permit de les bien distinguer que lorsqu'ils étoient déja fort près. Il donne aussi-tôt le signal de la retraite. Mais six vaisseaux ennemis plus légers que les autres, s'avancent avec rapidité; & déja ils étoient prêts à en joindre deux de son escadre. Il ne put se résoudre à les voir périr sans leur donner du secours. Il fait plier une partie de ses voiles, & reste derrière eux pour les couvrir. Un vaisseau Hollandois de soixante canons, s'avance à la portée du pistolet: Duguay-Trouin, en quatre bordées, le met hors de combat. Quatre autres se joignent pour l'attaquer; il leur résiste & les amuse pendant quatre heures, jusqu'à ce que ses vaisseaux eussent le temps de s'échapper. Dès qu'il les vit hors de péril, il fait déployer toutes ses voi-

les, & se met en peu de temps hors de la portée des ennemis. De toutes les aventures de Duguay-Trouin, c'étoit celle dont il étoit le plus flatté. Il n'avoit eu que trente hommes hors de combat, & il avoit sauvé quatre vaisseaux qui l'accompagnoient.

Page 149. (28 On sçait que le commerce des Hollandois est immense. Il recueille tous les trésors des continens & des isles, & s'étend de l'équateur aux deux poles. Une des branches de ce commerce est la pêche de la baleine, qui se fait sur les côtes de Spitzberg. Les Hollandois ont découvert ce pays en 1596. Il est situé vers le nord, entre la Groenlande & la nouvelle Zemble. En hiver le soleil y demeure sous l'horison quatre mois entiers. Un ciel toujours sombre, des rivages déserts, des montagnes éternelles de glace, une nature entiérement sauvage, ont fait croire aux anciens que c'étoit là qu'étoient placées les bornes du monde. On voit près des côtes de cette terre une grande quantité de baleines, dont quelques-unes ont jusqu'à deux cents pieds de long. C'est là que les Hollandois vont faire la pêche de la baleine; ils partent ordinairement de Hollande au mois de Mai, & reviennent en Août ou Septembre. Duguay-Trouin s'étoit mis en mer avec cinq vaisseaux pour détruire cette pêche des Hollandois. Il arriva le 30 Juillet 1703 sur les côtes de Spitzberg. Il y prit, ou rançonna, ou brûla plus de quarante vaisseaux. Les brouillards qui sur ces mers sont extrêmement épais dans le printemps & dans l'automne, lui en firent manquer beaucoup d'autres. Dans cette navigation, il fut exposé à un très-grand danger; car il survint tout-à-coup un grand calme, pendant lequel ses vaisseaux furent poussés par l'impétuosité

des courans, à quatre-vingt-un degrés de latitude nord, & contre un banc de glaces qui s'étendoit à perte de vue. Peu s'en fallut que ses vaisseaux ne fussent brisés, & que le tombeau de Duguay-Trouin ne fût caché dans les deserts qui bornent le monde.

Idem. (29) En 1704, Duguay-Trouin désola les côtes d'Angleterre. En moins de trois quarts d'heure il prit un vaisseau de guerre de cinquante-quatre canons, avec douze vaisseaux marchands. Peu de temps après, il fit encore trois prises Angloises. Un garde-côte de soixante & douze canons, & deux autres vaisseaux de guerre ne purent lui échapper que par la fuite & à la faveur de la nuit. Sur la fin de la campagne il fut indignement trahi dans une action très-périlleuse. Deux gros vaisseaux de guerre qui le combattoient, l'un à droite, l'autre à gauche, avoient mis toutes ses voiles en pièces, & brisé une partie de ses mâts. Duguay-Trouin faisoit feu des deux bords sur les deux vaisseaux Anglois; mais il avoit besoin de secours. L'*Auguste* qui l'accompagnoit, loin de le secourir, déploie toutes ses voiles pour s'éloigner de lui. Deux frégates, temoins du combat; ne firent pas le moindre mouvement. On ne peut presque pas douter que leur dessein ne fût de perdre un Héros. Il y a plus d'un exemple de pareille trahison, & l'histoire ramène souvent les mêmes crimes. Il n'est pas inutile de remarquer que le Capitaine de l'*Auguste* devoit la liberté, & peut-être la vie à Duguay-Trouin, qui, l'année précédente, s'étoit exposé seul pour le sauver d'une escadre Hollandoise. Duguay-Trouin arrivé à Brest, voulut faire transporter le commandement de ce vaisseau à un officier digne de commander; mais celui qui avoit trahi l'Etat, fut protégé.

Page 150. (30) En 1705, Duguay-Trouin prend un vaiſſeau de guerre Anglois de ſoixante & douze canons. Il rencontre deux Corſaires de Fleſſingue, court à eux le premier, & les fait fuir. Il pourſuit le plus fort, qui ſe défendit pendant deux heures. Duguay-Trouin, pendant le combat, vit avec admiration ce brave Corſaire, qui ſe portoit le ſabre à la main & la tête levée, d'un bout de ſon vaiſſeau à l'autre, tranquille au milieu d'une grêle de coups de fuſil qui tomboient ſur lui de toutes parts. Auſſi traita-t-il cet homme intrépide avec la plus grande diſtinction.

Peu de jours après il perdit un ſecond frère, à qui il avoit donné le commandement d'une frégate. Ce jeune homme plein de courage, avoit déja fait deux priſes; il fut bleſſé mortellement d'un coup de fuſil, dans le moment qu'il alloit ſe rendre maître d'un Corſaire de quarante-quatre canons. C'eſt ainſi que la mort lui enleva deux frères en peu de temps, & dans la fleur de ſon âge. Il eſt probable que pour devenir des hommes célèbres, il ne leur manqua qu'une plus longue carrière.

Page 152. (31) Au commencement de 1706, il fut nommé Capitaine de vaiſſeau; & reçut une lettre de Louis XIV. qui lui ordonnoit d'aller avec trois vaiſſeaux ſe jetter dans Cadix, menacé d'un ſiège. Etant à la hauteur de Lisbonne, environ à quinze lieues en mer, il découvrit une flotte de deux cents voiles venant du Bréſil, eſcortée par ſix vaiſſeaux de guerre Portugais. Quoiqu'il n'eût que trois vaiſſeaux, il ne balança point d'attaquer. Le combat dura deux jours. Jamais ſes diſpoſitions ne furent mieux concertées; jamais ſa valeur ne fut plus intrépide. Pluſieurs circonſtances malheureuſes, & que le

plus grand talent ne pouvoit prévoir, firent échouer son projet. Cependant ce fut lui qui eut la supériorité du combat. Dans cette action il vit la mort de près : trois boulets consécutifs lui passérent entre les jambes; son habit & son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusil; il fut même blessé de quelques éclats, mais légérement.

Idem. (32) Duguay-Trouin arrivé dans le port de Cadix, fit toutes les dispositions nécessaires pour la défense de la place. Le Marquis de Valdécagnas, un de ces hommes hauts & durs, qui avec de très-petites ames occupent de grandes places, étoit alors Gouverneur de Cadix. Il avoit exigé pour les vivres, de grosses contributions: cependant il n'y en avoit pas pour quinze jours. Duguay-Trouin le sçut, & crut qu'il étoit de son devoir de le représenter. Son courage & son zèle déplurent. On trouva mauvais qu'il s'intéressât plus à la défense de Cadix, que celui même qui en étoit Gouverneur. Dès ce moment on ne manqua aucune des occasions de le mortifier. Il y avoit dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres & de munitions pour l'armée ennemie; il demanda avec instance la permission de les aller brûler; il répondoit du succès: on ne voulut point lui permettre de rendre ce service aux deux Couronnes. Ses chalouppes furent insultées par une barque Espagnole, il la fait arrêter, & va demander justice : le Gouverneur, pour réponse, le fait mettre en prison. Telle fut la récompense de ses soins. Un tel abus du pouvoir eût été indigne, même contre un homme ordinaire. Louis XIV, par justice, par grandeur d'ame, & par estime, prit soin de venger Duguay-Trouin. Il exigea du Roi

d'Espagne que le gouvernement de Cadix fût ôté à ce Marquis de Valdécagnas, & le gouvernement d'Andalousie au Marquis de Villadarias, son beau-frère. Duguay-Trouin, à son retour, attaqua une flotte de quinze vaisseaux Anglois, escortée par une frégate de trente-six canons; il se rendit maître de la frégate & de vingt-deux vaisseaux. Le Roi le nomma Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis.

Page 153. (33) Le trône de Philippe V avoit paru presque abattu en 1706. Il commença à se relever en 1707, par le courage opiniâtre des Espagnols, par les secours de Louis XIV, & l'habileté du Maréchal de Berwick. La bataille d'Almanza, qui, de toutes les batailles des derniers siècles, est peut-être celle qui fait le plus d'honneur au Général, changea entiérement la face des affaires. Les conquêtes furent aussi rapides que l'avoient été les défaites. Les Portugais, les Anglois & les Autrichiens, qui étoient en Espagne, étoient par-tout attaqués & vaincus. L'Angleterre, qui servoit l'Archiduc par haine contre Louis XIV, équippe alors pour le Portugal une flotte de 200 voiles, remplie de troupes & de munitions de guerre. Il étoit de la plus grande importance, pour les deux Couronnes alliées, d'arrêter ce convoi, sans lequel l'Archiduc ne pouvoit se soutenir en Espagne. Ce soin fut confié à Duguay-Trouin & au Comte de Forbin, qui reçurent ordre de la cour de joindre ensemble leurs escadres. Elles sortirent du Port de Brest le 9 Octobre 1707, faisant ensemble 14 voiles. Après avoir croisé trois jours à l'entrée de la Manche, on découvrit enfin la flotte Angloise. Elle étoit escortée de cinq gros vaisseaux de guerre, le *Cumberland* de quatre-

vingt - deux canons, le *Devonshire* de quatre - vingt-douze, le *Royal-Oak* de soixante & seize, le *Chester* & le *Rubis* de cinquante - six chacun. Personne n'ignore les circonstances de ce fameux combat. Duguay-Trouin attendoit à chaque instant que le Comte de Forbin donnât le signal : voyant enfin qu'il étoit près de midi, & que l'on perdoit des momens précieux, il commande à son escadre d'attaquer. D'abord il se rend maître du *Cumberland*, qui étoit le vaisseau commandant ; le *Chester* & le *Rubis* furent pris de même par deux Capitaines de son escadre ; le *Royal-Oak* étoit sur le point d'être enlevé à l'abordage, lorsque le feu prit dans le vaisseau qui alloit s'en rendre maître : il profita de cet accident, & se sauva par la fuite. Restoit le *Devonshire*, monté de quatre - vingt - douze canons, & défendu par plus de mille hommes. Duguay - Trouin, qui auroit pu courir sur le *Royal-Oak*, & s'en emparer aisément, préféra le bien de l'Etat à l'intérêt de sa propre gloire, & s'avança sur le *Devonshire*. Le feu qui s'y alluma, l'obligea de se tenir à une certaine distance, & de ne se battre qu'à la portée du pistolet. Bientôt l'incendie se communiqua par-tout avec violence, & ce grand vaisseau fut consumé en moins d'un quart d'heure. Tous ceux qu'il portoit périrent au milieu des flammes & des eaux. Les deux escadres prirent soixante bâtimens de transport. Plusieurs Armateurs profitèrent de la déroute de la flotte, & firent aussi des prises considérables. Le Continuateur de Rapin-Thoyras, dans son histoire d'Angleterre, dit que ce convoi dissipé fit presque autant de tort aux affaires de l'Archiduc, qu'en avoit fait la bataille d'Almanza.

Page 157. (34) De toutes les expéditions de Duguay-

Trouin, celle qui eſt la plus connue, & qui lui a fait le plus d'honneur, eſt la priſe de Riojaneyre. Elle fit un grand bruit dans l'Europe, tant par la hardieſſe de l'entrepriſe, que par la vigueur de l'exécution. Riojaneyre apparrient aux Portugais ; c'eſt la plus grande & la plus riche colonie du Bréſil. En 1710, M. du Clerc, Capitaine de vaiſſeau, connu par ſon courage & par pluſieurs priſes rrès - conſidérables, forma le projet d'attaquer cette place. Il partit de France avec cinq vaiſſeaux de guerre, & environ mille ſoldats de troupes; mais ces forces n'étoient point ſuffiſantes; & il n'avoit pas ce génie qui ſupplée aux forces. Il fut obligé de ſe rendre priſonnier avec ſix ou ſept cents hommes; & comme ſi dans tous les temps c'étoit le deſtin de l'Amérique d'être le théâtre des cruautés, les troupes priſonnières furent plongées dans des cachots où elles mouroient de faim & de misère; les Chirurgiens qui panſoient les bleſſés, furent maſſacrés ſur les corps ſanglans des ſoldats; le Commandant lui-même, après s'être rendu, fut aſſaſſiné dans la maiſon qui lui ſervoit d'aſyle. Tous ces crimes du Portugal étoient autant d'outrages pour la France. Duguay-Trouin ſe préſenta à la cour pour en tirer vengeance. Le mauvais ſuccès de la première entrepriſe n'étoit pour lui qu'un aiguillon de plus. Mais l'Etat épuiſé par dix années de guerre, par tant de batailles perdues, par la famine & la ſtérilité qui ſuivirent l'hiver de 1709, ne pouvoit lui donner aucun ſecours. Une compagnie de Négocians fit ce que l'Etat ne pouvoit faire. L'eſcadre fut préparée avec autant de ſecret que d'activité. Duguay-Trouin mit à la voile le 9 Juin 1711, & arriva le 12 Septembre à l'entrée de la baye de Riojaneyre. On

a tâché de peindre cette grande entreprise avec tout ce qu'elle a d'intéressant dans les détails. On n'a exagéré ni les difficultés, ni les périls. L'Orateur n'est ici qu'Historien ; exposer les faits, c'est louer le Héros ; & le plus bel éloge, peut-être, qu'on pourroit faire de Duguay-Trouin, ce seroit de mettre sous les yeux des lecteurs, le plan des fortifications de Riojaneyre. En onze jours il fut maître de la place & de tous les forts qui l'environnent. La perte des Portugais fut immense : six cents dix mille crusades de contribution, une quantité prodigieuse de marchandises pillées, ou consumées par le feu, ou transportées sur l'escadre Françoise, soixante vaisseaux marchands, trois vaisseaux de guerre & deux frégates pris ou brûlés, causèrent à cette colonie un dommage de plus de vingt-cinq millions. Il est triste pour l'humanité, que les Héros d'un nation ne soient jamais célèbres que par la ruine & le malheur d'une autre.

Page 163. (35) L'escadre de Duguay-Trouin mit à la voile le 13 Novembre pour revenir en France. Vers la hauteur des Açores, elle fut assaillie d'une tempête horrible qui dura douze jours. Tous les vaisseaux furent dispersés & en danger de périr. Celui de Duguay-Trouin fut presque abîmé par une épouvantable colonne d'eau qui tomba sur le devant du navire, & l'engloutit jusqu'à son grand mât. La secousse fut si violente, qu'elle fit dresser les cheveux à tout l'équipage ; & l'on crut toucher à l'instant où tout périssoit. Quelle mort au retour d'une conquête ! Duguay-Trouin échappé de tant de périls, rentra dans le port de Brest le 12 Fév. 1712 ; c'étoit le jour même où mourut la Duchesse de Bourgogne. Le deuil qui couvroit alors la France, ne permit pas à la nation de se livrer à la joie d'un si heureux succès.

Page 164. (36) Duguay-Trouin eſt un des hommes qui a le plus joui de la faveur publique. A ſon retour de Riojaneyre, tout le monde s'empreſſoit de le voir. Le long des routes le peuple s'attroupoit autour de lui, & le regardoit avec cette avidité qu'il a pour tout ce qui eſt extraordinaire. Un jour qu'une grande foule étoit ainſi aſſemblée, une Dame de diſtinction vint à paſſer. Elle demanda ce qu'on regardoit; on lui dit que c'étoit Duguay-Trouin. Alors elle s'approcha, & perça elle-même la foule pour mieux voir. Duguay-Trouin parut étonné. *Monſieur*, lui dit-elle, *ne ſoyez pas ſurpris ; je ſuis bien aiſe de voir un Héros en vie.* Lorſqu'au retour de ſes campagnes il arrivoit à S. Malo, c'étoit un mouvement général dans la ville. Les mères le montroient à leurs enfans; & dans cet âge où l'on reçoit ſi aiſément les impreſſions des autres, on apprenoit à l'admirer, même avant de le connoître.

Idem. (37) La nobleſſe eſt une des diſtinctions les plus éclatantes, & qui flattent le plus la vanité des hommes; cette inſtitution n'eſt pas cependant de tous les pays. Elle eſt ignorée à la Chine, ſans doute parce que la ſageſſe des loix y tient lieu de tous les reſſorts. Elle eſt inconnue dans preſque tout l'Orient, parce que la crainte y étouffe l'honneur, & que par-tout où règne le deſpotiſme, il n'exiſte qu'un ſeul homme. Elle s'eſt établie dans l'Europe, ſoit parce que tous les pays y ont été peuplés par des hordes de conquérans, & que la guerre eſt la principale ſource de l'inégalité; ſoit parce que l'autorité des chefs y étant plus balancée, il a fallu plus de claſſes de citoyens pour former des contre-poids & des équilibres. Quoi qu'il en ſoit, elle eſt un des prin-

cipaux ressorts de nos gouvernemens modernes : elle est même très-utile aux Etats, toutes les fois que des ancêtres ne supposent pas des talens, & que les noms ne sont pas préférés aux vertus. Il faudroit encore que ces titres ne fussent pas prodigués, & sur-tout qu'ils ne fussent pas le prix de l'or. On sçait comment Duguay-Trouin acquit les siens. Ses lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus honorables, contiennent une partie de ses services; elles sont datées du mois de Juin 1709. Ses armoiries avoient pour devise: *Dedit hæc insignia virtus.*

Page 165. (38) Il y a sur mer beaucoup de ces hommes qui se sont créés eux-mêmes. J'ai déja parlé de Jean Bart, qui commença par être pêcheur, & qui finit par être Chef d'escadre; de Rhuiter, qui de mousse de vaisseau devint Lieutenant-Amiral Général de Hollande. L'Amiral Tromp, si célèbre par ses victoires contre l'Espagne & l'Angleterre, étoit aussi un homme de fortune. Notre fameux Duquesne parvint de même au commandement à force de mérite. Il étoit fils d'un Capitaine de vaisseau. Né en 1610, dès l'âge de dix-sept ans il servit sous son père. Il combattit soixante ans sur mer, & se distingua toujours, ou par des actions hardies, ou par des victoires. Mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, ce sont les guerres de Sicile. Ce fut là qu'il eut en tête le grand Rhuiter; & quoiqu'inférieur en nombre, il vainquit dans trois batailles les flottes réunies de Hollande & d'Espagne, le 8 Janvier, le 22 Avril & le 2 Juin 1676. Dans le second de ces combats, Rhuiter fut tué. L'Asie, l'Afrique & l'Europe ont été tour-à-tour témoins de sa valeur. Duquesne devint Général des armées navales de France, & mourut le 2 de Février 1688, âgé

de ſoixante & dix-huit ans. Duguay-Trouin, dont les commencemens furent encore plus obſcurs, s'éleva de même auxpremiers grades de la Marine. On ne ſçauroit trop mettre de pareils exemples ſous les yeux des citoyens : il faut qu'on ſçache que les grands talens peuvent mener aux grandes places, & que le mérite n'a pas toujours beſoin d'aïeux.

Idem. (39) Duguay-Trouin fut nommé Chef d'eſcadre au commencement d'Août 1715, Commandeur de l'Ordre de Saint-Louis le premier Mars 1728, & Lieutenant Général le 27 du même mois.

Page 167. (40) Le déſintéreſſement, vertu ſi rare, fut une des principales qualités de Duguay-Trouin. Pyrrhus diſoit aux Ambaſſadeurs de Rome qui lui offroient des richeſſes : *je ne ſuis pas un Marchand, je ſuis un Roi; je ne viens point chercher de l'or, mais combattre avec le fer.* Le même ſentiment animoit Duguay-Trouin, lorſqu'il commandoit les vaiſſeaux de Louis XIV. Loin de changer la guerre en un trafic honteux, ſouvent au ſortir d'une action, on le vit prodiguer ſes propres richeſſes pour récompenſer la valeur de ſes troupes.

Idem. (41) Il avoit ſur la diſcipline militaire les grands principes de l'antiquité. Il la regardoit comme l'ame de la guerre, & le gage aſſuré des victoires. Jamais il ne laiſſa une belle action ſans récompenſe, ni une faute ſans punition. Sous lui, la diſcipline n'étoit pas ſeulement ſévère ; elle étoit quelquefois dure : mais dans cette partie l'excès même eſt utile.

Page 168. (42 Le trait qu'on rapporte ici arriva en 1707, après le fameux combat entre la flotte Angloiſe, & les deux eſcadres de Duguay-Trouin & de Forbin réu-

nies. Le Roi avoit accordé à Duguay-Trouin une pension de mille livres sur le trésor royal. Duguay-Trouin écrivit au Ministre, pour le prier de faire donner cette pension à M. de S. Auban, son Capitaine en second, qui avoit eu une cuisse emportée à l'abordage du *Cumberland*, & qui avoit plus besoin de pension que lui. *Je suis trop récompensé*, ajouta-t-il, *si j'obtiens l'avancement de mes Officiers.*

Page 169. (43) On ne doit pas s'étonner que l'architecture navale soit encore si défectueuse, tandis que l'architecture civile a été portée à un si haut degré de perfection. Ce n'est point ici le lieu de comparer ensemble ces deux espèces d'architecture : on remarquera seulement que l'une construit ses édifices sur un terrain solide, & que les bâtimens de l'aurre sont exposés sans cesse à l'inconstance de l'eau & du venr. La première connoît la force & la qualité des marériaux qu'elle emploie; les bois que la seconde met en œuvre, quoique de même nature, sonr très-différens en qualité. Les maisons n'ont aucun effort extérieur à soutenir, aucune altération sensible à craindre; les vaisseaux ont à résister sans cesse au choc des vagues, aux secousses des vents, & dans les combats, à l'effet terrible des canons. Enfin les diverses parties des édifices sont presque toujours terminées par des lignes droires & des surfaces planes ; le rapport de ces parties est facile à trouver, & la géométrie a déterminé depuis long-temps la valeur & la force des angles qu'elles forment : dans les vaisseaux, presque routes les parties qui les composent, sonr rerminées par des lignes courbes; & cette figure curviligne est encore différente dans chaque partie. Personne n'ignore la difficulté de tra-

cer toutes ces courbes, & de les concilier enſemble. Une autre cauſe qui nuit beaucoup au progrès de l'architecture navale, c'eſt. le ſecret que les conſtructeurs font de leurs méthodes particulières. On leur permet de les tenir cachées & de ſe les tranſmettre de père en fils, comme un riche patrimoine. Ces méthodes ainſi cachées, ne peuvent être jugées par les ſçavans, & réformées par le concours des lumières. Pour remédier à cet abus, il ſuffiroit d'établir une loi qui ordonnât aux conſtructeurs de remettre aux amirautés leurs plans & leurs deſſeins. C'eſt une loi qui s'obſerve en Angleterre. Mais le plus grand obſtacle qui s'oppoſe à la perfection de cet art, c'eſt la multitude infinie de connoiſſances ſur leſquelles il eſt fondé, & ſans leſquelles il ne ſera jamais poſſible de déterminer quelles ſont les proportions & le degré de courbure le plus avantageux pour favoriſer l'impulſion de l'air, pour vaincre la réſiſtance de l'eau, pour établir l'équilibre de toutes les parties, pour réunir la vîteſſe à la ſolidité. La principale difficulté conſiſte en ce que l'air & l'eau agiſſent en ſens contraires ſur le corps du navire, & qu'on ne connoît pas le degré de leur action, avec cette préciſion qui ſeroit néceſſaire pour déterminer un grand nombre de problêmes.

Idem. (44) En 1723, M. le Duc d'Orléans Régent, qui s'intéreſſoit à la compagnie des Indes, avec cette ardeur qu'un caractère tel que le ſien avoit pour les entrepriſes nouvelles, crut ne pouvoir mieux en aſſurer le ſuccès, qu'en ſe réglant par les avis de Duguay-Trouin. Il lui accorda une place honorable dans le Conſeil des Indes. Le premier Miniſtre le conſultoit aſſidûment, tant ſur l'adminiſtration générale de la Compagnie,

que sut les détails. Le Duc d'Orléans qui n'avoit que de grandes vues, & qui sçavoit assez pour sentir le besoin de s'instruire, voulut que Duguay-Trouin eût avec lui des entretiens réglés sur le commerce. Cet objet si important pour les Etats modernes, étoit discuté dans des entretiens profonds. Le Prince honoroit le Héros, & le Héros instruisoit le Prince.

Idem. (45) En 1731, M. le Comte de Mautepas procura à Duguay-Trouin le commandement d'une escadre que le Roi envoya dans le Levant. Cette escadre étoit destinée à soutenir l'éclat de la nation Françoise dans toute la Méditerranée. Elle partit le 3 Juin, & alla successivement à Alger, à Tunis, à Tripoli, à Smyrne. Par-tout il reçut les plus grands honneurs, & régla les intérêts du commerce à l'avantage de la nation. Son escadre rentra dans le port de Toulon le premier Novembre.

Page 170. (46) En 1733, la guerre s'alluma entre la France & l'Empire. Comme l'Anglererre faisoit des armemens considérables, la cour fit aussi armer à Brest, & donna le commandement de cette escadre à Duguay-Trouin. Sa santé étoit déja fort affoiblie; mais il parut ranimer ses forces pour servir l'Etat. On ne montra jamais plus d'ardeur, ni plus d'activité. Cependant ces préparatifs furent inutiles. La paix se fit avec l'Empereur, & les vaisseaux sans être sortis de la rade, rentrèrent dans le port. Bientôt sa maladie augmenta, & il eut beaucoup de peine à se faire transporter à Paris. Les Médecins jugèrent que tout leur art ne pouvoit le secourir. Le dix-sept Septembre, comme il sentoit approcher sa fin, il

écrivit

écrivit au Cardinal de Fleury, pour recommander sa famille aux bontés du Roi. Cette lettre d'un Héros mourant toucha le Cardinal jusqu'à lui faire répandre des larmes. Il la lut au Roi, qui en fut aussi attendri. Duguay-Trouin mourut le 27 Septembre 1736. La nation le regretta ; & ses ennemis convinrent alors que c'étoit un grand Homme.



ÉLOGE

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

DUC DE SULLY,

SURINTENDANT DES FINANCES, &c.

PRINCIPAL MINISTRE

SOUS HENRI IV.

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

en 1763.



ÉLOGE

DE MAXIMILIEN

DE BETHUNE,

DUC DE SULLY.

Une trifte expérience attefte à tous les pays & à tous les fiècles, que le genre-humain eft injufte envers les grands Hommes. Nous ne pardonnons pas à ceux qui nous humilient. Tout ce qui eft grand accable notre foibleffe. La poftérité plus jufte dépouille ce caractère. Un tombeau met un intervalle immenfe entre l'homme qui juge, & celui qui eft jugé. C'eft là que l'envie fe taît, que les perfécutions cef-

sent, que les petits intérêts s'évanouissent. Peu-à-peu les passions disparoissent, & la vérité surnage. A mesure qu'on s'est éloigné de SULLY, la gloire de ce grand Homme a été mieux reconnue. On a mieux vu le bien qu'il a fait, lorsqu'on a cessé d'en jouir : on a plus admiré ses ressources, lorsqu'on a eu les mêmes besoins. Sa réputation foible d'abord & incertaine, est devenue ce qu'elle devoit être ; semblable à ces arbres qui nés au milieu des orages, se fortifient par les secousses, & s'affermissent par le temps. Ainsi, pour louer ce Ministre, je n'aurai besoin que d'écouter la renommée. La voix des siècles me dictera ce que je dois écrire.

Malheur à l'Ecrivain qui fait de l'art de penser un trafic de flatterie ! Ce n'est point ici l'éloge d'un homme ; c'est une leçon pour les Etats & pour l'humanité entière. Mais surtout, s'il y avoit un pays où les désordres & les malheurs fussent les mêmes, où les abus fussent changés en loix, les mœurs corrompues par l'avilissement, les ressorts de l'état relâchés par la mollesse, ce seroit pour ce pays que j'écrirois. En développant les talens de SULLY, je montrerois de grandes ressources ; en peignant ses vertus, j'offrirois un grand exemple.

Je n'ignore point qu'il y a des temps où celui qui ose louer la vertu, est regardé comme l'ennemi de son siècle : mais je serois indigne de parler de SULLY, si cette crainte pouvoit m'arrêter. Ayons du moins le courage de bien dire, dans un siècle où si peu d'hommes ont le courage de bien faire. Les hommes vertueux m'en sçauront gré; & l'indignation du vice sera encore un nouvel éloge pour moi.

Vous ne serez point séparé de cet éloge, ô vous tendre ami de SULLY, vous le plus grand des Rois & le meilleur des maîtres, vous dont un citoyen ne peut prononcer le nom sans attendrissement ! Ah ! si vos cendres pouvoient se ranimer, vous peindriez vous-même SULLY avec cette éloquence simple & guerrière qui vous étoit propre; & SULLY seroit mieux loué qu'il ne pourra l'être par les plus grands Orateurs.

PREMIÈRE PARTIE.

LE moindre des mérites de SULLY, fut d'être d'une naissance illustre (1). Il tenoit d'un côté à la Maison d'Autriche, de l'autre à la Maison de France. C'en étoit assez pour corrompre une ame foible. La sienne ne trouva dans cet heureux hasard, que des mo-

tifs de grandeur. Il y puisa cet orgueil qui s'indigne des bassesses, & marche à la gloire par la vertu. La fortune lui accorda un nouvel avantage pour devenir grand; car il étoit pauvre. Tandis qu'il étoit élevé à Rosni dans toute l'austérité des mœurs antiques, déja croissoit dans les montagnes & parmi les rochers du Béarn, cet autre enfant destiné à conquérir & à gouverner la France (2). Le ciel devoit les unir un jour pour le bonheur de l'Etat: cependant ils étoient encore foibles; & le sang couloit autour d'eux. Quatre batailles où les François s'égorgèrent, servirent d'époque à l'enfance de SULLY (3). De plus grands maux se préparoient encore. Quelle main pourra effacer du souvenir de la postérité, ce jour qui fut suivi de vingt-six ans de carnage; ce jour où le fanatisme changea un peuple doux en un peuple de meurtriers, & où, d'un bout de la France à l'autre, les autels furent inondés de sang! Je te rends grace, ô ciel, de ce que HENRI IV & SULLY ne périrent pas dans cette journée. La mort de ces deux hommes seuls eût été plus funeste à l'Etat, que celle des soixante-dix mille citoyens qui furent égorgés.

L'éducation de SULLY fut interrompue

par ces revers. Il se vit obligé de renoncer à l'étude des langues : mais l'histoire, en lui mettant sous les yeux la vie des grands Hommes, lui fit sentir qu'il étoit né pour les imiter. Les mathématiques accoutumèrent son esprit à ces combinaisons justes & rapides qui forment le guerrier & l'homme d'Etat. Son siècle même l'instruisit. Les fureurs religieuses dont il fut le témoin, & presque la victime, lui inspirèrent l'horreur du fanatisme. Le ravage des villes & des campagnes réveilla dans son cœur l'humanité. La faim, la soif, les périls & les travaux formèrent son courage. Quoi donc ? en voyant les mœurs foibles & corrompues de notre siècle, serions-nous réduits à envier ces temps des discordes civiles, où les Etats éprouvent des secousses, mais où les ames se fortifient par les épreuves ? SULLY n'est encore âgé que de seize ans, & déja il commence à se signaler. Les premiers talens qu'il montra, furent ceux de la guerre.

Charles IX étoit mort, Prince féroce & foible, esclave de sa mère, teint du sang de ses sujets. Henri III accouroit du fond de la Pologne. Catherine, voluptueuse & cruelle, Reine barbare & femme superstitieuse, tenoit les rênes sanglantes de l'Etat. Les Protestans

plus terribles par leurs pertes, couroient venger les meurtres de la Saint Barthelemi. HENRI avoit brisé ses fers: ce jeune Prince voloit de sa prison aux combats. Rosni le suit (4). Impatient de vaincre, il sert sans autre titre que celui de volontaire. Les plaines de Tours furent le premier théâtre de sa valeur. Deja il allarme le cœur sensible du Roi de Navarre: ce Prince loue son courage en blâmant sa témérité. Un drapeau lui est confié: ce devoit être en ses mains l'étendard de la victoire. Il consacre à son maître le fruit de ses économies, & l'or qui étoit le prix de son sang. Plusieurs Gentilshommes à sa solde font serment de combattre & de mourir avec lui (5). Dès ce moment il ne fut attaché qu'à la seule personne du Roi. C'étoit se dévouer aux périls & s'enchaîner à l'honneur. HENRI seul avec quelques guerriers, est enfermé dans une ville ennemie, & séparé de son armée: SULLY combat à ses côtés contre tout un peuple (6); & le nouveau Parménion goûta la gloire de sauver aussi son Alexandre. Les périls renaissent avec les combats. Ici il est enveloppé, & ne voit plus que l'honneur de la mort; ailleurs, l'épée à la main, il brave une armée (7). HENRI blâme en vain ces

excès de valeur. Ce qu'il défendoit par ses discours, il l'autorisoit par ses exemples: & SULLY dans les combats étoit encore plus porté à imiter son maître, qu'à lui obéir.

La France déchirée & sanglante, parut enfin se reposer. On vit les deux cours passer en un instant, de la guerre aux plaisirs. Etrange contraste de fureurs & de voluptés! Ces guerriers que la superstition avoit rendus féroces, s'occupoient de galanterie, de festins & de danses. L'intérêt eut bientôt rompu une paix mal observée. Le Roi de Navarre, à la tête de quinze cens hommes, attaque une place importante & bien défendue. La hache enfonce les portes; mais dans l'intérieur de la ville, cent barrières qui s'élèvent, arrêtent les vainqueurs (8). C'est à l'histoire à peindre SULLY, combattant ici à côté de son Roi; à chaque pas livrant de nouvelles batailles, montant à de nouveaux assauts; exposé au feu des batteries, à la grêle des mousquets, aux pierres qui rouloient du haut des maisons; restant ainsi pendant cinq jours & cinq nuits entières sans quitter ses armes; dérobant à la hâte & sur le champ de bataille une nourriture ensanglantée; ne prenant de repos que debout, & adossé contre les maisons

même dont les débris s'écrouloient ſur leurs têtes ; en cet état, bleſſé & tout dégoûtant de ſang, mais combattant toujours, & d'une main attaquant les ennemis, tandis que de l'autre il défendoit ſon Roi.

La guerre de ces temps-là n'étoit pas ſemblable à celle qui ſe fait aujourd'hui, où cent mille hommes oppoſés à cent mille hommes, forment des maſſes redoutables qui s'étudient, s'obſervent, combinent avec une ſage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec un art terrible & profond la deſtinée des Etats. Les armées beaucoup moins nombreuſes ſe portoient par-tout avec plus de rapidité. L'enthouſiaſme des guerres civiles ſe communiquant aux eſprits, y répandoit une chaleur qui oſoit tout & bravoit tout. On voyoit plus de coups de main que d'actions combinées, plus de chocs que de batailles. Les combats plus fréquens avoient auſſi moins d'influence. L'audace ſuppléoit à la foibleſſe des moyens. Les villes étoient priſes & repriſes tour-à-tour. On négocioit, on combattoit en même temps ; & par-tout l'intrigue ſe mêloit à la guerre.

Je ne ſuivrai point SULLY dans toutes les expéditions où il accompagna & ſervit

HENRI IV. On verroit par-tout les mêmes tableaux, des sièges, des combats, des périls, des blessures (9). Je passe rapidement sur ces objets, & je me hâte d'arriver à des époques plus importantes. Henri III n'étoit plus. Ce Prince malheureux étoit mort percé du poignard qu'avoit aiguisé sa foiblesse. Le trône de la France vacant par un assassinat, étoit disputé par la révolte & par l'intrigue. Mayenne avoit pour lui le sang de Lorraine, ses talens & le fanatisme des peuples : le Cardinal de Bourbon, un titre & le fantôme du pouvoir : Philippe II l'or du Méxique, les foudres de Rome, & le génie du Duc de Parme : HENRI IV ses droits, ses vertus, son épée & SULLY.

Déja SULLY l'a rendu maître de Meulan, place importante. Mayenne s'avance à la tête de trente mille hommes. HENRI n'en a que trois mille, & il ose combattre (10). Il confie à SULLY un de ces postes qui multiplient les forces d'une armée, & décident les victoires. SULLY combat & dispose. Il donne à la fois l'ordre & l'exemple. Ses troupes sont enfoncées ; il les rallie. De nouveaux ennemis succèdent à ceux qu'il a terrassés ; & ses soldats s'épuisent. Il vole à HENRI IV & demande

un renfort. *Mon ami*, lui dit le Roi, *je n'en ai pas à vous donner, mais il ne faut pas perdre courage.* SULLY revole à ses troupes; il leur annonce un prompt secours. Il ne les trompoit pas: sa valeur, son intrépidité, son zèle pour l'Etat, son amour pour son Roi, toutes ses vertus enflammées par le danger de HENRI IV, voilà le secours qu'il leur apporte. Ces sentimens passent dans tous les cœurs; les blessés ne voient plus leur sang qui coule; les mourans se raniment; les bras se multiplient; & SULLY vainqueur assure la victoire de HENRI IV.

Paris est assiégé. SULLY emporte un des fauxbourgs, & va semer l'effroi jusque dans l'enceinte de la ville. Il fait lever le siège de Meulan. Il défend contre une armée, une place sans murailles. Cependant les Espagnols se sont joints aux Ligueurs. Mayenne avec d'Egmont marche contre HENRI. Une bataille va décider du sort de la France (11). Les plaines d'Ivri virent SULLY combattre avec intrépidité, jusqu'au moment où renversé, foulé aux pieds des chevaux, & percé de sept blessures, il demeura sans casque & sans armes, évanoui & abandonné sur le champ de bataille. Ce fut au sortir de ce

combat, que HENRI, penché sur ses blessures, lui donna devant toute son armée, le titre de brave & de franc Chevalier. Ce titre n'étoit pas de ceux qui décorent la vanité: c'étoit le titre des Héros. Nobles François, ce titre étoit celui de vos ancêtres: l'auriez-vous oublié? On l'achetoit par le sang, on le soutenoit par les vertus; il annonçoit l'honneur, & ne le suppléoit jamais. SULLY le méritoit sans doute. Il apprend que son Roi forme un second siège de Paris; il s'y fait traîner. Ses pas chancelans ne peuvent encore le soutenir dans les combats; son bras en écharpe ne peut manier l'épée; mais sa tête peut servir son Prince: sa voix peut enflammer les troupes. La vue même de ses blessures sera le signal du combat & l'exemple du courage. Bientôt son bras seconde sa valeur (12). Il prend Gisors; il vole au siège de Chartres, & peu s'en faut qu'il n'y périsse. Il concerte un projet pour faire tomber Mayenne entre ses mains; mais l'ardeur indomptable de HENRI sauve le Chef de la Ligue. Au siège de Rouen (13), il brigue l'honneur de diriger une batterie: mais déja l'envie lui dispute la gloire de servir l'Etat. On ne lui enlèvera pas du moins celle de

verser son sang à côté de son maître. Le Duc de Parme étoit rentré pour la seconde fois en France (14). Le Roi qui ne comptoit jamais les troupes, marche vers lui. A la tête de cent hommes, il ose en affronter trente mille; action étonnante, & qui, pour être crue, a besoin du nom de HENRI IV. SULLY combat comme les Spartiates aux Thermopiles. Soixante de ses compagnons périssent à ses côtés; & son bras avec quarante hommes soutient le destin de la France contre une armée.

La nature avoit donné à SULLY le goût des sièges, & les talens pour l'attaque & la défense des places. Entraîné par cette impulsion, il avoit approfondi l'art du génie; art utile & terrible! Cet art étoit encore loin d'être perfectionné; & l'Europe attendoit Vauban (15); mais SULLY dans cette partie même, eut la gloire qui caractérise le plus un grand Homme, celle de devancer son siècle. Au siège de Dreux ses ennemis osent insulter à ses mesures: son succès le venge (16). Il contribue à la prise de Laon. Ce fut là qu'il combattit pour la dernière fois contre les François. En entrant dans cette place, il eût volontiers brisé son épée, instrument des guerres

guerres civiles : mais il espéroit la laver dans un sang ennemi. HENRI a déclaré la guerre aux Espagnols. SULLY est appellé au siège de la Fère. Il le dirige par ses conseils ; il y pourvoit à la subsistance des troupes. Devant Amiens, il n'est pas moins utile à son Roi ; Amiens, dont la perte avoit presque ébranlé le trône de HENRI IV. La paix de Vervins termine enfin tant de secousses : mais bientôt la guerre se rallume aux pieds des Alpes. Le Duc de Savoie, qui avoit tout l'artifice d'une puissance foible, attire sur lui les armes du vainqueur de la Ligue (17). Tout est prêt ; HENRI s'avance ; & SULLY par ses succès, va terrasser à la fois les ennemis de la France & les siens. Il ose attaquer deux places situées sur un roc escarpé & inaccessible. Un sentier bordé d'abîmes, étoit le seul chemin par où l'on pût y conduire du canon. Il falloit ensuite le porter à force de bras sur la cîme d'une montagne ; il falloit, pour établir les batteries, applanir & tailler les pointes des rochers ; il falloit découvrir dans la citadelle quelque endroit moins solide où le canon pût s'ouvrir un passage. Après tant d'obstacles, il en restoit un plus difficile à vaincre ; la jalousie des courtisans. SULLY triompha de

tout. Les ennemis de la France apprirent à le craindre, HENRI IV à l'eſtimer encore plus, & les courtiſans acquirent un nouveau droit de le haïr.

Je m'arrête peu ſur les actions militaires de SULLY. Ce qui ſuffiroit pour l'éloge d'un autre, eſt à peine le commencement du ſien; & je traite ce grand Homme comme a fait la poſtérité, qui a preſque oublié le guerrier pour ne ſe ſouvenir que de l'homme d'Etat. Jettons un coup d'œil rapide ſur ſes négociations, comme ſur ſes combats; & nous contemplerons enſuite le ſpectacle que nous offre ſon miniſtère.

SECONDE PARTIE.

LORSQUE la mort du dernier Valois eut ouvert à HENRI IV le chemin du trône, ce Prince jetta ſes regards au dedans & au dehors de la France, pour voir ce qu'il avoit à craindre ou à eſpérer. L'Angleterre ébranlée par les caprices tyranniques de Henri VIII, foible ſous Edouard VI, inondée de ſang ſous Marie, floriſſante & tranquille ſous Elizabeth, jettoit alors les fondemens de ſa grandeur, & paroiſſoit diſpoſée à ſoutenir en France un Roi proteſtant. La Hollande com-

battoit contre ſes tyrans, & voyoit dans leur ennemi un allié néceſſaire. L'Allemagne avilie ſous Rodolphe redoutoit tout des Ottomans, & n'avoit que peu d'influence ſur ſes voiſins. La Suiſſe libre & guerrière, avoit beſoin par ſa pauvreté, de vendre ſes citoyens & ſon ſang. L'Eſpagne agrandie d'un nouveau monde, avoit englouti le Portugal, menaçoit l'Angleterre, & déſoloit la France. La Savoie obſervoit la France embrâſée. Rome avoit lancé ſes foudres. La Suède & le Danemarck n'étoient pas encore liés aux affaires du midi. La Pologne n'étoit qu'un ſéjour de barbares. La Ruſſie n'exiſtoit pas. Au dedans du royaume étoit cette ligue protégée par l'Eſpagne, autoriſée par les Papes, & qui combattoit au nom de Dieu contre les Rois. On voyoit d'un côté ce Mayenne, ſage dans les conſeils, lent dans l'exécution, excellent Chef de Parti, plus habile qu'heureux guerrier; d'Aumale ardent, impétueux, bravant les Rois & la mort; Nemours, aſſez grand pour que Mayenne en fût jaloux; Mercœur, philoſophe au ſein de la révolte, & humain dans les guerres civiles; Briſſac, eſprit romaneſque & ſingulier, voulant créer l'ancienne Rome ſur les débris de la France;

P ij

le Cardinal de Bourbon, qui par sa foiblesse avoit été forcé de devenir Roi ; Guise, redoutable par son nom seul ; d'Epernon qui n'avoit que de l'orgueil, & n'inspira jamais que de la crainte ; Villars *, fier & emporté, plein de franchise & de valeur ; Joyeuse, dévot par caprice, & guerrier par fanatisme ; Villeroi honnête homme & homme d'Etat ; enfin ce Président Jeannin, trop vertueux pour un rebelle, aimant son pays, ennemi de l'Espagne, haï des Seize, l'ame du parti malgré le parti même, dont il modéroit la passion & la fureur. On voyoit de l'autre côté d'Aumont, sujet fidèle & intrépide guerrier ; Biron qui avoit commandé en chef dans sept batailles ; son fils à qui il ne manqua, pour être grand, que d'être toujours vertueux ; Givri aussi habile dans les Lettres que dans la guerre ; Crillon dont le nom étoit celui de la valeur ; Lesdiguières, de simple soldat devenu Connétable, dans des temps où tous les hommes par leur propre poids se mettent à leur place ; Montmorency, digne de porter un si grand nom ; Mornai, le seul peut-être qui ait été extrême dans la religion, sans

* Brancas-Villars, Amiral.

être fanatique; Sanci, magiſtrat, guerrier, négociateur, & miniſtre; Harlai, qui eut la gloire de ſouffrir pour ſon Roi; Bouillon, génie inquiet & ardent, qui joignoit toute l'activité de l'ambition à tout le flegme de la politique; le Comte d'Auvergne, avide de cabales & de plaiſirs; le Comte de Soiſſons, brave, mais inconſtant, peu attaché à ſon maître, jaloux de ſa gloire, aveugle dans ſes deſirs, ayant beſoin d'être agité, ſe tourmentant ſans objet. Tels étoient au dedans & au dehors les diſpoſitions, les talens, les vices ou les vertus de ceux qui combattoient ou ſervoient HENRI IV. Pour réunir tant d'intérêts, calmer tant de paſſions, c'étoit peu de vaincre, il falloit encore négocier. SULLY, guerrier & politique, ſecondoit le Roi par ſes talens, comme il le ſervoit par ſa valeur.

A peine la Ligue commençoit à ſe former, HENRI l'avoit envoyé à la cour de France pour en obſerver tous les mouvemens (18). Il avoit vu ce moment avant-coureur des grands troubles, où chacun s'agite, obſerve, prend des meſures, où les amitiés ſe changent en partis, où les haines deviennent factions, où tous les intérêts particuliers pèſent ſur l'Etat, où les petits ceſſent d'être étonnés

du poids de la grandeur fouveraine, & où les Grands commencent à trafiquer de leur foi, & à mettre un prix à leur probité. Il avoit fuivi toutes les révolutions de la cour, & les progrès de fes différens fyftêmes. Il avoit négocié, au péril de fa vie, le traité qui unit enfemble les deux Rois (19). La mort de Valois lui ouvre une carrière plus vafte. Je le vois négocier avec tous les Ligueurs, qui par leur puiffance difpofoient des forces de l'Etat, ou qui par leur nom influoient fur la fidélité des peuples. Villars, maître d'une place importante, lui oppofe un courage fier & une colère aveugle (20); SULLY par le fang-froid, par la modération, par la franchife, triomphe de cette ame altière, & rend un citoyen à l'Etat. L'héritier des Guifes vient combattre pour foutenir ce même trône ébranlé par leurs mains (21). SULLY ramène une foule de rebelles aux pieds de leur maître. Profiter de leur jaloufie pour les divifer, de leur haine mutuelle pour leur infpirer l'amour du devoir; flatter l'ambition par des dignités, l'intérêt par des richeffes, la vanité par des éloges; eftimer par le caractère & par l'impétuofité des paffions, le prix que chacun met à fa haine ou à fa vengeance; calculer

ce que chacun peut valoir à son nouveau maître, & quelle portion il entraînera avec lui, en se détachant; flatter les puissans, par la gloire de décider du destin de l'Etat, les petits, par l'honneur de prévenir les grands; persuader à chacun que c'est dans lui qu'on a le plus de confiance; les engager tous à se hâter, pour ne pas se voir enlever la gloire de ce qu'ils auroient pu faire eux-mêmes; tel étoit l'art que SULLY employoit avec ces factieux obscurs qui forment la populace des partis, & n'ont d'autre politique que celle des passions: mais avec les hommes d'un ordre supérieur, son art de négocier n'étoit que celui de présenter la raison armée de toute sa force. Il pesoit les intérêts de la France, balançoit les droits, détailloit les forces, retraçoit l'horreur des guerres, la nécessité d'un chef, les vertus du Roi; il faisoit retentir au fond des cœurs la voix de la Patrie qui redemandoit ses citoyens, & déployoit cette éloquence mâle, qui naît moins des lumières de l'esprit, que de la vigueur des sentimens.

Dans ces temps déplorables la fidélité même étoit factieuse. En travaillant à ramener les Ligueurs, il falloit affermir dans le devoir le parti de HENRI IV. L'obéissance

sembloit être un bienfait, & non pas un devoir. Les Catholiques jaloux des Protestans, & corrompus par l'Espagne, formoient des complots qu'ils croyoient sacrés, parce qu'ils y mêloient le nom de la religion. Les Grands, accoutumés à l'indépendance, craignoient de faire un Roi sous lequel ils cesseroient d'être tyrans. Les Protestans animés de cet esprit républicain, que les guerres civiles, l'exemple de la Hollande, & la persécution même fomentoient; d'abord appuis de HENRI IV, mais le servant plutôt en conspirateurs qu'en sujets; indignés ensuite de partager avec des Catholiques l'honneur de combattre pour lui; frémissants bientôt de le voir prêt à leur échapper; dans l'édit de Nantes, regardant tous les privilèges comme un droit, tous les refus comme injustice; devenus plus irréconciliables contre une religion qui avoit triomphé d'eux, formoient au sein de l'Etat un peuple nombreux, toujours réprimé par l'autorité, & toujours luttant contre elle. C'étoit le génie de SULLY que HENRI IV opposoit à tant de factions (22). SULLY veilloit sans cesse. Ou il annonçoit de loin l'embrâsement, toujours moins terrible lorsqu'il est prévu; ou il le prévenoit en l'étouffant.

Quelles ſont ces aſſemblées où des ſujets paroiſſent avoir des intérêts différens de ceux de l'Etat? Je reconnois le corps des Proteſtans; aſſemblées redoutables, parce que réunis ils voient mieux leurs forces; parce que leurs paſſions concentrées dans un eſpace étroit, deviennent plus actives, & fermentent en s'uniſſant. Il eût été plus utile ſans doute de proſcrire ces aſſemblées; mais il ne reſtoit à l'autorité encore chancelante que la reſſource de les permettre, pour laiſſer croire qu'elle auroit pu les défendre (23). Pour en prévenir les effets, il falloit un homme qui y préſidât au nom du Roi, & qui dirigeât tous les mouvemens, en ne paroiſſant que les ſuivre; un homme qui fût aſſez ferme pour y ſoutenir l'honneur du trône, aſſez ſage pour ne pas pouſſer trop loin des eſprits emportés & extrêmes, qui eût de la ſoupleſſe pour manier les caractères, de la dignité pour en impoſer, un mêlange d'activité & de ſang-froid, de l'adreſſe pour diviſer, de l'éloquence pour réunir, l'art de tout pénétrer, beaucoup plus encore que celui d'être impénétrable. Cet homme étoit SULLY. Il ſçut calmer les défiances, diſſiper les bruits que répandoit l'animoſité, arrêter avec éclat les

démarches les moins dangereuſes, prévenir les autres ſourdement & en ſilence, retenir les uns par la crainte, les autres par l'intérêt, quelques-uns par la honte, d'autres par l'honneur. Il n'y avoit pas une paſſion, pas un vice, pas une vertu dont il ne tirât quelque avantage pour aſſurer la tranquillité publique.

Cet art de commander aux eſprits n'étoit pas renfermé dans les bornes de la France. Par-tout où HENRI IV avoit des intérêts à diſcuter, SULLY portoit le même empire. Je laiſſe à d'autres le ſoin de peindre ce grand Homme, négociant avec la Suiſſe, la Savoie, Rome & Florence. Je me hâte de le ſuivre en Angleterre. (24) Elizabeth n'étoit plus; & le fils de Marie Stuard occupoit ſon trône. HENRI IV avoit formé le projet d'abaiſſer la Maiſon d'Autriche. Ce Prince irrité de l'orgueil de Charles-Quint, des complots de Philippe II, portant tout le poids des malheurs de François I, & celui de ſes propres injures, avoit réſolu de venger la France, l'Europe & lui-même, & de terminer enfin cette grande querelle. Il falloit intéreſſer l'Angleterre à un projet qui devoit armer la moitié de l'Europe contre l'autre. SULLY part, inſtruit par ſon Roi. En arrivant à Londres, il

ne voit que des obſtacles ; une nation fière, magnanime, capable des plus vaſtes deſſeins, mais ennemie d'un peuple rival, concentrant ſes projets & ſes forces dans ſa propre grandeur ; une cour orageuſe & diviſée en factions ; les partiſans de la France ſe choquant contre ceux de l'Eſpagne ; d'autres également jaloux de ces deux Puiſſances ; quelques-uns ſéditieux, avides de nouveautés, n'étant attachés à aucun parti, mais s'agitant pour ébranler ; des Miniſtres ardens pour leur fortune, peu occupés de celle de l'Etat, ſe refuſant à un projet dont ils n'étoient point les auteurs ; une Reine hardie, entreprenante, paſſionnée pour le parti catholique, bravant par fanatiſme l'autorité d'un époux & d'un maître ; un Prince juſte, mais foible & irréſolu, plus Théologien que Roi, faiſant des livres au lieu de combattre ; ſans fermeté au dedans, ſans politique au dehors. Le génie de SULLY lutte contre tant de difficultés. Tel qu'un Général habile, & qui n'a pour combattre qu'un terrain inégal & déſavantageux, promène par-tout ſes regards, & obſerve autour de lui quels ſont les poſtes qui peuvent l'appuyer ; tel SULLY arrivé à la cour de Londres, obſerve tout ce qui peut

traverser ou seconder sa négociation. Il juge la foiblesse du Roi; il apprend à se défier des Ministres; il combat les intrigues des Espagnols; il réveille dans les députés de la Hollande leur haine contre leurs tyrans; il excite la Suède & le Danemarck à étendre leur politique sur le Midi; il enflamme Venise par l'espoir de recouvrer son ancienne grandeur. Armé de toutes ces forces réunies, il revient ensuite sur le Roi, il l'attaque, il le presse; il lui présente les vastes desseins de HENRI IV approuvés par Elizabeth; il lui fait voir l'Europe partagée en deux grandes factions; d'un côté, l'Empereur qui n'a que des titres & de la foiblesse; le Pape esclave honorable de l'Autriche; l'Espagne dévastée par l'Amérique; la Flandre Espagnole ébranlée des secousses qu'elle éprouva sous Philippe II; la Savoie resserrée entre les grandes Puissances qui l'écrasent; les petits Etats d'Italie, faits pour dépendre de quiconque veut les conquérir ou daigne les acheter; de l'autre, la France pleine de ressources, & sortant plus terrible du sein de ses divisions; l'Angleterre puissante par ses flottes, & plus encore par son génie; la Suède féconde en fer & en Héros; le Danemarck, fier d'avoir au-

trefois ravagé l'Europe ; Venife, commerçante comme Tyr, & conquérante comme Carthage; la Hollande déja célèbre par quarante ans de victoires; enfin les Etats proteftans de l'Allemagne & de la Suiffe, enthoufiaftes de leur liberté comme de leur religion. Il paffe au détail des projets ; il expofe les moyens ; enfin il intéreffe la vanité de Jacques, en lui peignant les Rois d'Angleterre & de France à la tête de cette grande entreprife, remuant l'Europe, & faifant le fort des Rois. Mais ô foibleffe des grands Hommes ! pouvoir inévitable qui entraîne tout ! Que fert à SULLY de triompher de tant d'obftacles, & d'unir l'Angleterre avec la France contre l'Autriche ? La mort de HENRI IV devoit rendre inutiles tant de foins. Une partie de ce vafte plan étoit réfervée à Richelieu; l'autre ne devoit jamais être exécutée; & prefque tout ce qui a été fait, devoit encore être détruit par de nouveaux événemens. Ainfi, le monde politique a éprouvé encore plus de révolutions qu'il n'eft arrivé de changemens fur la furface du globe.

Quelque talent qu'eût SULLY pour négocier, le Préfident Jeannin & le Cardinal d'Offat pouvoient peut-être lui difputer cette

gloire : mais il en eſt une où il n'eut point de rivaux ; c'eſt celle du miniſtère. Il y éclipſa tout ce qui avoit paru juſqu'alors ; il mérita de ſervir de modèle à la poſtérité.

TROISIÈME PARTIE.

FOIBLES Orateurs, éloignés par nos conſtitutions modernes, de tout ce qui a rapport au gouvernement & aux affaires, eſt-ce à nous à traiter ces grands ſujets qui embraſſent le ſyſtême politique des Etats ? Ce ſeroit aux Orateurs des anciennes Républiques, ou plutôt s'il y avoit un homme qui pût obſerver tous les empires, juger les lieux & les temps, ſuivre l'agrandiſſement, la décadence & la chûte de tous les Royaumes, connoître enfin toutes les cauſes & tous les effets, ce ſeroit à lui à parler d'un Miniſtre, & d'un homme d'Etat. Qui entreprendra de le peindre ? Si je lui donne la ſageſſe & l'activité, l'eſprit de détail & le génie des grandes choſes ; ſi je dis qu'il doit gouverner comme la nature, par des principes invariables & ſimples ; bien organiſer l'enſemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes ; pour bien juger d'un ſeul reſſort, regarder la machine entière ; calculer l'influence de tou-

tes les parties les unes ſur les autres, & de chacune ſur le tout; ſaiſir la multitude des rapports entre des intérêts qui paroiſſent éloignés; voir d'où tout vient, & où tout va; lier les intérêts particuliers à l'intérêt général, les réunir en les contenant l'un par l'autre; faire concourir les diviſions même à l'harmonie du tout: ſi je dis qu'un Miniſtre doit employer le moins de force poſſible pour chaque opération; éviter, preſque autant que le mal, les demi-remèdes dans les grands maux; marcher au but ſans trop voir les obſtacles; diſtinguer dans les choſes d'adminiſtration celles qui ont beſoin de tout le poids de l'autorité, & celles qui ne ſont jamais mieux adminiſtrées, que lorſqu'elles ne le ſont point du tout; ne pas prendre l'état forcé d'un pays pour ſon état naturel; ne pas s'écarter des principes généraux pour quelques inconvéniens de détail; ne pas croire qu'on peut déraciner tous les abus, ce qui ſeroit le pire de tous; ne pas cauſer le malheur d'un Etat pour le bien d'une ville, ni les maux d'un ſiècle pour l'intérêt d'un inſtant: ſi j'ajoute qu'un Miniſtre doit veiller ſans ceſſe à retrancher de la ſomme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le

tourment des affaires, les néceffités de moment, la molleffe ou la corruption de ceux qui exécutent, le choc & le contrafte éternel de ce qui feroit poffible dans la nature, & de ce qui ceffe de l'être par les paffions; je n'aurai encore tracé qu'une image imparfaite des qualités & des devoirs d'un homme d'Etat. Les opérations de SULLY le peindront mieux que tous les difcours. C'eft en le voyant agir que nous mefurerons l'étendue de fes talens.

Il n'étoit pas encore Surintendant; & déja fon maître le deftine à réparer les maux de la France. Son premier mérite fut de les connoître. Il porte fes regards fur toute l'étendue du royaume, & il voit un Etat ébranlé par quarante ans de guerres civiles, en proie à tous les malheurs qu'une autorité foible & avilie avoit pu introduire. Il commence par calculer les dettes de l'Etat. Il le trouve engagé avec l'Angleterre, la Suiffe & la Hollande, qui avoient fourni à HENRI IV des troupes, des vaiffeaux, du fer & de l'or, pour triompher de la Ligue; avec les gens de guerre, dont le fervice & le fang n'avoient pas encore été payés; avec les traitans qui forçoient l'Etat à payer fa ruine; avec tous les

les officiers des différens ordres du royaume, qui réclamoient leurs gages & leurs pensions de plus de vingt années; avec les anciens esclaves des favoris, à qui les libéralités de Henri III avoient prodigué le sang du peuple; avec les créanciers des rentes, qui en chargeant l'Etat de capitaux immenses, dévoroient dans l'oisiveté le fruit des travaux & des sueurs de la nation; enfin avec les chefs de la Ligue, qui tous avoient vendu leur fidélité à leur nouveau maître. Il avoit fallu acheter chaque place, payer chaque traité, estimer à prix d'or l'intérêt que chacun trouvoit dans la révolte, comme si l'honneur de redevenir vertueux n'eût pas été la première des récompenses. Toutes ces dettes réunies formoient une somme de trois cent trente millions *. SULLY passe à l'examen des revenus. Je souhaiterois que mon siècle pût être étonné en apprenant que le Roi ne recevoit que trente millions, tandis que le peuple en payoit cent cinquante. Quelles étoient les sources de cet incroyable désordre? La foi-

* L'argent étoit alors à 22 liv. le marc. Ainsi la dette de l'Etat répondoit à 810 millions de notre monnoie actuelle.

blesse des Rois, la rapacité des sujets. Outre les subsides imposés pour les besoins de l'Etat, chaque officier ou de guerre, ou de justice, ou de finance, levoit des droits sur le peuple, qui étoit forcé de nourrir tant de tyrans. Tous les créanciers de l'Etat, soit étrangers, soit sujets, se payant par leurs propres mains, avoient jusque parmi les fermes du Roi, des fermes à leur profit, & leurs brigands, sous le nom de commis, qui disputoient à ceux du Prince le droit de dévorer le royaume. Les fermiers généraux établissant des sous-fermes, & celles-ci étant subdivisées en d'autres qui se partageoient encore en d'autres branches, les revenus de l'Etat s'épuisoient en passant par tant de mains; semblables à ces masses d'eaux, qui précipitées d'une grande hauteur, & roulant de cascades en cascades, de rochers en rochers, se dissipent en poussière, sont emportées par les vents sur des plaines éloignées, & trompent le bassin qui les attendoit dans le fond du vallon. Cent millions de domaines avoient été aliénés presque sans titre. Une grande partie des revenus royaux avoit été ou usurpée par les Grands, ou vendue au plus vil prix par ceux même qui furent employés à

en conſtater l'état. Mais la plus grande ſource du déſordre étoit les brigandages des Officiers de finance. Qui pourroit détailler toutes les ruſes qu'avoit inventées l'avarice pour s'approprier les revenus de l'Etat ? On diminuoit les recettes ; on augmentoit les dépenſes ; on multiplioit les frais ; on enfloit les émolumens des charges ; on faiſoit de doubles & de triples emplois ; on falſifioit des articles ; on en ſupprimoit d'autres. SULLY porte le flambeau dans toutes ces mines ſourdes & profondes, où les Receveurs puiſoient l'or de la France. Il parcourt tous les régiſtres, compare tous les Etats, vérifie tous les comptes ; il les rapproche ; il les combine. Je ne craindrai pas de le dire, ce travail obſcur eſt peut-être ce qui fait le plus d'honneur à SULLY. L'ame d'un grand Homme ſent un plaiſir ſecret lorſqu'il s'agit dans un Conſeil, de braver, pour le bien de l'Etat, des ennemis puiſſans ; ſon génie s'élève, lorſqu'il forme ces grandes combinaiſons qui doivent influer ſur le ſyſtême de l'Europe : mais s'enſevelir dans des détails qui rabaiſſent continuellement l'eſprit, & exigent toutes les petites attentions d'un inſtinct laborieux ; conſacrer à de pénibles calculs, cette même main accou-

tumée à conduire des armées ; ce travail, dont les difficultés font très-grandes, le fruit incertain, & où l'imagination n'eft point foutenue par l'idée de la gloire, demande une ame plus forte que les opérations les plus éclatantes du miniftère.

SULLY pourfuit l'examen de la France. Il obferve dans tout le royaume les effets de ces abus. Il voit l'induftrie étouffée, la circulation interrompue, les fonds de terre négligés ou fans valeur, le peuple dans la misère, le crédit anéanti, nulle reffource pour le préfent, une ruine prefque inévitable pour l'avenir. Cependant la France, comme un malheureux qui expire en fe débattant, inquiète & tourmentée, s'agitoit pour trouver un remède à fes maux. On avoit créé un Confeil de finances, efpèce d'hydre encore plus funefte à l'Etat, que le Surintendant qu'elle remplaçoit (25). Les membres de ce Confeil augmentoient les maux qu'ils devoient réformer. On les vit fous des noms empruntés, gouverner toutes les fermes du royaume, fe faire adjuger à vil prix les baux des grandes entreprifes, forcer par leurs délais les créanciers de l'Etat à réduire eux-mêmes leurs fommes, & les porter enfuite toutes entières

ſur les comptes. On les vit refuſer pour les beſoins de la guerre, ces mêmes tréſors qu'ils prodiguoient pour leur luxe, & jouir à la fois de l'indigence du Roi, de la misère du peuple, & du déſordre de l'Etat. Tels notre ſiècle a vu dans une ville renverſée par un tremblement de terre, des brigands chercher de l'or au milieu des cadavres & des ruines, & remercier le ciel du renverſement de leur Patrie. C'en étoit fait de la France, ſans un Miniſtre tel que SULLY. Tandis que tout ſe réuniſſoit pour la perdre, il n'omit rien pour la ſauver. Pour achever de s'inſtruire, il parcourt lui-même une grande partie des provinces du royaume. O vous, qui voulez connoître & guérir les maux d'un Etat, ſortez de vos Palais. Aſſis à vos tables voluptueuſes, vous ignorez qu'il y a des milliers d'hommes qui meurent de faim. Dans les cours & autour du trône, le peuple eſt toujours heureux, un royaume eſt toujours floriſſant: c'eſt lorſqu'on voit les ſillons de la campagne abandonnés, les charrues briſées, les chaumières déſertes ou qui tombent en ruine; c'eſt lorſqu'on foule l'herbe qui couvre les rues ſolitaires des villes; c'eſt lorſqu'on rencontre ſur les grands chemins des pères,

des mères, de jeunes enfans qui fuient tous ensemble le doux sol de leur Patrie, pour aller chercher des alimens sous un ciel plus heureux; c'est alors que le cœur se serre, que les larmes coulent; c'est alors que l'on commence à concevoir que la cour n'est point l'Etat, & que le luxe de quelques hommes ne fait pas le bonheur de vingt millions de citoyens.

Tel fut le spectacle qui frappa les regards de SULLY. Mais avec l'ame du citoyen, il portoit l'œil du philosophe (26). En observant les maux, il étudioit les ressources. Il ne faut point que la postérité ignore que SULLY, dans ses recherches, éprouva de la part des financiers presque autant de difficultés & d'obstacles, que son maître en avoit éprouvés de la part des Ligueurs, lorsqu'il avoit fallu conquérir chaque ville (27). L'homme de bien triompha; il parcourut ce royaume désolé, avec des vues également éclairées & bienfaisantes. Enfin les maux vont cesser, & la lumière va naître. SULLY est armé de l'autorité de son Roi; & il a toute la vigueur d'une ame qui veut faire le bien. Il commence par réformer les abus. Les officiers & les Grands n'ont plus le droit de le-

ver des contributions ſur les provinces; & le peuple affranchi de ſes tyrans, ſe félicite de n'avoir plus à payer qu'un maître. Envain d'Epernon (28), dans le Conſeil ſoutient la cauſe des concuſſionnaires; ce n'eſt point à SULLY à trembler. Comme Miniſtre, il écraſe l'injuſtice; comme Guerrier, il brave les menaces. Il pourſuit ſa carrière au milieu des orages. Il défend aux créanciers de l'Etat de lever par eux-mêmes aucuns droits ſur les fermes. Par cette ordonnance, les revenus furent arrachés des mains de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Suiſſe, de Florence, de Veniſe, & de tous les hommes les plus puiſſans du royaume. HENRI IV eſt effrayé lui-même de la tempête qui s'élève contre SULLY. Mais SULLY eſt inébranlable. Il caſſe dans les fermes la multitude des ſous-baux. Il dreſſe un état général de finance, qui prévient les moyens honteux de s'enrichir. Il preſcrit aux receveurs de nouvelles formules de comptes. Les ſouterrains profonds qu'avoit creuſés l'avarice, ſont découverts au grand jour; & les tigres qui s'y retiroient pour y dévorer ſourdement les entrailles du peuple, ceſſent enfin d'avoir des repaires. Les fortunes injuſtes ſont citées à des tribunaux. L'avarice rend compte

de ses pillages (29). L'or qui s'est égaré hors des canaux publics, est forcé d'y rentrer. Si l'Etat ne retira point de ces établissemens sévères tout le fruit qu'on espéroit; si plusieurs des grands criminels échappèrent à la poursuite des loix, n'accusons point SULLY: accusons & les intrigues, & la vénalité, & la foiblesse de la nature pour le bien, & l'excès du mal même; car il arrive un point où l'or qui est la source des crimes, sert lui-même à les couvrir, & où à force d'être coupable on devient innocent.

Tout prend une face nouvelle. Les fermes sont doublées; les étrangers en sont exclus; les courtisans n'ont plus d'influence, & cessent de vendre leur protection. Dès-lors les choix furent meilleurs: car, j'oserai le dire, ce qui est protégé, n'est presque jamais ce qui doit l'être. D'ailleurs celui qui corrompt, est déja corrompu; & celui qui achète les autres, quel prix peut-il être estimé lui-même? Le temps de la tyrannie & des usurpations n'est plus. Quatre-vingt millions de domaines rentrent dans les mains du Souverain. SULLY passe à une opération plus compliquée. On vérifie les rentes constituées sur l'Etat. Leur source, leur hypothèque, leur capital, l'épo-

que de leurs différentes créations, tout eſt connu. Chaque engagement eſt diſcuté ; chaque degré d'injuſtice ou de fraude eſt calculé. On éteint les unes, on rembourſe les autres, on réduit celles qui devoient être réduites. L'équité ſévère préſida à tous ces jugemens ; & une opération qui ébranloit les fortunes de tant de particuliers, ſervit encore à établir le crédit public. On fait des loix pour arrêter les ſommes qui paſſoient chez les nations voiſines : mais les loix ne ſuffiſent pas ; il faut ôter aux hommes l'intérêt de les violer. SULLY eut recours à différens moyens, mais tous inſuffiſans (30). Louons ce grand Homme du bien qu'il voulut faire, & rejettons ſur ſon ſiècle celui qu'il ne fit pas. L'ordre rétabli dans les payemens les facilite. A chaque partie de la dépenſe eſt appliquée une partie des revenus. Les deniers ne ſont plus engagés d'avance, d'une année à l'autre, parce que les aſſignations n'excèdent plus la portée de la recette. Un édit ſévère défend de reculer les payemens, & prévient ces traités honteux, où le créancier étoit obligé de trafiquer d'une partie de ſa dette, pour acheter l'autre. Si quelqu'un étoit fatigué de ces détails, qu'il ſçache que les choſes les plus petites en ap-

parence, influent fur la grandeur des Etats. Tout, dans les réformes de SULLY, tendoit au foulagement du peuple. Les villes & les provinces font déchargées du fardeau des dettes qui les accablent. Les vexations fourdes, les formalités odieufes, les remèdes devenus plus cruels que les maux, font fupprimés. Les privilèges fouvent injuftes & toujours dangereux, font réduits à leur jufte nombre; & la répartition plus égale rend les recouvremens plus faciles.

C'eft ici le moment de développer les principes économiques de SULLY, principes où il fut fi bien fecondé par l'humanité & par le génie de HENRI IV. Comment ces deux hommes, qui avoient paffé une grande partie de leur vie fur les champs de bataille, fe trouvèrent-ils tout-à-coup formés dans l'art de gouverner? Eft-ce que l'habitude des grands dangers accoutume à imaginer les grandes reffources? Ou bien, eft-ce que les motifs brillans, la gloire, les fatigues, les grands fpectacles, le fort des nations que l'on a entre fes mains, élèvent l'homme & l'agrandiffent, en lui faifant exercer toutes fes forces?

N'allons pas confondre la fcience du gouvernement économique avec la fimple admi-

niſtration des finances. Celle - ci n'eſt qu'un méchaniſme d'ordre & d'inſpection : l'autre eſt la ſcience de l'Etat. Elle pénètre à la ſource des richeſſes ; elle les augmente ; elle les dirige ; elle les diſtribue. Les liſtes de la vanité ſont ſurchargées de noms de Surintendans des finances : les faſtes de la Patrie ne comptent que SULLY.

Par quel art funeſte le ſyſtême des impôts eſt-il devenu plus ruineux pour les Etats que la guerre, la peſte & la famine ? Si les campagnes ſont dépeuplées ; ſi une partie des terres ſont en friche ; ſi la France a perdu la moitié de ſes revenus ; ſi tous les reſſorts ſont affoiblis & languiſſans, quelle en eſt la cauſe ? C'eſt qu'on arrache des mains du laboureur les richeſſes deſtinées à reproduire les richeſſes, & que les revenus épuiſés dans leur ſource, ne peuvent plus rentrer dans le ſein de la terre pour en faire germer d'autres. Auſſi une des premières opérations de SULLY, fut de remettre aux provinces vingt millions d'arrérages de taille ; & depuis il diminua d'année en année cet impôt, de deux millions. Ce grand Miniſtre regardoit la taille comme un impôt vicieux de ſa nature, ſur-tout cette taille arbitraire qui rend les poſſeſſions in-

certaines, & abandonne la propriété aux caprices des tyrans (31). Jettez les yeux ſur les campagnes ; vous y verrez le laboureur forcé lui-même à étouffer ſon induſtrie, tremblant d'améliorer ſa terre, faiſant au ciel des vœux meurtriers pour que ſa moiſſon ne devienne pas plus fertile, n'oſant augmenter ſa dépenſe, de peur que ſa richeſſe ne ſoit un crime; vous verrez le pauvre écraſé ſous le poids de ſon travail, obligé de porter encore le fardeau du riche ; les exemptions vendues aux uns, devenir une ſource de terreur pour les autres; la fécondité d'une terre, punie de la ſtérilité des champs voiſins; vous verrez des oppreſſeurs barbares enlever d'une chaumière, les vils meubles que l'indigence laiſſoit à la néceſſité, le lit ſur lequel une femme vient de donner un citoyen à l'Etat, dépouillé par des mains avides, les langes arrachés de deſſus l'enfant qui vient de naître, des malheureux traînés ſur la pouſſière en ſe débattant, pouſſant des hurlemens ſous leur cabane, & diſputant, avec la force du déſeſpoir, la dernière gerbe qu'ils avoient cachée pour les beſoins de leurs enfans. Quoi donc, les habitans de la campagne ſont-ils des ennemis de l'Etat, dévoués à l'oppreſſion & à

la tyrannie ? Malheur aux ames étroites & cruelles, qui osent penser qu'il est de la politique que le paysan soit misérable ; comme si des paysans n'étoient pas des citoyens ; comme s'ils n'étoient pas nos bienfaiteurs ; comme si le découragement & le désespoir excitoient plus au travail que l'aisance & la liberté ! Telles étoient cependant les maximes que SULLY avoit tous les jours à combattre dans le Conseil. On le vit s'élever de même contre une autre espèce d'impôt établi sur toutes les denrées, parce que cet impôt n'étoit qu'une nouvelle surcharge sur les terres. On le vit déployer toute son indignation contre la gabelle (32), espèce de monstre qui a droit de ravager certaines provinces, qui force des hommes pauvres à acheter du sel quand ils manquent de pain, ne marche qu'au bruit des chaînes, empoisonne l'air qu'il respire, & flétrit l'agriculture par-tout où il imprime ses pas. « SIRE, disoit SULLY à HENRI » IV, vous avez extirpé du sein de vos Etats » la guerre civile, mais vos sujets ne sont » point encore en paix ; des armées de pirates » assiègent leurs maisons ; délivrez-les enfin » de leurs véritables ennemis, & faites cesser » des fléaux plus meurtriers pour la France,

» que les batailles de Saint-Denis, de Jarnac, » de Moncontour & de Coutras ». Je ne m'arrêterai pas sur les corvées qui raviſſent au laboureur, non plus ſon argent, mais ſes bras, & qui pour épargner à l'Etat le ſalaire de quelques ouvriers, lui coûtent par le dépériſſement de l'agriculture une partie de ſes revenus. Je ne m'arrêterai point ſur la manière de lever l'impôt, plus onéreuſe au peuple que l'impôt même (33). Par-tout le mal s'eſt gliſſé avec le bien. Par-tout l'abus eſt né de la loi.

Rois, Princes, Miniſtres, écoutez tous le grand principe de SULLY. L'agriculture eſt la baſe de la puiſſance. C'eſt l'agriculture qui crée & qui entretient les flottes; c'eſt elle qui enfante les armées; c'eſt dans les champs couverts d'épis que germe la victoire. Athènes & Rome deſiroient des guerriers & des ſçavans. SULLY, pour faire fleurir la France, ne vouloit que des laboureurs & des pâtres (34). Il encourage tous ces hommes utiles; il propoſe des récompenſes à ceux qui remettront en valeur des terrains incultes; il va par-tout chercher des bras pour fertiliſer les terres. Sa voix appelloit dans la France les huit cent mille Maures que la ſuperſtition

chaſſoit alors de l'Eſpagne. Par un réglement ſage, il garantit les gens de la campagne de l'oppreſſion des gens de guerre. « Soldats & » laboureurs, leur dit-il, d'où naiſſent ces » diviſions ? Ceux qui défendent la Patrie, » doivent-ils s'armer contre ceux qui la nour» riſſent » ? Il défend les cultivateurs contre une eſpèce d'ennemis encore plus redoutables, contre ceux qui venoient au nom de la loi, leur enlever au milieu d'un ſillon, les bœufs, compagnons de leur travail, & juſqu'aux inſtrumens du labourage. Tout change; l'agriculture renaît; les campagnes deviennent fécondes; la joie & la ſérénité reparoiſſent ſous les toits du laboureur. O jours de notre proſpérité ! Alors la France, avec un tiers de plus d'habitans, nourriſſoit encore une partie de l'Europe; alors nos bleds inondoient l'Angleterre, qui ſe voyoit forcée de payer un tribut à nos campagnes. On ne ſçauroit trop répéter, ſur-tout aujourd'hui, que cette abondance fut l'heureux effet de la liberté des grains (35). Ce n'eſt pas que dès ce temps-là même, il n'y eût de ces hommes, qui, chargés d'une petite partie de l'adminiſtration, mais incapables de voir & d'embraſſer le tableau général, ſaiſiſſent avidement

l'occaſion de décider d'une matière d'Etat; & pour l'intérêt de quelques bourgades, font le malheur d'un royaume entier. Ces hommes osèrent défendre la ſortie des bleds de leurs provinces; SULLY déploya ſur eux cette autorité qui eſt toujours bienfaiſante, quand elle n'eſt ſévère que pour être utile. « *Si » chaque officier*, écrivoit-il au Roi, *en fai- » ſoit autant, votre peuple ſeroit bientôt » ſans argent, & par conſéquent votre Ma- » jeſté* ». Paroles qui doivent inſtruire tous les gouvernemens & tous les Princes!

La liberté eſt l'ame du commerce; il parcourt le monde, fuyant les lieux de l'oppreſſion. SULLY l'appelle & tâche de le fixer en France. Le commerce intérieur étoit chargé d'une foule de droits, que les Grands avoient arrachés à une autorité foible ou peu éclairée. Les monopoles qui ſe préſentent toujours ſous une fauſſe idée de police, aux abus d'une liberté mal réglée, avoient ſubſtitué ceux de l'oppreſſion. SULLY combat tous ces tyrans avares (36). Il établit un Conſeil de commerce, inſtitution néceſſaire, mais qui ne deviendra utile, que lorſque le négociant y ſera réuni avec l'homme d'Etat. Le premier y portera les lumières de l'expérience; le ſecond

oppoſera

oppofera les grands principes aux petits intérêts. Il entreprend de réunir la Seine avec la Loire. Il rend d'autres rivières navigables. Il fait percer & conftruire des grands chemins, non plus, comme chez les anciens Romains, pour que l'efclavage pût fe communiquer rapidement d'un bout du monde à l'autre; mais pour épancher l'abondance & porter les richeffes. Il anime & protège l'induftrie, mais il la tient au fecond rang, où elle doit être (37). En obfervant les nations, il avoit vu l'or prendre fa fource dans le Pérou, delà fe répandre dans l'ancien monde, une partie aller s'engloutir dans les Indes, la plus grande portion refter en Europe, là emportée d'un mouvement rapide, circuler fans ceffe, mais dans fon cours, fe détourner des climats ftériles, & couler par une pente naturelle, fur les pays que l'agriculture rend féconds. Il jugea dès-lors que le produit des terres eft la véritable richeffe; que le trafic peut enrichir de petits Etats, mais que le commerce de propriété convient feul à une grande monarchie. Il n'encouragea donc que les manufactures de laine, foit parce qu'étant liées à la nourriture des troupeaux, elles deviennent encore pour les terres une nouvelle

fource de fécondité, foit parce que le principal avantage de l'induftrie étant de donner une valeur aux denrées en facilitant la confommation, les manufactures les plus groffières font auffi les plus utiles.

Le peuple, à qui tout ce qui eft grand en impofe, admire les grandes villes & les capitales immenfes; le fage n'y voit que des coloffes, qui paroiffent fervir à la décoration des Etats, & qui les écrafent. SULLY regardoit comme un des principes du gouvernement œconomique, de veiller à la diminution de ces grandes maffes (38). Il vouloit faire aimer à chacun l'héritage de fes pères; il vouloit fur-tout que le laboureur conçût un noble orgueil de fa profeffion, & préférât l'honneur de régner fur les campagnes, à la honte de vendre fa misère dans les villes. Le grand nombre des offices a toujours été mis par les hommes d'Etat, au nombre des fléaux publics (39): SULLY voit le point où finit la néceffité, & où commence l'abus; & il réduit les offices à cette proportion. Le haut prix de l'intérêt de l'argent écrafoit les Nobles fous le poids des dettes, & nourriffoit la pareffe du peuple: cet intérêt fut réduit; (40) les terres reprirent leur valeur; la claffe active des ci-

toyens trouva des reſſources. C'eſt par le même principe qu'il rembourſa pour cent millions de rentes : ſon œil étoit bleſſé de voir tant d'hommes payés par l'Etat pour être oiſifs. Ce grand Miniſtre voyoit dans le Corps politique l'enchaînement néceſſaire des mœurs avec les loix (41); il travailloit donc à réprimer les vices, & ſur-tout le luxe; ce luxe bien plus funeſte que les ſéditions & les guerres, parce que celles-ci ne donnent que des convulſions paſſagères à l'Etat, au lieu que l'autre le mine ſourdement, en détruiſant les vertus.

C'eſt par une adminiſtration fondée ſur ces principes, que SULLY en moins de quinze ans vint à bout de changer la face de la France. Mais il n'eût point amorti ſi promptement trois cent cinquante millions de dettes; il n'eût point laiſſé quarante millions dans les coffres du Roi, ſi à tous ces moyens, il n'en eût joint un autre encore plus puiſſant; c'eſt l'économie. Je n'entends pas cette économie frivole qui conſiſte à retrancher quelques dépenſes, & qui ne portant que ſur de petits objets, ne procureroit à l'Etat que de petites reſſources; j'entends cette économie réelle & toutepuiſſante, qui gouverne les tréſors d'un

empire comme les biens d'une famille, qui établit l'ordre, qui prévient les diſſipations, & qui applique tout entier aux beſoins de l'Etat, ce qui eſt la ſubſtance & le ſang de l'Etat même. Rendons graces à SULLY, de ce qu'il a donné aux Miniſtres cet exemple d'une économie courageuſe; (42) & ſi cela nous eſt permis, faiſons des vœux pour qu'un ſi grand exemple ne demeure pas inutile aux nations.

Tant de vues, de ſoins & de travaux dans la partie économique, n'occupoient pas SULLY tout entier. Son génie parcourt également toutes les parties du miniſtère. L'artillerie, la guerre, la marine, les arts, la religion, la politique, tout eſt l'objet de ſes travaux & de ſes ſuccès (43). Que dis-je? ce grand Homme ſervit la France, même lorſqu'il n'étoit plus. Il prépara le ſiècle de Louis XIV, & forma Colbert. Colbert & SULLY! Quels noms! C'eſt un ſpectacle intéreſſant de rapprocher ces deux Hommes celèbres, qui font époque dans notre hiſtoire, & peut-être dans celle de l'Europe.

Deſtinés tous deux à de grandes choſes, ils furent élevés au miniſtère à-peu-près dans les mêmes circonſtances. SULLY parut après

les horribles déprédations des favoris & les désordres de la Ligue. Colbert eut à réparer les maux qu'avoit causés le règne orageux & foible de Louis XIII, les opérations brillantes mais forcées de Richelieu, les querelles de la Fronde, l'anarchie des finances sous Mazarin. Tous deux trouvèrent le peuple accablé d'impôts, & le Roi privé de la plus grande partie de ses revenus; tous deux eurent le bonheur de rencontrer deux Princes qui avoient le génie du gouvernement, capables de vouloir le bien, assez courageux pour l'entreprendre, assez fermes pour le soutenir, désirant de faire de grandes choses, l'un pour la France, & l'autre pour lui-même. Tous deux commencèrent par liquider les dettes de l'Etat; & les mêmes besoins firent naître les mêmes opérations. Tous deux travaillèrent ensuite à accroître la fortune publique. Ils sçurent également combiner la nature des divers impôts: mais SULLY ne sçut pas en tirer tout le parti possible; Colbert perfectionna l'art d'établir entr'eux de justes proportions. Tous deux diminuèrent les frais énormes de la perception, bannirent le trafic honteux des emplois qui enrichissoit & avilissoit la cour, ôtèrent aux courtisans tout

intérêt dans les fermes. Tous deux firent cesser la confusion qui régnoit dans les recettes, & les gains immenses que faisoient les Receveurs : mais dans toutes ces parties, Colbert n'eut que la gloire d'imiter SULLY, & de faire revivre les anciennes ordonnances de ce grand Homme. Le Ministre de Louis XIV, à l'exemple de celui de HENRI IV, assura des fonds pour chaque dépense ; à son exemple, il réduisit l'intérêt de l'argent. Tous deux travaillèrent à faciliter les communications: mais Colbert fit exécuter le canal de Languedoc, dont SULLY n'avoit eu que le projet. Ils connurent également l'art de faire tomber sur les riches & sur les habitans des villes, les remises accordées aux campagnes ; mais on leur reproche à tous d'eux d'avoir gêné l'industrie par des taxes. Le crédit, cette partie importante des richesses publiques, qui fait circuler celles qu'on a, & qui supplée à celles qu'on n'a pas, paroît n'avoir pas été assez connu par SULLY, & assez ménagé par Colbert. Les gains excessifs des traitans furent réprimés par tous les deux ; mais SULLY connut mieux de quelle importance il est pour un Etat de rapprocher les gains des finances, de ceux qu'on peut faire dans les entreprises de com-

merce ou d'agriculture. Les monnoies attirèrent leur attention : mais SULLY n'apperçût que les maux, ou ne trouva que des remèdes dangereux; Colbert porta dans cette partie une supériorité de lumières qu'il dut à son siècle autant qu'à lui-même. On leur doit à tous deux l'éloge d'avoir vu que la réforme du Barreau pouvoit influer sur l'aisance nationale ; mais l'avantage des temps fit que Colbert exécuta ce que SULLY ne put que désirer. L'un dans un temps d'orages, & sous un Roi soldat, annonça seulement à une nation guerrière qu'elle devoit estimer les sciences; l'autre, Ministre d'un Roi qui portoit la grandeur jusques dans les plaisirs de l'esprit, donna au monde l'exemple, trop oublié peut-être, d'honorer, d'enrichir & de développer tous les talens. SULLY entrevit le premier l'utilité d'une marine; c'étoit beaucoup en sortant de la barbarie: nous nous souvenons que Colbert eut la gloire d'en créer une. Le commerce fut protégé par les deux Ministres; mais l'un vouloit le tirer presque tout entier du produit des terres; l'autre des manufactures. SULLY préféroit, avec raison, celui qui étant attaché au sol, ne peut être partagé ni envahi, & qui met les étrangers dans une dé-

pendance néceſſaire : Colbert ne s'apperçut pas que l'autre n'eſt fondé que ſur des beſoins de caprice ou de goût, & qu'il peut paſſer, avec les artiſtes, dans tous les pays du monde. SULLY fut donc ſupérieur à Colbert dans la connoiſſance des véritables ſources du commerce; mais Colbert l'emporta ſur lui du côté des ſoins, de l'activité & des calculs politiques dans cette partie; il l'emporta par ſon attention à diminuer les droits intérieurs du royaume, que SULLY augmenta quelquefois, par ſon habileté à combiner les droits d'entrée & de ſortie; opération qui eſt peut-être un des plus ſçavans ouvrages d'un légiſlateur, & où la plus petite erreur de combinaiſon peut coûter des millions à l'État. Il ſera difficile d'égaler Colbert dans les détails & les grandes vues du commerce. Il ſera difficile de ſurpaſſer SULLY dans les encouragemens qu'il donna à l'agriculture. Ce n'eſt pas que Colbert ait négligé entiérement cette partie importante. N'exagérons pas les fautes des grands Hommes, & n'ayons pas la manie d'être toujours extrêmes dans nos cenſures, comme dans nos éloges. Colbert, à l'exemple de SULLY, voulut faire naître l'aiſance dans les campagnes; il diminua les tailles; il pré-

vint, autant qu'il put, les maux attachés à une impoſition arbitraire ; il protégea par des réglemens utiles, la nourriture des troupeaux ; il encouragea la population par des récompenſes ; mais faute d'avoir permis le commerce des grains, tant d'opérations admirables furent preſque inutiles; il n'y avoit point de richeſſe réelle ; l'Etat parut brillant, & le peuple fut malheureux ; l'or que le trafic faiſoit circuler, ne parvenoit point juſqu'à la claſſe des cultivateurs; le prix des grains baiſſa ſans ceſſe, & l'on finit par la diſette. Tels furent & les principes & les ſuccès différens de ces deux grands Hommes. Si maintenant nous comparons leur caractère & leur talent, nous trouverons que tous deux eurent de la juſteſſe & de l'étendue dans l'eſprit, de la grandeur dans les projets, de l'ordre & de l'activité dans l'exécution: mais SULLY peut-être ſaiſit mieux la maſſe entière du gouvernement, Colbert en développa mieux les détails. L'un avoit plus de cette politique moderne qui calcule; l'autre de cette politique des anciens légiſlateurs, qui voyoient tout dans un grand principe. Le plan de Colbert étoit une machine vaſte & compliquée, où il falloit ſans ceſſe remonter de nouvelles roues; le plan de

SULLY étoit ſimple & uniforme comme celui de la nature. Colbert attendoit plus des hommes; SULLY attendoit plus des choſes. L'un créa des reſſources inconnues à la France ; l'autre employa le mieux les reſſources qu'elle avoit. La réputation de Colbert dut avoir d'abord plus d'éclat ; celle de SULLY dut acquérir plus de ſolidité. A l'égard du caractère, tous deux eurent le courage & la vigueur d'ame, ſans laquelle on ne fit jamais ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal dans un Etat : mais la politique de l'un ſe ſentoit de l'auſtérité de ſes mœurs ; celle de l'autre, du luxe de ſon ſiècle. Ils eurent la triſte conformité d'être haïs ; mais l'un des Grands, l'autre du Peuple. On reprocha de la dureté à Colbert, de la hauteur à SULLY : mais ſi tous deux choquerent des particuliers, tous deux aimèrent la nation. Enfin ſi on examine leurs rapports avec les Rois qu'ils ſervoient, on trouvera que SULLY faiſoit la loi à ſon maître, & que Colbert recevoit la loi du ſien ; que le premier fut plus le Miniſtre du peuple, & le ſecond plus le Miniſtre du Roi : enfin, d'après les talens des deux Princes, on jugera que SULLY dut quelque choſe de ſa gloire à HENRI IV, & que Louis XIV dut une grande partie de la ſienne à Colbert (44).

On ne connoîtroit point SULLY tout entier, si l'on ignoroit que ses vertus égalèrent ses talens. Que ne puis-je mettre sous vos yeux cette partie de ses Mémoires, où, en traçant les qualités morales que doit avoir l'homme d'Etat, il trace lui-même son portrait sans s'en appercevoir! Vous y verriez la sainteté des mœurs, l'éloignement du luxe, ce courage stoïque qui dompte la nature, qui résiste à la volupté, & se refuse à tout ce qui peut énerver l'ame. SULLY avoit adopté ces vertus autant par principe que par caractère. (45) A la cour il conserva l'antique frugalité des camps. Les riches voluptueux eussent peut-être dédaigné sa table; mais les Guesclins & les Bayards seroient venus s'y asseoir à côté de lui. Le travail austère remplissoit ses journées. Chaque portion de temps étoit marquée pour chaque besoin de l'Etat. Chaque heure, en fuyant, portoit son tribut à la Patrie. Ses délassemens même avoient je ne sçais quoi de mâle & de sévère; c'étoit du repos sans indolence, & du plaisir sans mollesse. L'économie domestique l'avoit formé à cette économie publique, qui devint le salut de l'Etat. Ses ennemis louèrent sa probité. Sa justice eut étonné un siècle de vertu. Sa

fidélité brilla parmi des rebelles. Après la mort de son maître, on put le persécuter, mais on ne put réussir à en faire un mauvais citoyen. Il resta sujet malgré la cour. Il servit la Reine qui l'opprimoit. En entrant dans les finances (46), il ne craignit point de donner à la nation la liste de ses biens. En sortant de place, il osa défier son siècle & la postérité. Les présens qu'on lui offrit pour le corrompre, n'avilirent que ceux qui les offroient. Comme Ministre, il ne reçut rien des sujets : comme sujet, il ne reçut de son maître que ce qui étoit empreint du sceau des loix (47). On a déja vu sa fermeté dans ses devoirs. La France se ligua contre lui, pour l'empêcher de sauver la France : il résista à tout ; il eut le courage d'être haï. La Noblesse, qui n'inspire que de la vanité aux petites ames, lui inspira l'orgueil des grandes choses. Jamais on ne porta si loin ce vieil honneur, dont l'enthousiasme fit nos antiques Chevaliers. Il dut avoir des calomniateurs & des jaloux (48) : il terrassa la calomnie par ses vertus ; il humilia l'envie par ses succès. Il se vengea de ses ennemis, car il ne perdit aucune occasion de leur faire du bien. Les méchans trouvoient en lui une ame inflexible & rigide ; les mal-

heureux y trouvèrent une amė fenfible & compatiffante. Dans la Religion, zélé fans fanatifme, & tolérant fans indifférence, il étoit l'organe du Roi auprès des Proteftans, il étoit le protecteur des Catholiques auprès du Roi : il fut adoré à Genève; il fut eftimé dans Rome. Bon époux, bon maître, bon père de famille ; (49) il donna un plus grand fpectacle, il fut l'ami d'un Roi (50). O HENRI IV! O SULLY! O doux épanchemens des cœurs! Soins confolans de l'amitié! C'étoit auprès de SULLY que HENRI IV alloit oublier fes peines; c'étoit à lui qu'il confioit toutes fes douleurs. Les larmes d'un grand Homme couloient dans le fein d'un ami. La franchife guerrière & la douce familiarité affaifonnoient leurs entretiens. Il n'y avoit plus de fujet; il n'y avoit plus de Roi; l'amitié avoit fait difparoître les rangs. Mais cette amitié fi tendre étoit en même temps courageufe & févère de la part de SULLY. A travers les murmures flatteurs des courtifans, SULLY faifoit entendre la voix libre de la vérité. Il eftimoit trop HENRI IV, il s'eftimoit trop lui-même, pour parler un autre langage. Tout ce qui eût avili l'un & corrompu l'autre, étoit indigne de tous deux, Auffi ofa-t-il fouvent déplaire à

ſon maître. Je n'entrerai point dans le détail & de ſes actions & de ſes paroles. Il en eſt qui ne ſont pas faites pour être ſenties dans des ſiècles corrompus. Les ames foibles les appelleroient téméraires ; les ames baſſes les jugeroient criminelles; mais l'homme vertueux les honorera toujours comme il le doit. Je n'ajouterai plus qu'un mot, c'eſt que l'idée ſeule de SULLY étoit pour HENRI IV, ce que la penſée de l'Etre ſuprême eſt pour l'homme juſte ; un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.

Faut-il qu'un commerce ſi noble ait été ſi-tôt interrompu ? Faut-il qu'un tel Roi & un tel Miniſtre aient ſi peu gouverné la France ! O jour ! O moment horrible où SULLY entendit tout-à-coup retentir autour de lui : le Roi eſt aſſaſſiné ; le Roi n'eſt plus ; où un ſerviteur fidèle, témoin du parricide, lui remit l'affreux couteau encore dégoutant de ſang; où SULLY à travers les cris, les ſanglots, les gémiſſemens & les larmes de tout un peuple, ſe précipita vers le Louvre, pour y voir, pour y embraſſer encore une fois le corps de ſon ami & de ſon maître ; où il ſerra dans ſes bras, où il inonda de ſes larmes, où il preſſa mille fois contre ſon ſein,

le jeune enfant, héritier de ce malheureux Prince! Mais quels furent ses sentimens, lorsque dans le palais dont toutes les murailles étoient couvertes des marques du deuil & de la mort; dans ce palais où étoient encore déposés les restes du Roi, presque aux pieds de sa tombe, & à la lueur des torches funèbres, il apperçût la joie de la nouvelle cour; joie plus cruelle pour lui, que s'il avoit vu enfoncer le couteau, & le sang de HENRI IV couler sous ses yeux! Dès ce moment il prévit tout; il vit que la France avoit été frappée avec son maître. Cependant il aimoit trop l'Etat pour l'abandonner à ses nouveaux tyrans. Il lutte; il combat encore; il ose prononcer les noms de devoir & de justice: mais tout étoit changé; les choses en étoient venues à ce point, où les vertus d'un grand Homme ne font que rendre son siècle plus coupable. Ne pouvant plus empêcher le mal, il ne lui reste que la gloire de n'en pas devenir complice (51). Il se dépouille de ses charges; il quitte la cour, & emporte avec lui ses vertus, ses services & l'ingratitude des hommes.

L'histoire a peint des Sages dans la retraite, des Héros dans l'oppression; mais elle n'offre

rien de plus grand que la dignité de SULLY dans le malheur. C'étoit la dignité de la Vertu même, ſur laquelle & les hommes, & les cours, & les Rois ne peuvent rien. La grandeur qui étoit dans ſon ame, ſe répandoit ſur toute ſa maiſon. Un nombre prodigieux de domeſtiques, une foule de Gardes, d'Ecuyers, de Gentilshommes, un luxe non de frivolité, mais de magnificence, un appareil impoſant, le reſpect de mille vaſſaux, la ſubordination d'une famille illuſtre, des appartemens immenſes, & où les belles actions de HENRI IV étoient repréſentées avec celles de ſon Miniſtre, des parcs où régnoient la ſimplicité & la grandeur; au milieu de tous ces objets, SULLY en cheveux blancs, conſervant les modes antiques, portant ſur ſa poitrine l'image de HENRI IV, la ſainte gravité de ſes diſcours, la majeſté de ſes regards, le ſiège plus élevé qui le diſtinguoit au milieu de ſes enfans, l'accueil honorable que recevoient dans ſa maiſon tous les vieillards, le ſilence mêlé de crainte, & le reſpect des jeunes gens que leurs pères conduiſoient par la main pour voir ce grand Homme; tout cela réuni, ſembloit offrir quelque choſe de plus qu'humain, & portoit dans les cœurs je ne ſçais quelle émotion

émotion qui élevoit l'ame en l'étonnant. O mœurs trop différentes des nôtres ! C'eſt ainſi qu'il paſſa trente ans dans la retraite, ſans ſe plaindre des hommes, ni de leur injuſtice, pleurant ſon ancien Roi, fidele au nouveau, eſtimé & haï de Richelieu, ayant ſurvécu à tout, excepté à la vertu. Elle deſcendit avec lui dans ſa tombe. La mort termina une carrière de quatre-vingt-deux ans, dont cinquante furent employés pour le bonheur de l'Etat, & le reſte auroit pu l'être (52).

Un mauſolée élevé à ſa cendre nous a conſervé les traits & la figure de ce grand Homme ; ſon ame nous a été tranſmiſe dans ſes Mémoires. C'eſt là qu'elle habite & qu elle reſpire encore. C'eſt là qu'elle juge les fautes & les crimes. C'eſt de-là qu'elle porte un œil ſévère ſur les Etats, les Gouvernemens & les Peuples. Elle a inſtruit Colbert ; elle inſtruira peut-être encore aujourd'hui quelqu'une de ces ames que la nature tient en réſerve pour chaque ſiècle. Les titres & les terres de SULLY ont paſſé à ſes deſcendans : ſes vertus ſont un héritage qui appartient à tout le monde. Il eſt à celui qui oſera s'en ſaiſir. Qui parmi nous aura ce courage ? S'il en eſt un, qu'il ne s'attende point aux douceurs d'une vie tran-

quille, & à cette faveur populaire, qui eſt l'idole des ames foibles. Il faut qu'il ſçache qu'un grand Miniſtre eſt la victime de l'Etat, & que l'art de faire le bien n'eſt que trop ſouvent l'art de déplaire aux hommes. Mais s'il eſt digne de ſauver la Patrie, il aura d'autres récompenſes, qui peut-être méritent d'être comptées: il aura, comme SULLY, le ſuffrage des vrais citoyens, l'admiration des grandes ames, le témoignage de ſon cœur, les éloges de la poſtérité, & le regard de Dieu.



NOTES
SUR L'ÉLOGE
DU DUC DE SULLY.

PAGE 215. (1) Maximilien de Béthune, Baron de Rosni, Duc de Sully, Maréchal de France, & principal Ministre sous Henri IV, naquit à Rosni le 13 Décembre 1560, de François de Béthune, Baron de Rosni, & de Charlotte Dauvet, fille d'un Président de la Chambre des Comptes de Paris. La Maison de Béthune étoit illustrée & connue dès le dixième siècle. L'histoire en fait une mention honorable dans les guerres des Croisades. Elle s'allia dans la suite avec différens Princes de la Maison de France, avec les Empereurs de Constantinople, les Comtes de Flandre, les Ducs de Lorraine, les Rois de Jérusalem, les Rois de Castille, les Rois d'Ecosse, les Rois d'Angleterre, avec la Maison d'Autriche, avec les Maisons de Courtenay, de Châtillon, de Montmorency, de Melun, de Horn, &c. On peut dire du Duc de Sully, qu'il soutint un si grand nom, ce qui est sans doute la première gloire après celle de le créer.

Page 216. (2) Henri, Roi de Navarre, qui, avec le secours de Sully, devoit faire tant de bien à la France, étoit plus âgé que lui de sept ans. Né le 13 Décembre 1553 à Pau en Béarn, il fut élevé dans un Château, parmi les rochers & dans les montagnes. Là, il étoit habillé & nourri

comme les autres enfans du pays. On l'accoutumoit à courir & à monter sur les rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage & du bœuf. Souvent même on le faisoit marcher nuds pieds & nue tête. Cette éducation mâle contribua sans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuse & forte, qui en fit dans la suite un si grand Homme. Il seroit à souhaiter que nos mœurs nous permissent d'imiter de pareils exemples. La mollesse, vice ordinaire de notre éducation moderne, en affoiblissant les organes, détruit le principe des grandes choses, & fait, pour ainsi dire, mourir l'ame avant qu'elle soit née.

Idem. (3) Pendant l'enfance de Sully, il y eut quatre batailles livrées entre les Protestans & les Catholiques, celle de Dreux en 1562, celle de Saint-Denis en 1567, celles de Jarnac & de Montcontour en 1569, enfin la Saint Barthelemi, plus meurtrière que dix batailles, en 1572. Sully étoit alors âgé de douze ans, & avoit été élevé dans la religion protestante. Il faisoit ses études au collège de Bourgogne, mais il n'y demeuroit pas. Sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches & les cris confus de la populace, le réveillèrent. Il ne tarda point à être instruit de la cause du tumulte. Aussitôt il résolut d'aller gagner le collège de Bourgogne. Il prend sa robe d'écolier, & met sous son bras un gros livre d'église à l'usage des Catholiques. En cet état il sort. En entrant dans la rue, il la voit inondée de sang; il voit des troupes de furieux qui couroient de toute part, enfonçoient les maisons, & crioient à haute voix: *tue, tue*; *aux Huguenots, aux Huguenots.* Ce spectacle, ces cris, tout augmente sa frayeur, & précipite ses pas. Trois

corps-de-garde l'arrêtèrent successivement ; chaque fois le livre d'heures qu'il portoit, le sauva. Arrivé enfin au collège de Bourgogne, il y trouva de nouveaux périls. Le portier lui refusa deux fois l'entrée, & le laissa dans la rue à la merci des assassins. Heureusement le Principal du collège sçut son danger. C'étoit un homme de bien, & qui ne croyoit point qu'un assassinat fût un acte de religion. Il mena le jeune Sully dans son appartement : mais en y entrant, Sully trouva encore deux Prêtres, qui voulurent se jetter sur lui pour le mettre en pièces, citant les Vêpres Siciliennes, & disant que l'ordre étoit de tuer jusqu'aux enfans à la mamelle. Le Principal l'arracha avec peine de leurs mains, & le fit conduire secrétement dans un cabinet, où il l'enferma sous clef. A quoi tient le sort des Etats ! Peu s'en fallut que Henri ne fût tué le même jour. Le Prêtre charitable qui conserva la vie à Sully, en sauvant un jeune enfant de douze ans, ne pensoit point alors qu'il étoit le bienfaiteur de la France.

Page 218. (4) La guerre civile qu'on avoit cru éteinte par les massacres de la Saint Barthelemi, recommença en 1574. Mais le Roi de Navarre ne recouvra sa liberté qu'en 1576. Rosni l'accompagna dans sa fuite. Il entra d'abord dans l'infanterie comme simple volontaire, & fit ses premières armes aux environs de Tours. Il se signala dans plusieurs détachemens. Le Roi de Navarre ayant appris qu'il se comportoit avec plus de témérité que de prudence, le fit appeller, & lui dit : « Rosni, ce n'est pas » là où je veux que vous hasardiez votre vie. Je loue » votre courage, mais je désire vous le faire employer » en une meilleure occasion ». La même année, M. La-

vardin son parent, lui fit prendre l'enseigne de sa compagnie Colonelle. Il est nommé pour défendre Périgueux, & ensuite Villeneuve en Agénois. A la prise de Réole il commande cinquante hommes. Au siège de Villefranche en Périgord, montant à l'assaut avec son drapeau, il est renversé par le choc des piques & des hallebardes, dans un fossé profond où il pensa périr. Au siège de Marmande, commandant un corps d'Arquebusiers, il est sur le point d'être accablé par un nombre supérieur. Le Roi de Navarre couvert d'une simple cuirasse, vole à son secours, & lui donne le temps de s'emparer du poste qu'il attaquoit.

Idem. (5) Les économies du jeune Rosni, jointes aux profits militaires qu'il avoit faits dans cette campagne, le mirent en état d'entretenir à sa solde plusieurs Gentilshommes, avec lesquels il ne s'attacha plus qu'à la personne du Roi. Quoiqu'il n'eût encore que seize ans, il mit un ordre si réglé dans son domestique, qu'il vint à bout de soutenir un état qui paroissoit au dessus de sa fortune. Le Roi de Navarre le remarqua, & conçut dès ce moment pour lui une très-grande estime. Il n'appartient pas à tout le monde de deviner les grands caractères par les petites choses. C'est ce que fit alors le Roi de Navarre. Peut-être dans ce jeune officier, il vit déja le Ministre & le Surintendant des finances.

Idem. (6) Le Roi ayant surpris Eause, ville d'Armagnac, y entra à la tête de quinze ou seize hommes qui le suivoient de plus près. Comme on abattit sur le champ la herse du pont, le reste de son armée ne put le suivre, & demeura hors de la ville. Aussi-tôt les habitans sonnèrent le tocsin, & vinrent attaquer cette petite troupe.

On entendit plusieurs voix qui crioient : « tirez à cette » jupe écarlate & à ce panache blanc, c'est le Roi de » Navarre ». Ce Prince fondit, le pistolet à la main, sur plusieurs pelotons, & les dissipa : mais le nombre des ennemis augmenta, & le danger devint extrême. Le Roi adossé contre le portail d'une église, combattit assez long-temps, pour que son armée eût le temps d'enfoncer les portes, & de venir à son secours. Rosni dans ce péril, partagea l'honneur de défendre son maître, & de le conserver à la France.

Ibid. (7) Devant Mirande, Rosni & le jeune Béthune son cousin, se virent enveloppés d'ennemis. Ils combattirent long-temps sans autre espérance que celle de venger leur mort : déja ils ne pouvoient plus soutenir leurs armes, lorsque le Roi de Navarre envoya à leur secours. Devant Nérac, ce Prince repoussa presque seul un gros de cavalerie qui s'étoit avancé pour le surprendre. Rosni, à son exemple, alla le même jour avec douze ou quinze hommes, faire le coup de pistolet jusqu'à la portée de l'armée Catholique. Le Roi qui le remarqua, dit à Béthune : « allez à votre cousin le Baron » de Rosni ; il est étourdi comme un hanneton ; retirez- » le delà & les autres aussi, car ils seront tous pris ou » tués ». Rosni obéit, & le Roi qui vit son cheval blessé à l'épaule, lui reprocha sa témérité avec la colère de l'amitié.

Page 219. (8) Siège de Cahors en 1580. Il fut tel qu'on le peint ici ; & l'on n'a rien exagéré. Rosni y fut renversé d'une grosse pierre qui avoit été lancée d'une fenêtre. Peu de temps après, il fut blessé à la cuisse gauche. Le combat dans l'intérieur de la ville dura cinq

jours & cinq nuits entières, pendant lesquelles personne n'osa quitter ses armes pour un seul instant. Les soldats de Henri IV tout couverts de sang, pouvoient à peine se soutenir. A la fatigue, à l'épuisement, au poids des armes, à l'excessive chaleur, se joignoient encore les blessures, qui achevoient de leur ôter ce qu'il leur restoit de forces. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que les habitans, qui étoient infiniment supérieurs en nombre, venoient de recevoir de nouveaux secours. Les principaux officiers s'assemblent autour du Roi, & le conjurent de se retirer. Ce Prince, quoique blessé en plusieurs endroits, se tourne vers eux avec un visage riant, & leur dit d'un ton d'assurance : « Il est écrit là-haut ce » qui doit être fait de moi en cette occasion. Souvenez- » vous que ma retraite hors cette ville, sans l'avoir assu- » rée au parti, sera la retraite de ma vie hors de ce » corps ; il y va trop de mon honneur : ainsi, qu'on ne » me parle plus que de combattre, de vaincre ou de » mourir ».

Page 221. (9) En 1580, Rosni devant Marmande eut un cheval tué sous lui. Enfermé dans Nérac avec le Roi, il y fit plusieurs excès de valeur. Un jour on vint dire au Roi que Rosni étoit pris & blessé. Aussi-tôt, malgré sa colère, il envoie des troupes pour le dégager, & il lui défend de sortir de la ville sans son ordre. Peu de temps après, s'étant rendu maître de Montségur, il charge Rosni de mettre cette place en état de défense. En 1586, Rosni est employé avec honneur dans différens sièges. A celui de Fontenai-le-Comte en Poitou, il conduisoit l'artillerie. En 1587, avec six chevaux seulement, il défait & emmène prisonniers quarante hommes. A la ba-

taille de Coutras, il contribue à la victoire, en faisant servir à propos l'artillerie, qui ne consistoit qu'en trois canons; car en ce temps-là, avec très-peu de forces on faisoit de grandes choses. En 1589, il met la ville de Tours en état de défense contre le Duc de Mayenne, qui vint y assiéger Henri III. Au combat de Fosseuse, journée très-sanglante & très-meurtrière, il marcha lui-même cinq fois à la charge, eut son cheval renversé sous lui d'un coup de lance, & deux épées cassées entre ses mains. Enfin au premier siège de Paris, il se vit plusieurs fois environné de la mort. Mais le Roi de Navarre veilloit toujours à le retirer des dangers où le précipitoit son courage. Il me semble qu'on remarque dans la plûpart des actions de ce temps-là, un caractère extraordinaire, soit que ce fût l'ame de Henri IV qui répandît cet esprit dans son armée, soit que ce fût un reste de l'antique Chevalerie, qui conservée dans ces temps de fanatisme & de trouble, mêloit je ne sçais quoi de fier & de grand à l'atrocité naturelle des guerres de religion.

Idem. (10) Bataille d'Arques le 20 Septembre 1589. Le Duc de Mayenne avoit trente mille hommes, & le Roi n'en avoit que trois mille: mais il crut qu'il falloit faire quelque coup d'éclat pour relever la foiblesse de son parti. Jamais il ne parut si serein, ni si tranquille. Quelques momens avant le combat, on lui amena un prisonnier de distinction. Le Roi alla à sa rencontre, & l'embrassa en souriant. Celui-ci qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoit au Roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui. « Vous ne les voyez » pas tous, lui dit Henri IV avec la même gaieté; » car vous n'y comptez pas Dieu & le bon droit qui m'as-

» sistent ». Le poste de Rosni étoit au bas d'une chaussée, dont il falloit empêcher le passage. Mayenne y porta ses plus grands efforts. Rosni à la tête de deux cents chevaux, en attaqua d'abord neuf cents des ennemis, & les fit reculer. Il fut ensuite repoussé par quatre nouveaux escadrons qui vinrent se joindre aux premiers. Soutenu par quelques secours, il les fait reculer une seconde fois. Enfin il eut à soutenir avec sa petite troupe jusqu'à trois mille chevaux. C'est au sortir de cette bataille que Henri IV écrivit à Crillon cette fameuse lettre : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons com» battu à Arques, & tu n'y étois pas ». Il disoit aussi avant cette journée, qu'il étoit Roi sans royaume, mari sans femme, & guerrier sans argent.

Page 222. 11) Bataille d'Ivri le 14 Mars 1590. Henri IV, sur le point de la livrer, écrit à Rosni de le venir joindre promptement. Celui-ci, malgré toute sa diligence, ne put arriver qu'une heure & demie avant le combat. Le Roi voulut lui montrer la disposition des deux armées. « Suivez-moi, lui dit-il, afin que vous puissiez apprendre votre métier ». Pendant la bataille, Rosni qui combattoit à côté du Roi, eut deux chevaux tués sous lui, & reçut lui-même sept blessures. Il tomba dans son sang, & demeura évanoui. Revenu à lui long-temps après, il se trouva seul sur le champ de bataille, environné de morts, désarmé & sans domestiques. Il croyoit la bataille perdue, lorsque quatre des ennemis venant à à lui, le prièrent de les recevoir pour ses prisonniers, & de leur sauver la vie. Ce fut ainsi qu'il apprit la victoire de Henri IV. Il se fit aussi-tôt transporter à Rosni, pour s'y faire guérir de ses blessures. Le Roi y étoit alors. Ce

fut un ſpectacle aſſez ſingulier, de voir Sully couché ſur un brancard fait à la hâte de branches d'arbres, environné de ſes doméſtiques qui portoient en triomphe les débris de ſes piſtolets & les tronçons de ſes épées, accompagné de priſonniers, de drapeaux ennemis & de trophées d'armes, ſuivi de ſes ſoldats, qui tous étoient décorés des marques honorables de leurs bleſſures, arriver à Roſni dans cette pompe militaire. Du plus loin que Henri IV le reconnut, il alla au devant de lui, & lui parlant plus en ami qu'en Roi, lui témoigna les inquiétudes les plus obligeantes ſur ſa ſanté. Roſni le remercia, & lui dit *qu'il s'eſtimoit d'avoir ſouffert pour un ſi bon maître.* Alors Henri lui répondit: *brave ſoldat & vaillant Chevalier, j'avois toujours eu très-bonne opinion de votre courage, & conçu de bonnes eſpérances de votre vertu: mais vos actions ſignalées & votre réponſe modeſte ont ſurpaſſé mon attente..... & partant, en préſence de ces Princes, Capitaines & grands Chevaliers qui ſont ici près de moi, vous veux-je embraſſer des deux bras.* Alors il ſe jetra à ſon cou, & le ſerra tendrement. Il lui dit encore beaucoup de choſes pleines d'une ſenſibilité touchante; & en ſe ſéparant de lui, *adieu, mon ami*, lui dit-il, *portez-vous bien, & ſoyez sûr que vous avez un bon maître.*

Page 223. (12) En 1591, Roſni prend Giſors par le moyen d'une intelligence. Pendant le ſiège de Chartres, il fut preſque aſſaſſiné au ſortir d'un bois, par une troupe de cavaliers qui tirèrent ſur lui à bout portant. N'étant pas encore remis de ſes bleſſures, il forme un projet pour attirer Mayenne dans la ville de Mantes. Le Chef des Ligueurs, s'avançoit déja, croyant avoir des intelli-

gences sûres dans la place. Rosni qui avoit tout préparé pour le bien recevoir, voulut en informer le Roi. Ce Prince, impatient de se trouver par tout où il y avoit des périls & des combats, accourt aussi-tôt dans la ville, suivi de quatante hommes. Rosni l'apprend, court au devant de lui, & d'un air fort ému : « Pardieu, Sire, lui » dit-il, vous avez fait là une belle levée de boucliers, » qui infailliblement empêchera le service que nous vou» lions vous rendre. Hé quoi! n'avez-vous pas acquis » assez de gloire & d'honneur en tant de combats & de » batailles, où vous vous êtes trouvé plus que mille » autres de ce royaume, sans vouloit faire ainsi le ca» tabin »? La colère de Rosni étoit assez bien fondée. En effet, on sçut l'arrivée du Roi, & les ennemis se retirèrent.

Idem. (13) Siège de Rouen en 1591 & 1592. Rosni & le Maréchal de Biron y furent d'un avis opposé sur le lieu où il falloit commencer l'attaque. Biron vouloit qu'on attaquât d'abord le château; Rosni qu'on s'attachât au corps de la place, selon cette maxime qu'il citoit souvent, *ville prise, château rendu.* Cependant l'avis du Maréchal l'emporta. Rosni ne réussit pas mieux à obtenir un poste dans l'artillerie. Il le brigua avec toute la chaleur d'un homme qui veut être utile. Mais apparemment on craignoit déja ses talens, & l'on eut l'adresse de lui donner l'exclusion. Il accompagnoit du moins Henri IV dans tous les périls. A l'attaque d'une tranchée, pendant une nuit très-froide du mois de Décembre, il fut renversé deux fois, & eut ses armes détachées & mises en piéces. Henri toujours impétueux s'étoit exposé dans cette action, jusqu'à faire désespérer de sa vie. Le

lendemain Rosni lui porta la plainte commune de toute l'armée. Le Roi l'interrompit par ces paroles : « Mon » ami, je ne puis faire autrement ; car puisque c'est pour » ma gloire & pour ma couronne que je combats, ma » vie & toutes choses ne me doivent rien sembler au » prix ».

Page 224. (14) Alexandre Farnèse, Duc de Parme, un des plus grands hommes de guerre que l'Europe ait produits, servoit par son génie la politique ambitieuse de Philippe II. Il combattoit dans les Pays-Bas, des peuples qu'il regardoit comme rebelles ; & il venoit soutenir des révoltés en France. Ces sortes de contradictions sont assez ordinaires dans la conduite des hommes. Henri IV, qui assiégeoit alors la ville de Rouen, laissa la conduite du siège au Maréchal de Biron ; & avec un très-petit nombre de troupes alla chercher le Duc de Parme. Il prit seulement la précaution d'ordonner à trente hommes qu'il désigna, de ne point abandonner ses côtés en quelque occasion que ce pût être. On se doute bien que Rosni partagea la faveur de cet emploi aussi honorable que dangereux. Henri IV ayant joint l'armée ennemie proche le côteau d'Aumale, osa marcher au devant d'elle avec cent chevaux seulement. Tous les chefs furent consternés du péril où il alloit s'exposer. Mais personne n'osoit parler. Rosni, plus hardi que les autres, porta la parole. *Voilà un discours de gens qui ont peur*, lui dit Henri IV. *Je n'eusse jamais attendu cela de vous autres.* Rosni piqué de ce reproche, lui répliqua : *Il est vrai, Sire, nous avons peur, mais seulement pour votre personne. Que s'il vous plaît vous retirer, & nous commander d'aller pour votre service mourir dans cette forêt de piques, vous re-*

connoîtrez que nous n'avons point peur pour notre vie, mais pour la vôtre. Ce discours toucha le Roi, mais sans l'ébranler. On sçait qu'après avoir perdu soixante hommes des cent qui l'accompagnoient, il fit une fort belle retraite, & sçut avec quarante chevaux en imposer à un ennemi habile, & qui étoit à la tête d'une armée de trente mille hommes. Cette action fit beaucoup de bruit. Le Duc de Parme l'admira. La Reine Elisabeth écrivit à Henri IV, pour le prier de ménager davantage une vie si précieuse; & Mornay lui écrivit cette lettre si connue: *Sire, vous avez assez fait l'Alexandre; il est temps que vous soyez Auguste. C'est à nous à mourir pour vous, & c'est là notre gloire; à vous, Sire, de vivre pour la France, & j'ose vous dire que ce vous est devoir, &c.*

Idem. (15) On n'exagère rien, en disant que Sully étoit l'homme le plus habile de son temps pour l'attaque & la défense des places. Dans l'attaque, bien disposer ses lignes, savoir à propos les resserrer ou les étendre, ne leur donner que l'espace nécessaire, appuyer leurs différentes parties par des postes, établir entre elles une communication sûre & rapide; reconnoître les avantages ou les obstacles que présente un terrain plus bas ou plus élevé, dur ou facile à s'ouvrir, sec ou marécageux; choisir le lieu & l'instant le plus favorable pour ouvrir la tranchée; marquer la distance la plus convenable pour les batteries, perfectionner la manière de les construire; donner au canon l'inclinaison la plus avantageuse pour que ses coups aient le plus grand degré possible de force, de justesse & de rapidité; calculer pour la charge des mines, la somme des résistances & la qualité des poudres; trouver toujours les proportions convenables à l'effet

qu'on veut produire; se servir des ouvrages déja emportés pour battre les autres avec plus de succès; enfin varier ses attaques selon les différentes constructions des places, & apprendre des règles même à s'en écarter, lorsque les règles sont forcées par des loix supérieures de lieux, de temps & de saisons: dans la défense, renverser les batteries de son ennemi par des batteries opposées; détruire ses travaux, ou les tourner contre lui-même; juger par la vue de ses premiers ouvrages, de tous ceux qu'il médite; connoître par leur progrès quel sera le moment de l'attaque; distinguer les attaques feintes, des véritables; mettre dans les sorties une prudence active & une vigueur sage; défendre chaque pouce de terrain comme la place entière; multiplier le siège en créant des obstacles; être par-tout sur les pas des assiégeans, à la tranchée, à la bréche, & jusque dans les entrailles de la terre; opposer par-tout la mort à la mort, & s'armer des ruines même; enfin épier les hasards plus forts quelquefois que les canons, les mines & les bombes: voilà quels étoient les principes & l'art de Sully. Il n'est pas inutile de remarquer que dans le siècle où il vécut, l'art lui offroit beaucoup moins de ressources pour la défense des places que pour l'attaque. Celle-ci, par l'invention de la poudre, acquit presque tout-à-coup une force supérieure, au lieu que l'autre ne se perfectionna que lentement & par degrés. Le canon foudroyoit les remparts avec une activité terrible, & l'on ne sçavoit pas encore que la résistance la plus forte consiste dans l'exacte combinaison des lignes parallèles, perpendiculaires & obliques, qui foibles quand elles sont séparées, perdent leurs défauts en se réunissant, & se for-

tifient par leurs rapports mutuels. L'on ignoroit encore l'art de se mettre à couvert de la bombe, à laquelle même aujourd'hui les batteries restent toujours exposées. La mine enfin, qui des trois attaques est la plus terrible, la mine, qui ébranle, renverse & déracine tout, faisoit déja de grands ravages, & l'on ignoroit encore l'art de la combattre par des contre-mines; art qui même aujourd'hui est, dit-on, assez imparfait, & qui, plus perfectionné peut-être, pourroit rendre les places imprenables. Sully suppléoit, par l'intelligence & l'activité, à tout ce qui manquoit alors du côté de l'art & des connoissances.

Idem. (16) Siège de Dreux en 1593. Il falloit se rendre maître d'une tour qui étoit à l'épreuve du canon. Rosni promit au Roi de l'emporter. Ses ennemis osèrent trouver cette promesse ridicule. Le Roi lui-même doutoit un peu du succès. Cependant Rosni en vint a bout en six jours par la mine & la sappe. Siège de Laon en 1594. Rosni avoit la direction d'une batterie de six pièces de canon. Siège de la Fère en 1596. Il dura six mois. Par la vigilance & les soins de Rosni, rien ne manqua dans l'armée. Siège d'Amiens en 1597. Tout le monde sçait comment cette ville fut surprise par les Espagnols. Tandis que toute la cour étoit consternée, Rosni s'occupoit des moyens d'avoir des troupes & de l'argent. Bientôt le Roi fut en état d'aller mettre le siège devant cette place. Rosni étoit partagé entre le soin de lever les deniers de l'Etat, & celui de les employer aux besoins de l'armée. L'abondance y étoit si grande, qu'on disoit alors que *Henri IV avoit mené Paris devant Amiens.* Ce fut la première armée qui eut un hôpital réglé, dans lequel

quel les blessés & les malades eurent des secours qu'on ne connoissoit point encore. Rosni faisoit tous les mois un voyage au camp. Son ancienne ardeur pour la guerre se rallumoit alors plus que jamais. Un jour le Roi lui fit une réprimande sévère de ce qu'il s'étoit exposé, & lui défendit de se trouver à aucun poste où il y auroit du danger. Ces sortes de défenses honorent également le Roi qui les fait, & le Sujet qui les reçoit.

Page 215. (17) Guerre contre le Duc de Savoie en 1600, au sujet du Marquisat de Saluces. Ce Prince étoit venu à Paris en 1599 pour négocier lui-même son affaire. Ayant été à l'arsenal où il devoit souper avec le Roi, il fut curieux de voir les magasins. Rosni le mena dans les ateliers où l'on faisoit des préparatifs immenses d'artillerie. Le Duc étonné lui demanda ce qu'il vouloit faire de tant de canons. *C'est pour prendre Montmélian*, lui répondit Sully en riant. Le Duc un peu déconcerté prit le parti de tourner la chose en plaisanterie. Montmélian passoit pour la plus forte place de l'Europe. Dès que la guerre fut déclarée, Sully conseilla au Roi de l'assiéger. Mais il se trouva le seul de son avis, & tous les officiers s'y opposèrent. Pour déterminer Henri IV sur Montmélian, Sully alla mettre le siège devant Charbonnières, place presque aussi forte, & située sur un roc inaccessible. Il y essuya des fatigues incroyables. Enfin après quelques jours de travail, il promit au Roi de le rendre maître de la place pour le lendemain. Il ne tint pas à ses ennemis que tout n'échouât. Tandis qu'il exposoit sa vie, les courtisans étoient occupés à censurer ses opérations. L'un d'eux dit hautement que s'il étoit dans la place, il sçauroit bien empêcher qu'elle

ne fût prise d'un mois. *Allez donc*, leur dit-il à tous, excédé enfin de leurs discours, *& si je ne vous fais pas tous pendre aujourd'hui, je veux passer pour un fat.* En effet, la place se rendit le même jour. Même après ce succès, Sully eut beaucoup de peine à obtenir la permission de prendre Montmélian. Il y avoit des hommes dans le Conseil qui redoutoient les succès de Sully, autant que le Duc de Savoie lui-même. A la fin le zèle l'emporta sur l'envie. Montmélian fut assiégé, & Sully commença à prouver qu'avec une artillerie bien servie, il n'y a plus de place imprenable.

Page 229. (18) Sully fut aussi habile négociateur qu'excellent guerrier. Dès l'âge de vingt-trois ans, il avoit étudié l'art de manier les esprits, & de connoître les hommes. En 1583, temps où la Ligue commençoit à se former, le Roi de Navarre l'avoit envoyé à la cour pour en suivre tous les mouvemens. Il y avoit vu Catherine de Médicis ne paroissant occupée que de plaisirs, & méditant d'éternelles intrigues; les Guises populaires, comme le sont d'abord tous les tyrans, flattant le peuple pour écraser le Roi; les favoris impérieux & avides, poussant d'une main imprudente l'ame des Guises vers des situations extrêmes; le Roi souffrant d'abord la Ligue par indolence, l'autorisant ensuite par foiblesse, & bientôt se débattant contre elle, après s'être enveloppé dans ses pièges. Sully attentif à tout ce qui se passoit autour de lui, en donnoit des avis exacts au Roi de Navarre. En 1585, il fit un second voyage à Paris, qui avoit encore le même but. Henri III venoit de se déclarer chef de cette Ligue armée pour le détrôner. Sully s'adressa dans cette occasion à tous les François qui aimoient en-

core l'État. Enfin en 1588, après les barricades, monument singulier d'audace de la part d'un sujet, & de foiblesse de la part d'un Roi, il suivit par ordre de son maître le Comte de Soissons, pour étudier ses démarches, & observer le nouveau systême qu'on alloit suivre à la cour. C'est sans doute dans ces différentes circonstances que Sully acquit cette connoissance supérieure des hommes, qu'il a montrée toujours depuis. En effet, pour apprendre à les connoître, il ne faut pas les étudier dans des temps de calme, & lorsque toutes les passions sont endormies. Un masque uniforme & trompeur couvre alors tous les visages. C'est dans les temps orageux, dans les grands intérêts, dans le choc des partis & des crimes qu'il faut les voir. C'est alors que les ames se développent ; que toutes les passions ont leur activité ; que tous les hommes sont eux-mêmes. Dans ces momens d'agitation, la nature irrégulière & forte a un grand caractère : & tous ses traits sont mieux marqués. Telle avoit été l'école de Sully. Ceux qui ont lu ses Mémoires, sçavent d'ailleurs qu'il avoit toute la pénétration & tout le sang-froid dont on a besoin pour bien observer & juger les hommes.

Page 230. (19) En 1586, Sully avoit déja négocié un traité entre les deux Rois; mais l'indécision, vice de toutes les ames foibles, entraîna bientôt Henri III d'un côté opposé : & le traité devint inutile. Enfin en 1589, après l'assassinat des Guises, Henri III ayant tâché vainement d'appaiser le Duc de Mayenne qui ne daigna point pardonner à son Roi, il fut moins éloigné de s'unir avec le Roi de Navarre. Sully négocia encore ce traité, non point avec la grave lenteur de la plûpart des Plé-

nipotentiaires, mais avec l'activité d'un homme qui vouloit sauver la France. Un grand nombre de voyages qu'il fit avec précipitation, & sans prendre aucun repos, le firent tomber dangereusement malade. Le philosophe Mornay eut l'adresse de profiter de l'état de Sully, pour obtenir la gloire & la récompense du traité.

Idem. (20) Brancas-Villars, Amiral de France, Gouverneur de Rouen pour la Ligue, fut un des hommes les plus estimables de son temps. Il étoit brave, désintéressé, plein d'audace, incapable de dissimulation, indigné contre tout artifice, mais emporté, ayant d'ailleurs plusieurs traits de ressemblance avec Henri IV. Il estimoit beaucoup le Roi, & n'en étoit pas moins estimé. Sully, en 1594, négocia avec lui pour le détacher de la Ligue. Cette négociation fut d'abord secrette; ensuite elle fut traversée par des intrigues. Enfin, comme tout étoit sur le point d'être conclu, on persuada à Villars que Sully avoit formé le projet de s'emparer de sa personne pour le faire assassiner. Villars, à cette nouvelle, sentit toute la fureur qu'une trahison doit inspirer à une ame haute & d'une droiture austère. Il arracha le traité des mains de Sully; le déchira en mille pièces & le jetta au feu. La modération de l'un calma enfin les emportemens de l'autre. Tout fut éclairci. Villars fit pendre l'auteur de l'imposture, & signa son traité. Sully eut la gloire de donner en même temps à son Roi, une place importante, un brave guerrier, & un fidèle sujet.

Ibid. (21) La même année Sully conclut un traité au nom du Roi avec le Duc de Guise. C'étoit le fils de celui qui avoit été assassiné à Blois. Il n'eut ni les talens, ni les vices, ni la malheureuse célébrité de son

père. On pourroit peut-être le compater à Richatd fils de Cromwel, rous deux nés d'un père qui avoit ébtanlé & gouverné un puiſſant Etat, moururent ſujets obſcurs, dans un pays dont ils avoient penſé être les Souverains.

Page 232. (22) On ne ſçauroit croire combien Henri IV avoit de cabales à étouffer même dans ſon parti. Le fanatiſme & l'ambition tournoient toutes les têtes. Quand Sully ne combattoit pas, il négocioit. En 1594 il quitte le ſiège de Laon, pour aller à Patis appaiſer la fermentation des eſprits agités par l'affaire des Jéſuites. Peu de temps après, Henri IV l'envoie auprès du Duc de Bouillon pour le raffermir dans le devoir, & obſerver les complots qui ſe formoient à Sédan. En 1595 il va à Rouen diſſiper les brigues du Duc de Montpenſier. En 1597 il eſt chargé d'écrire aux chefs des Proteſtans, qui pendant le ſiège d'Amiens cherchoient à inquiéter le Roi, pour en arracher de nouveaux privilèges. En 1598 il va dans la Bretagne qui n'étoit pas encore bien remiſe des ttoubles de la guerre ; & tient les Etats à Rennes, pour hâter la levée des ſommes qu'on avoit promiſes. En 1603 il fait un voyage en Poitou, y diſſipe les factions, & ramène au Roi le cœur des Proteſtans. En 1606 il fait échouer les deſſeins des Calviniſtes qui demandoient un ſynode national : il concilie à la Rochelle le Clergé & les Proteſtans diviſés. Enfin en 1614 il travaille par ordre de la Régente, à prévenir ou appaiſer les troubles excités par les Princes & les Grands du Royaume. On lui doit cette juſtice, que ſes talens ne ſervirent jamais qu'au bien de l'Etat. Sa politique n'eut rien d'artificieux ; elle fut adroite ſans être fauſſe, & vertueuſe ſans être rigide : c'étoit la politique d'un honnête

homme qui dit toujours la vérité, & qui est assez estimé pour la faire croire.

Page 233. (23) La principale de ces assemblées du Corps Protestant fut celle de Chatelleraut en 1605. Sully fut nommé par le Roi pour y présider. Jamais son maître ne lui donna une plus grande marque de confiance ; & si l'on fait attention qu'il étoit Protestant, on verra que jamais il ne se trouva dans une circonstance plus délicate. Le plan de conduite qu'il se traça à lui-même, fut de ne trahir ni sa religion, ni son Prince, & de remplir en même temps les devoirs de Protestant zélé & de sujet fidèle. Il marcha toujours entre ces deux lignes, sans s'en écarter. Aussi dans toute cette assemblée il joua le rôle d'un sage ; au lieu que Mornay, avec son zèle aveugle & impétueux, ne parut qu'un enthousiaste qui veut armer des fanatiques. Sully présida encore deux fois à de pareilles assemblées ; l'une à la Rochelle en 1607 ; & l'autre à Gergeau en 1608 : & dans toutes les deux il ne fut pas moins utile à l'Etat & au Roi.

Page 234. (24) Sully en 1586 traite avec les Suisses, & en obtient une promesse de vingt mille hommes pour son maître. En 1599 il négocie le mariage du Roi avec Marie de Médicis. En 1600 il conclut un traité avec le Cardinal Aldobrandin, Légat du Pape & Médiateur pour le Duc de Savoie. En 1604 il termine en faveur du Roi une contestation avec le Pape sur la propriété du pont d'Avignon. Mais c'est sur-tout dans son ambassade en Angleterre qu'il développa des talens supérieurs. Dès l'an 1601, Henri IV l'avoit envoyé à Douvres, où il avoit eu un secret entretien avec Elizabeth sur les moyens d'abaisser la Maison d'Autriche. Cette Reine

Proteſtante, ennemie implacable d'une Puiſſance qui avoit voulu la détrôner, occupée déja des grandes idées de l'équilibre de l'Europe, étoit par eſtime, par admiration & par intérêt, l'alliée & l'amie de Henri IV; & tous deux n'attendoient que le moment d'exécuter leurs vaſtes deſſeins: mais elle mourut en 1603. Henri IV ſentit combien la mort de cette Reine pouvoit influer ſur les affaires de l'Europe. Il craignit avec raiſon que le nouveau Roi d'Angleterre ne fût pas auſſi diſpoſé qu'elle à entrer dans ſes vues. Il lui envoya donc Sully avec la qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, pour le fixer dans ſon parti, & armer l'Angleterre contre l'Autriche. Il faut lire dans les Mémoires même tous les détails de cette négociation. On y trouvera la profondeur d'un politique, l'éloquence d'un homme d'Etat, cette activité d'eſprit qui donne preſque toujours les ſuccès, ce coup d'œil qui démêle les objets, même au milieu du trouble, & qui fait le grand Négociateur, comme le grand Général. On y remarquera ſur-tout cet aſcendant qu'un homme de génie ſçait prendre ſur les caractères foibles, & ſur les ames à petites paſſions.

Page 244. (25). François d'O, Surintendant des Finances ſous Henri III & au commencement du regne de Henri IV, avoit tout ce qui auroit dû lui donner l'excluſion de cette charge. Il étoit diſſipateur, indolent, paſſionné pour le jeu, tout occupé de ſes plaiſirs, mettant une vaine grandeur dans des prodigalités inſenſées, ne ſe refuſant rien, tandis que le Roi manquoit de tout. Voilà l'homme qui gouvernoit les Finances. Il mourut en 1594 avec plus de quatre millions de biens, laiſſant l'Etat endetté de huit cent dix millions de notre monnoye ac-

tuelle. A sa mort, la charge de Surintendant fut supprimée & le Roi créa un Conseil de Finances composé de huit personnes. Sully n'approuva point cette forme d'administration, parce qu'il est bien plus difficile de trouver huit hommes vertueux, que d'en trouver un seul. Sa façon de penser ne fut que trop justifiée. Les huit Conseillers ne furent que huit concussionnaires à brevet. Les dissipations & les vols continuèrent avec plus de fureur qu'auparavant. Le Roi, dans la guerre contre l'Espagne, ayant besoin de huit cent mille écus pour faire le siège d'Arras, les leur demanda, comme l'homme qui a besoin de pain en demande à un citoyen riche; il ne put jamais les obtenir. *Je suis*, écrivoit ce bon Prince à Sully, *fort proche des ennemis, & n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude; & depuis deux jours je dîne chez les uns & les autres parce que mes Pourvoyeurs n'ont plus moyen de rien fournir pour ma table.* Cependant les huit Conseillers des Finances tenoient à Paris d'excellentes tables, & leur luxe insultoit à la misère publique. Il n'est pas inutile de répéter de pareils faits, pour qu'on sache jusqu'où peut aller l'audace de la déprédation dans un Etat mal gouverné depuis longtems.

Pag. 246. (26). La première opération de Sully fut de se transporter en 1596 dans les principales Généralités du Royaume, & d'envoyer dans les autres des hommes de confiance pour en connoître les forces & les revenus. En 1598 il fit un second voyage. Son attention s'étendoit à tout: il examinoit le climat de chaque Province, les différentes espèces de terre, de culture, de production, les non-valeurs réelles ou supposées, leurs

caufes ou paſſagères ou conſtantes, la proportion entre les frais & le revenu, la qualité & le prix commun des denrées, la facilité des conſommations, le nombre des habitans, leur caractère, la valeur de chaque homme dans les différens pays, les reſſources des villes, le produit des manufactures, l'étendue & la qualité du commerce. Il obſervoit ſur les lieux même ce que payoit chaque Province; la nature des impoſitions; celles dont la reſſource eſt en même temps la plus étendue & la plus prompte; celles dont la perception coûte le moins, & rapporte le plus; celles qui ſe combinent le mieux avec le climat, le ſol, l'induſtrie des habitans; & celles qui ſont plus à charge au peuple, qu'elles ne ſont utiles à l'Etat. Il calculoit par-tout la ſomme des richeſſes: il étudioit tout ce qu'une Province reçoit, & tout ce qu'elle donne, comment y vient & par où s'écoule l'argent, quels ſont les canaux ouverts, & ceux qui ſont engorgés, enfin quelles ſont les Provinces où la Capitale ne renvoye point les ſucs qu'elle en reçoit, & où ſe trouve interrompue cette heureuſe circulation, qui fait la vie du Corps politique. Sully, ſur tous ces objets, ne s'en rapportoit qu'à lui-même: car il faut des yeux pour voir. On ſait que le Duc de Bourgogne, dans un temps plus éclairé, ne put ſe procurer une connoiſſance exacte des Provinces par les Intendans même.

Ibid. (27). Dès que les membres du Conſeil apprirent que Sully devoit faire des viſites dans les Provinces, ils n'épargnèrent rien pour le traverſer. L'opération étoit trop utile pour qu'ils n'en fuſſent pas épouvantés. Ils eurent recours à tout. Les Receveurs généraux, Tréſoriers, Contrôleurs, Greffiers & juſqu'aux

moindres Commis furent prévenus. Les uns s'abſentèrent & laiſſèrent leurs Bureaux fermés; d'autres firent voir des ordres qui leur défendoient de communiquer leurs regiſtres & leurs états. En même temps on ſemoit dans les Provinces les bruits les plus odieux contre Sully; on profitoit de ſon abſence pour le noircir auprès du Roi: on l'accuſoit d'ignorance, de dureté, d'étourderie: on le peignoit comme un tyran qui alloit ſucer le ſang du peuple, & qui abuſoit de l'autorité du Prince, pour le rendre odieux à ſes Sujets. Enfin le cri général fit impreſſion ſur le Roi lui-même; & Sully reçut ordre de revenir. Henri IV qui, après la plus courte abſence, l'embraſſoit toujours avec tranſport, le reçut très-froidement. Sully reconnut alors le danger qu'il y a de ſervir les Rois loin d'eux. Il eut à ſe juſtifier des plus cruelles calomnies; & il en vint aiſément à bout: mais il falloit encore éviter les ſoupçons pour l'avenir. Cinq cents mille écus qu'il avoit ramaſſés dans ſes voyages, & qui ſans lui euſſent été perdus pour le Roi, furent dépoſés dans le Tréſor Royal. En même temps il prit des précautions pour qu'aucune partie de cette ſomme ne fût diſſipée. On ne tarda point à ſentir combien ces précautions étoient néceſſaires.

Sanci, un des membres du Conſeil, & le plus abſolu des hommes, envoya demander à Sully, avec toute la fierté d'un deſpote, quatre-vingt dix mille écus pour payer les Suiſſes. Sully ſçavoit qu'il n'étoit dû que le tiers de cette ſomme. Il refuſa. Son refus excita entre lui & Sanci une vive querelle qui éclata en préſence du Roi. Peu de temps après, Sully ſurprit encore les membres du Conſeil à vouloir détourner deux cent mille

écus du Trésor royal. Heureusement il avoit gardé entre ses mains de quoi les confondre; & dans le moment qu'ils croyoient triompher, en rejettant sur lui la dissipation de cette somme, il les convainquit lui-même en présence du Roi, de cet odieux brigandage. Ce fut là l'essai des contradictions & des noirceurs que Sully eut à essuyer au commencement de son ministère. Ces détails de la méchanceté ne sont indifférens pour aucun siècle. On s'étonne quelquefois qu'il se fasse si peu de bien dans les Etats: le Philosophe qui pèse les obstacles, doit peut-être s'étonner de ce qu'il y a encore des hommes qui ont le courage d'en faire.

Page 247. (28) Ce fut en 1598 que parurent toutes ces déclarations, qui rendirent le Roi propriétaire de ses revenus, & mirent le peuple à l'abri des concussions des sujets puissans. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tous les tyrans qui voloient le peuple, se plaignirent avec audace, comme si on les eût dépouillés d'un bien légitime; tant certains hommes s'accoutument à regarder l'injustice comme un de leurs droits. Le Duc d'Epernon, par ces sortes de violences, se faisoit tous les ans un revenu de près de quatre cent mille francs de notre monnoie. Il fut averti du jour où devoit passer la déclaration qui lui ordonnoit de n'être plus brigand ni concussionnaire; il se rendit au Conseil, bien résolu de l'empêcher. Là, au défaut de raisons, il eut recours aux insultes; & son insolence naturelle, aigrie encore par les réponses fières de Sully, osa s'emporter jusqu'aux menaces. Sully répondit à l'outrage avec le ton d'un homme qui est accoutumé à ne rien craindre; & tous deux en même temps portèrent la main sur la garde de leurs épées. La salle

du Conseil eût peut-être été ensanglantée, si on ne se fût jetté en foule au devant d'eux. Le Roi instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle intrépide de Sully, & lui écrivit à l'heure même de sa main, *lui offrant*, disoit-il, *de lui servir de second contre d'Epernon.*

Page 248. (29) Il y eut sous le ministère de Sully troi Chambres de justice, établies pour faire des recherches contre les Financiers qui avoient malversé dans leurs emplois, l'une en 1601, l'autre en 1604, & la troisième en 1607. Cette dernière fut établie contre l'avis de Sully. Il avoit reconnu par l'expérience des deux premières, que les principaux coupables échappent toujours. On retira cependant quelque avantage de ces poursuites; c'est que les loix commencèrent enfin à paroître quelque chose; l'idée des mœurs fut réveillée; le peuple s'apperçut que le gouvernement s'occupoit de lui; la Noblesse apprit à ne pas confondre l'or avec l'honneur; la nation commença à soupçonner que la pauvreté honnête pouvoit avoir un prix. Au reste, Sully dans ses Mémoires, est d'avis de supprimer entiérement ces Chambres de justice, comme des moyens inutiles. Ce n'est presque toujours que l'occasion d'un trafic honteux entre ceux qui ont besoin de protection, & ceux qui en ont à vendre.

Page 249. (30) Il faut convenir que toutes les opérations de Sully sur les monnoies furent peu avantageuses. En 1601 il fit défendre d'employer dans le commerce les monnoies étrangères. Le commerce fut interrompu par cette défense, parce que le crédit en fut affecté. Ces espèces étrangères se trouvoient en France en très-grande quantité : on les resserra par la répugnance

de les porter à la Monnoie, à cauſe des droits conſidérables qu'on devoit y'retenir. Peu de temps après, Sully rendit une déclaration qui défendoit de tranſporter hors du Royaume aucune eſpèce d'or ou d'argent, ſous peine de confiſcation. On ſent aſſez combien une pareille ordonnance eſt inutile. Ce n'eſt point par des déclarations que l'on peut retenir dans un pays les eſpèces d'or & d'argent ; c'eſt par une adminiſtration ſage, qui détermine en faveur de ce pays la balance du commerce. Sully lui-même ayant ſenti combien cette déclaration étoit inſuffiſante, crut y remédier par une ordonnance du mois de Septembre 1602, qui hauſſa la valeur numéraire des eſpèces. L'expérience n'a que trop prouvé que c'eſt une mauvaiſe opération de toucher aux monnoies d'un Etat. Tout changement dans cette partie nuit prodigieuſement au commerce, par l'extinction de la confiance, par le reſſerrement des bourſes, par les embarras & le déſavantage du change, par le renverſement des fortunes. Ce qui trompa Sully, c'eſt qu'il s'imagina que le hauſſement de la valeur numéraire feroit ceſſer le tranſport chez l'étranger, en diminuant le profit. En effet, la proportion de l'or à l'argent de France, n'étoit pas tout-à-fait alors de 1 à 11, au lieu qu'en Eſpagne elle étoit de 1 à $13\frac{1}{3}$, en Angleterre de 1 à $13\frac{19}{40}$, en Allemagne de 1 à $12\frac{1}{6}$. Ainſi les étrangers avoient du bénéfice à enlever notre or.. Mais Sully ne remédia point du tout à cet inconvénient. La proportion nouvelle ne fut en France que de 1 à $11\frac{1}{6}$, parce que Sully, en hauſſant la valeur de l'or, avoit en même temps hauſſé les monnoies d'argent. Ainſi le déſordre reſta le même; & en 1609 on s'apperçut qu'il étoit encore de-

venu plus grand, parce que les autres Etats avoient encore haussé leur proportion.

Page 252. (31) Sully s'étoit convaincu par l'étude de l'histoire & par les réflexions, que l'agriculture est la base des Etats & la source des revenus publics. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait regardé la taille arbitraire comme un fléau de l'Etat, & qu'il ait desiré changer entiérement la forme de cette imposition. Il sçavoit que la terre étant la source des revenus, doit être aussi la source des impôts, mais qu'ils doivent porter sur le produit, & non sur le travail. Or le produit total des terres se divise en deux parties. L'une est la rentrée des avances qui ont été faites pour l'exploitation; cette partie doit être sacrée pour le fisc, puisque c'est cet argent même qui est la source de la fécondité. L'autre portion est bénéfice; c'est elle qui constitue le revenu; c'est sur elle seule que l'impôt doit être levé. Dans tout pays où le cultivateur ne retrouvera point du bénéfice en sus de ses avances, & de la somme dont il doit payer la protection du Souverain, il faudra nécessairement qu'il s'intéresse moins à la culture, que par conséquent cette culture diminue, & avec elle les revenus de l'Etat. Mais que seroit-ce si bien-loin de retirer aucun bénéfice de son travail, l'impôt lui enlevoit une partie même de la somme destinée à l'exploitation de sa terre? Alors il ne faudroit point s'étonner, que la profession la plus malheureuse de toutes fût presque abandonnée, qu'une partie des terres restât en friche, & que tout l'ordre économique se trouvât dérangé par la suppression des revenus réels de l'Etat. Ce qu'il y auroit de plus effrayant, c'est que le désordre iroit toujours en augmen-

tânt, parce que l'impôt dirigé toujours ſur le même plan, diminueroit d'année en année la ſomme deſtinée pour la culture des terres. On a écrit beaucoup de livres ſur cette matière ; on en écrira encore beaucoup. Mais ce ne ſont pas les lumières qui nous manquent. Il faut détruite les paſſions, qui ſont un obſtacle preſque invincible à tout le bien qu'on peut faire. D'ailleurs un des grands malheurs de l'humanité, eſt d'être entraîné par l'habitude Il eſt bien difficile de regarder comme un mal, ce qu'on a vu de tout temps. Que de choſes excellentes on ne fait point, parce qu'on ne les a jamais faites !

Page 253. (32) Sully, en pluſieurs endroits de ſes Mémoires, ſe récrie contre la Gabelle. Il trouvoit une dureté extrême à vendre fort cher à des pauvres une denrée très-commune. Perſonne n'ignore que certaines provinces ſont aſſujetties à l'impôt ſur le ſel, tandis que d'autres en ſont exemptes. On détermine la quantité que chacun doit prendre. On preſcrit l'uſage qu'on en doit faire. Il eſt défendu de revendre ce que l'on a au delà de ſes beſoins. Les troupeaux, qui ne peuvent être préſervés de pluſieurs maladies que par le ſel, languiſſent & meurent, parce que le payſan ne peut pas leur donner ce ſecours. On va même juſqu'à interdire à ces animaux mourans les bords de la mer, où l'inſtinct de leur conſervation les conduit. Le commerce de la pêche eſt conſidérablement diminué par les formalités odieuſes qui gênent la ſalaiſon. L'agriculture perd une quantité prodigieuſe de bras, qui ſont occupés au faux-ſaunage. Ces hommes, qui ne ſont que des brigands, auroient pu être des citoyens. Ajoutez à cela des armées

de Commis, dont l'unique fonction est de faire la guerre aux sujets du Roi; qui gardent les bords des fleuves des rivières, & jusqu'aux bords de la mer, comme dans un pays ennemi; qui souvent soutiennent & livrent des batailles, où ceux qui tuent deviennent meurtriers de leurs concitoyens, & où ceux qui sont tués sont des sujets perdus pour l'Etat. Ajoutez les emprisonnemens, les saisies, les ventes, la diminution du commerce & du travail; ajoutez les frais de régie qui sont énormes; car chaque million pour le Roi en coûte un autre au peuple, soit en frais, soit en non-valeurs. On ne cherche point ici le triste & vain plaisir de censurer ce qui est établi: mais dans un ouvrage qui est consacré tout entier à l'utilité publi , il doit être permis de remarquer les défauts d'une imposition que Sully, Richelieu, Colbert, & tous nos plus habiles Ministres ont également condamnée. Si elle a subsisté jusqu'à présent, c'est sans doute parce qu'il est bien plus facile de voir les abus que de les réformer. Dans tout changement politique, lors même que l'avantage est le plus assuré, les obstacles sont immenses. Il n'y a que le mal qui se fasse aisément.

Page 254. (33) Ce n'est pas assez d'examiner la nature des impôts en eux-mêmes & par rapport à la culture des terres, il faut encore les comparer les uns aux autres. Il est des impôts qui se nuisent: il est des besoins qu'on ne peut satisfaire qu'aux dépens d'autres besoins. Que diroit-on d'un homme qui, en construisant une machine, multiplieroit les roues sans choix, & ne prendroit point garde que le mouvement des unes doit nécessairement rallentir l'action des autres? C'est cependant ce qu'ont

fait

fait plusieurs prétendus Politiques. La juste répartition des impôts est encore un des grands objets de l'homme d'Etat. Pour y parvenir, il faut connoître la valeur respective des provinces, connoissance qui dépend du rapport des productions, des manufactures, du commerce, de la population, des dépenses que l'Etat y fait. Il faut que les non-valeurs entrent toujours dans les calculs; que la quotité de l'impôt soit toujours déterminée par la masse des revenus, & que l'une soit le thermomètre fidèle de l'autre; que les provinces ne payent pas au Souverain plus qu'elles n'en reçoivent; que la circulation aille toujours du centre à la circonférence, comme de la circonférence au centre; que chaque espèce de biens soit imposée selon sa qualité; que l'imposition dans les villes soit plus forte que dans les campagnes; & que le pauvre qui, dans la constitution sociale, est déja écrasé par l'insolence & l'orgueil du riche, n'ait point encore un nouveau motif trop légitime de maudire la Patrie, & de détester le nom de citoyen. Une chose sur-tout qui est très-difficile à déterminer, c'est la proportion de l'impôt avec le produit des terres. Car les rapports qui paroissent proportionnels ne le sont point du tout. Par exemple, un douzième levé sur un petit produit, & un douzième levé sur un grand, ne sont pas, à beaucoup près, dans la même proportion pour les contribuables: le premier est une charge bien plus pesante que le second. Tous ces détails demandent des vues supérieures, un esprit exercé, & sur-tout le calcul de la probité. A l'égard de la régie, la meilleure seroit sans doute celle où tout ce qui est imposé sur le peuple, seroit au profit de l'Etat. Mais il faut se souvenir que les impôts sont régis

par des hommes. Souhaitons du moins qu'on diminue, le plus qu'il est possible, le nombre des mains qui manient l'argent des sujets pour le faire passer au Prince.

Page 254. (34) Une des maximes de Sully étoit que le labour & le pâturage étoient les deux mamelles d'un État. Telle fut la base de son systême, & le principe de ses opérations. Il fit un grand nombre de réglemens utiles pour encourager l'agriculture; mais tous avoient pour but, de procurer l'aisance au cultivateur. En effet c'est là le principal ressort. Il seroit bien digne d'un siècle aussi éclairé que le nôtre, de tirer enfin cette classe d'hommes si utile, de l'état vil & malheureux où elle a été jusqu'à présent. L'ancienne Grèce, de ses premiers cultivateurs, fit des Dieux. Il seroit à souhaiter que parmi nous on les traitât seulement à-peu-près comme des hommes. Quoi! faut-il être à la fois nécessaire & avili? Ce seroit aux Grands à donner l'exemple; car ils peuvent donner l'exemple en tout, sur-tout dans une monarchie. Une vérité effrayante pour eux, c'est qu'ils ne peuvent subsister sans le Laboureur, au lieu que le Laboureur peut subsister sans eux. C'est une coutume assez générale par-tout, de placer des bataillons sur le passage des Rois. Un Roi d'Angleterre, en traversant son pays, vit un autre spectacle; c'étoit deux cents charrues que les habitans d'une campagne vinrent ranger sur son passage. Ce trait est d'une éloquence sublime pour qui sçait l'entendre. Il s'en faut bien que dans notre Europe, avec toutes nos sciences & notre orgueil, nous ayons poussé la véritable science du gouvernement aussi loin que les Chinois. On sçait que leur Empereur, pour donner aux citoyens l'exemple du respect qu'on doit au

labourage, tous les ans, dans une fête solemnelle, manie la charrue en présence de son peuple. Nulle part l'agriculture n'est aussi honorée. Il y a même des places de Mandarins pour les paysans qui réussissent le mieux dans leur art. Par-tout les hommes sont les mêmes. On les ménera toujours par les distinctions & les récompenses. Mais avant qu'un paysan sçache ce que c'est que l'honneur, il faut qu'il sçache ce que c'est que l'aisance. Un cœur flétri par la pauvreté, n'a d'autres sentimens que celui de sa misère.

Page 255. (35) La liberté des grains étoit liée nécessairement au systême de Sully. Aussi la soutint-il dans toutes les occasions avec la plus grande vigueur. En 1607, un Juge de Saumur fut menacé de punition exemplaire, pour avoir défendu la sortie des bleds hors du royaume. Tout semble nous inviter aujourd'hui à revenir à des idées si sages. S'il faut une autorité, nous avons celle de Sully. S'il faut des raisons, nous avons plusieurs excellens livres où l'utilité de ce systême est démontrée. Tout le monde d'ailleurs est en état de voir par lui-même que la concurrence de l'étranger, entretenant un profit certain sur le prix de nos bleds, & prévenant leur non-valeur, doit augmenter les revenus, exciter au travail, encourager la culture, & par conséquent accroître la population. S'il faut des exemples, nous avons celui de l'Angleterre & notre propre expérience. Sully, devenu Ministre, rétablit par ce moyen l'agriculture qui étoit entièrement dépérie par les guerres civiles. La France devint le grenier de l'Europe. Elle jouit de cet avantage sous les règnes de Henri IV, de Louis XIII, & dans les premiers temps du règne de Louis XIV. L'abondance &

le bon prix du bled entretenoient les richesses de la nation. En 1661, Colbert voulant favoriser les manufactures, fit défendre l'exportation des grains, pour que la subsistance des ouvriers étant à bas prix, la fabrication & la main-d'œuvre se trouvassent moins chères que chez l'étranger. On ne tarda point à sentir les effets de ce changement. Bientôt la culture diminua. Dans les mauvaises terres, la valeur des productions n'équivaloit plus à la dépense. On prit donc le parti de les abandonner. Peu-à-peu les campagnes ont dépéri ; & la France qui produisoit autrefois 70 millions de septiers de bled, aujourd'hui en produit à peine quarante. D'un autre côté, l'Angleterre, avant qu'elle eût permis chez elle l'exportation des grains, étoit souvent obligée d'acheter des bleds étrangers, parce qu'elle n'en recueilloit point assez pour ses propres besoins. Mais elle adopta nos principes, à peu-près dans le temps que nous y renonçâmes. En 1689 on proposa des récompenses à tous ceux qui vendroient des bleds aux étrangers. En peu de temps l'agriculture fit des progrès rapides. Aujourd'hui une bonne récolte peut nourrir l'Angleterre pendant plusieurs années ; & elle est en état de vendre des bleds à toutes les autres nations. C'est peut-être là l'époque de sa grandeur. Il a été prouvé dans les derniers temps, que l'exportation des grains lui avoit valu en quatre années 170 millions, 330 mille livres de France. La seule objection raisonnable contre ce systême, est la crainte des disettes dans les mauvaises années. Mais il est prouvé que les disettes sont infiniment plus rares dans les pays où la liberté des grains soutient l'agriculture. Une partie de la nation a étudié & approfondi ces matières. Il ne

nous reste plus qu'à profiter de nos connoissances. Il y a des préjugés utiles qu'il faut conserver dans un Etat. Mais il en est d'autres qui en sont la ruine. On ne s'occupe aujourd'hui parmi nous que d'agriculture. On ne parle que d'encourager les Laboureurs, que de défricher des terres : mais tant que nos ports seront fermés, gardons-nous bien d'étendre notre culture. Qu'avons-nous besoin de moissons ? Quavons-nous besoin de nouvelles terres ? Nos récoltes plus abondantes ne feroient qu'anéantir parmi nous la valeur du bled. Les avances ne seroient plus remboursées par les produits ; & les terres deviendroient un fonds stérile pour les propriétaires & pour le Souverain.

Page 256. (36) Sully, dans le cours de son administration, fit plusieurs choses utiles pour le commerce. Il s'opposa sur-tout avec beaucoup de vigueur à une foule d'édits bursaux, portant création de mille petits droits sur différentes parties du commerce. Ces édits n'étoient pas pour le Roi ; c'étoit des gratifications qu'il accordoit à ses courtisans, & qu'on lui arrachoit par importunité. Il envoya un jour à Sully jusqu'à vingt-cinq édits pareils. Sully n'en approuva aucun, & sortit pour aller lui faire des remontrances. Il rencontra à la porte la Marquise de Verneuil, qui lui fit des reproches de ce qu'il s'opposoit ainsi à la bonne volonté du Roi. *Tout ce que vous dites*, *Madame*, lui dit Sully, *feroit bon*, *si Sa Majesté prenoit l'argent dans sa bourse. Mais lever cela de nouveau sur les Marchands*, *Artisans*, *Laboureurs & Pasteurs*, *il n'y a aucune apparence. Ce sont eux qui nourrissent le Roi & nous tous. Ils ont bien assez d'un maître*, *sans avoir encore tant de gens à entretenir.* Ces paroles

remarquables peignent en même temps & le caractère & la politique de Sully. En 1603 le Comte de Soiſſons, Prince du Sang, obtint la permiſſion de lever un droit de quinze ſols par ballot de toile qui ſortiroit du royaume. Il avoit eu l'art de perſuader au Roi que c'étoit tout au plus un objet de trente mille livres par an. Sully, en calculant, trouva que cet impôt annuel n'étoit guères moindre que de 300 mille écus, & il empêcha l'exécution de l'édit. Le Comte de Soiſſons irrité voulut faire périr le Surintendant; & Sully, dans cette occaſion, eut la gloire d'avoir expoſé ſa vie pour le peuple, comme il l'avoit expoſée pour le Roi.

Page 257. (37) La grande faute que l'on reproche à Colbert, c'eſt d'avoir donné aux manufactures le premier rang dans l'ordre économique. Il protégea beaucoup les arts & métiers, qui ne ſont que les moyens d'ouvrer la matière première, & s'occupa peu de l'agriculture, qui fournit cette matière première à l'Etat. Cependant la fabrication n'eſt utile que par le prix qu'elle donne, & le débit qu'elle procure aux produits des terres. Telle étoit la façon de penſer de Sully. C'étoit là une des branches de ſon ſyſtême. C'eſt pourquoi il fit toujours marcher l'agriculture avant l'induſtrie. Mais doit-on le louer ou le blâmer de ſon oppoſition aux manufactures de ſoie? Ce procès fut d'abord décidé contre lui. Depuis quelque temps la nation eſt revenue ſur ſes pas, &, aujourd'hui l'on commence à douter. Tous ceux qui jugent de la proſpérité d'un royaume par ſon éclat apparent, ceux qui s'imaginent que le luxe eſt la grandeur, & qu'une nation parée de tiſſus d'or & d'argent eſt la nation la plus riche, n'héſiteront pas à condamner Sully;

mais ceux qui à travers les surfaces pénètrent dans l'intérieur des Etats ; ceux qui pèsent, qui calculent, qui mesurent ; ceux qui sçavent que le luxe des soies a parmi nous fait tomber les laines ; que l'avilissement des laines a porté sur le nombre des troupeaux ; que la diminution des troupeaux a altéré une des sources de la fécondité ; ceux qui sçavent que l'agriculture en France ne rend aujourd'hui qu'un sixième de ce qu'elle rendoit alors, & que pour gagner quelques millions à fabriquer & à vendre de belles étoffes, nous avons perdu des milliars sur le produit de nos terres ; ceux enfin qui ont calculé que deux millions de cultivateurs peuvent faire naître un milliar de productions, au lieu que trois millions d'artistes ne produiront à l'Etat que 700 millions en marchandises de main-d'œuvre, ceux-là sans doute ne seront pas si prompts à condamner un grand homme.

Page 258. (38) Sully regardoit les grandes villes comme les tombeaux des Etats, parce qu'elles ne se forment jamais qu'aux dépens des campagnes. Il s'attachoit donc à repeupler les bourgs & les villages. Il désiroit sur-tout que la Noblesse habitât dans ses terres. On a trop loué Richelieu de ce qu'il avoit attiré tous les grands propriétaires à la cour. Cette politique a ruiné l'Etat. Elle a été du moins la première époque de la décadence de l'agriculture. Un homme qui souvent est inutile à Versailles, pourroit être dans sa terre le bienfaiteur de la nation. Et croyez-vous que loin du manège & des intrigues, son ame n'eût point quelque chose de plus vigoureux & de plus mâle ? Croyez-vous que dans les combats il eût moins de sang à verser pour la Patrie ? C'étoit bien là le sentiment de ce bon & généreux Henri IV.

V iv

Ce Roi qui avoit plus de vues politiques, que sembloit n'en promettre d'abord sa gaieté franche & militaire, déclara aux Nobles qu'il vouloit qu'ils s'accoutumassent à vivre chacun de leur bien, & à faire valoir leurs terres par eux-mêmes. Il rioit de ceux qui venoient étaler à la cour des habits magnifiques, & qui *portoient*, disoit-il, *leurs moulins & leurs bois de haute-futaie sur le dos.* Je sçais que le luxe a fait un nom ridicule de ce nom de gentilhomme de campagne; mais je sçais bien aussi que ces gentilshommes de campagne, respectables en effet, seroient alors respectés, parce que tous seroient utiles, & que plusieurs seroient grands. Je sçais que l'honneur françois se ressusciteroit dans leurs châteaux; que les ames, en devenant plus simples, deviendroient plus fortes; que les terres seroient mieux cultivées, les villages plus riches, l'agriculture plus en honneur, les fortunes des grandes Maisons plus assurées, les revenus de l'Etat plus considérables. Je sçais qu'en moins de cinquante ans peut-être, un pareil changement feroit une révolution dans nos mœurs, & qu'on ne verroit plus des hommes sourire avec pitié au nom de vertu, d'héroïsme & de dévouement pour la Patrie.

Idem. (39) *La multiplicité effrénée des offices*, dit Sully, *est la marque assurée de la décadence prochaine d'un Etat.* Elle surcharge le peuple par le payement des gages attribués à tant d'officiers, par la levée des droits qu'ils exigent dans leurs fonctions, par les privilèges qui les exemptent de partager les fardeaux : elle nuit sur-tout, parce qu'elle achève de répandre l'esprit de mollesse, la honte du travail, le goût des grandes villes, l'indépendance & l'esprit factieux de corps, enfin la trop grande

estime de l'argent, qui procure en même temps deux choses qui ne devroient jamais être réunies, de l'oisiveté & des distinctions. Ce fut en 1603 que Sully travailla à cette grande réforme. Colbert fit la même opération, qui de son temps étoit devenue encore plus nécessaire. En 1664 ce Ministre fit dresser un état général de tous les Officiers du royaume. On en trouva 45,780, tandis que 6000 auroient suffi. Et depuis ce temps-là le nombre en est encore beaucoup augmenté parmi nous.

Idem. (40) On a toujours regardé comme une des plus utiles réformes de Sully, la réduction de l'intérêt du denier 10 & 12 au denier 16, en 1601. Le préambule de l'édit contient d'excellens principes sur cette matière: & les plus habiles Ecrivains parmi les Anglois, le proposèrent depuis comme un modèle à imiter chez eux. Le Cardinal de Richelieu en 1634, réduisit l'intérêt du denier 16 au denier 18; & dans son édit, ne manqua pas de citer celui qui avoit été rendu sous Henri IV. Enfin en 1665 Colbert fit encore une nouvelle réduction du denier 18 au denier 20. Ces trois opérations sous trois règnes différens, furent également utiles à l'Etat. Le haut prix de l'intérêt étoit un appât qui engageoit les particuliers à placer leur argent en contrats de rente, & à vivre dans l'oisiveté, au lieu de s'appliquer à la culture des terres, aux manufactures & au commerce. La réduction força les citoyens à enrichir l'Etat, & à s'enrichir eux-mêmes par le travail: elle fut encore un secours pour les Nobles, qui purent acquitter plus aisément leurs dettes; & pour la partie industrieuse de la nation, qui trouva des fonds. Il est vrai que le Prince n'est le maître que de l'intérêt légal de l'argent, c'est-à-dire de cette portion

qui est aliénée à perpétuité par des contrats. A l'égard de l'argent qui reste dans la circulation pour les entreprises d'agriculture, de commerce ou d'industrie, c'est une marchandise dont le prix doit hausser ou baisser, selon qu'elle est plus ou moins commune. Si l'argent étoit rare, la diminution de l'intérêt légal ne produiroit d'autre effet que de resserrer les bourses, & de faire disparoître les prêteurs. Aussi les trois Ministres qui firent successivement cette réduction, avoient déja commencé à rétablir, par d'autres opérations utiles, l'aisance nationale, sans laquelle ils eussent vainement essayé de réduire l'intérêt. Il faut remarquer que c'est nous qui avons donné aux étrangers l'exemple de ces sortes de réductions; & aujourd'hui nous sommes obligés de proposer à notre Patrie l'exemple de ces mêmes étrangers. Toutes les nations voisines payent l'intérêt de l'argent moins que nous. Elles ont maintenant sur la France le même avantage, que la France avoit autrefois sur elles. C'est pour nous une raison de plus de faire une réduction, que tant d'autres causes ont rendue nécessaire.

Page 259. (41) Sully voyoit avec toute la douleur d'un citoyen, la plaie terrible que le désordre des finances avoit faite aux mœurs. Il avoit là-dessus les principes des anciens législateurs; & le Surintendant de Paris eût été Licurgue à Sparte, & Caton à Rome. Que nous sommes loin de cette façon de penser! Politiques d'un jour, nous avons tout réduit en calcul; nous avons combiné chaque point de grandeur que la population, le commerce, l'industrie, les arts peuvent ajouter à un Etat; & nous ne parlons pas des mœurs. On se plaint que tout a dégénéré. Que peut-on attendre d'un peuple

où l'or est le premier des biens ; où l'esprit mercénaire anéantit tout principe noble ; où tout est marchandise, jusqu'à la vertu ; où dès qu'on a fait une bonne action, s'il s'en fait encore, on se hâte d'en demander le salaire en argent ? Voilà le germe de la destruction. Point de mœurs, point d'Etat. Que l'or d'une part, & l'honneur de l'autre soient remis chacun à leur place. L'or n'est qu'un moyen ; vous perdez tout, si vous en faites une récompense. Vos vils métaux ne font que rétrécir les ames : la considération & l'honneur les élèvent & les agrandissent. Aussi le sage Ministre de Henri IV étoit indigné de voir les grands Seigneurs de son temps, avides, pendant les guerres civiles, d'indépendance & d'autorité, éblouis, pendant la paix, du luxe des Financiers, se rabaisser jusqu'à ne desirer plus que de l'argent. Il faut voir avec quelle éloquence il s'exprime dans ses Mémoires sur le luxe, sur la mollesse, sur le prix que nos passions mettent à l'or, sur le dépérissement du vieil honneur, la confusion des Etats, l'abatardissement des races, la supériorité que la généreuse noblesse devroit avoir sur les gens de fortune, la barrière qu'il faudroit élever entre ces deux ordres de citoyens, pour que l'exemple d'une opulente oisiveté ne vienne pas frapper de trop près, des ames qui ne doivent être occupées que de travaux, de combats, de sacrifices pour l'Etat & pour le Roi. Son style alors s'élève & s'enflamme. Ce sont partout les expressions d'un guerrier philosophe, qui a l'ame également austère & grande, qui sent la vertu avec transport, & qui combat les vices avec la même intrépidité qu'il combattoit les ennemis un jour de bataille. Ces sortes de détails se trouvent sur-tout dans les anciens

Mémoires, bien moins agréables sans doute, mais plus utiles que les nouveaux. Ils ressemblent à ces médailles antiques que les connoisseurs aiment à retrouver, & qui sont toujours supérieures aux plus belles estampes que l'on a gravées d'après elles.

Page 2,0. (42) Il n'est pas inutile d'observer que Sully entra dans le ministère des finances en 1595, & que le Roi mourut en 1610. Dans cet intervalle de quinze ans, quoique Sully eût diminué les tailles de cinq millions, quoiqu'il eut réduit les droits intérieurs & autres petites impositions à la moitié, quoique les dépenses extraordinaires de l'Etat & du Roi montassent à plus de 38 millions; cependant toutes les dettes de l'Etat formant une somme de trois cent dix millions, furent acquittées; les revenus furent encore augmentés de quatre millions; & il se trouva dans les coffres du Roi, soit réellement, soit en crédit, plus de quarante & un millions. Je laisse à décider la question, s'il est utile aux Etats que les Rois amassent des trésors. Si c'est une faute, ce fut celle de trois de nos plus grands Princes, de Charles V, de François I, & de Henri IV. Pour moi, il me suffit de montrer l'effet rapide & incroyable d'une économie bien ménagée.

Idem. (43) Quoique Sully n'eût pas le titre de premier Ministre, cependant il travailla sur toutes les parties de l'administration. Aucune des manières de faire du bien à l'Etat, ne lui étoit étrangère. En 1599, il fut nommé Grand Maître de l'artillerie. Il la trouva dans un état aussi déplorable que tout le reste. Aussi tôt il y donna ses soins; & dès 1604, l'arsenal se trouva garni de cent pièces d'artillerie, de deux millions de livres de poudre,

de cent mille boulets, & de tout ce qu'il faut pour armer plus de vingt mille hommes. La plûpart des fortifications des places tomboient en ruine; il les fit réparer, & en fit construire de nouvelles. Il n'y avoit ni ordre, ni discipline dans les troupes. On retenoit souvent la solde des soldats; & les officiers eux-mêmes étoient mal payés. Sully fit assurer le payement. Il établit un hôpital militaire pour les invalides. Il forma le plan d'une école militaire pour la jeune Noblesse. De ces deux établissemens, le premier, comme on sçait, a été perfectionné par Louis XIV. Le second n'a été exécuté que sous Louis XV. Il dressa plusieurs plans de réforme pour les troupes, soit dans la guerre, soit dans la paix. Il fit lever les plans de toutes les places & côtes de Bretagne. La marine avant lui étoit entiérement négligée, ou plutôt elle n'existoit pas. Il conseilla au Roi de la rétablir. Il commença par faire visiter les côtes, examiner les ports, prendre des mesures pour les réparations. Il fit chercher des matelots & des pilotes, dont il excitoit l'industrie par des récompenses. On répara le petit nombre de vaisseaux qui restoient encore; on en construisit de nouveaux. En peu de tems la France eut un très-grand nombre de galères sur la Méditerranée. Dans l'intérieur du royaume, Sully veilloit à une autre espèce de travaux; c'étoit ceux des bâtimens & des ponts & chaussées. Il fit réparer les grands chemins dans presque toute l'étendue du royaume, & les fit orner d'arbres qui subsistent encore dans différens endroits, où on les nomme des Rosnis. Le Berry lui dut un grand nombre de chaussées & de ponts qui facilitèrent le commerce dans des lieux jusqu'alors impraticables. C'est lui qui donna l'idée du canal de Briare, &

qui la fit exécuter. En 1737, en travaillant aux écluses de ce canal, on trouva des médailles d'argent & de cuivre, dont l'une est empreinte des armes du Duc de Sully : une autre porte cette inscription ; 1607, *Maximilien de Béthune, Duc de Sully, sous le règne de Henri IV, &c.* A Saint-Germain, il fit bâtir le Château neuf, étendre les jardins jusqu'aux bords de la Seine, & construire ces belles terrasses. Il présida de même aux embellissemens que le Roi fit faire à Monceaux & à Fontainebleau. Dans Paris, le Louvre fut fort augmenté. La grande galerie fut commencée en 1603. La place & la rue Dauphine, le pont-neuf, une partie de ce qui fait aujourd'hui le pont-au-change, un grand nombre de rues, plusieurs quais furent achevés ou construits. Nous jouissons aujourd'hui de tous ces travaux utiles, que Sully dirigea comme Surintendant des bâtimens & Grand-Voyer de France. Il n'y a guères eu de grand homme d'Etat qui n'ait protégé les lettres. Sully fit donner une pension à Casaubon qui étoit un des plus sçavans hommes de son siècle. En même temps il s'occupoit du soin de contenir deux religions rivales, d'éteindre les restes du fanatisme, d'appaiser les dernières secousses d'un parti puissant, & qui avoit long-temps ébranlé la France. En 1604, il fit un Mémoire dont le but étoit de réunir les Protestans & les Catholiques dans les points qui les divisoient. S'il eût réussi, il eût épargné bien du sang à la France, & le dernier siècle n'eût pas vu des millions d'hommes porter notre industrie à nos voisins. Attentif à tout ce qui pouvoit intéresser la gloire de son maître, il veilloit même au dehors. C'étoit lui qui étoit le dépositaire des vastes projets de Henri IV. Il dirigeoit avec lui les négociations

qui avoient pour but d'armer la moitié de l'Europe contre l'Autriche. En *1606*, il engagea les Vénitiens a prendre le Roi pour arbitre de leur fameux démêlé avec Paul V. La même année, il conseilla au Roi de se rendre médiateur entre l'Espagne & les Pays-Bas. En *1609*, il composa un Mémoire sur l'ouverture de la succession de Clèves, où il discute les droits de tous les Princes intéressés à cette grande affaire. C'est ainsi que les vues & les soins de Sully s'étendoient à tout. Si l'on pense en même temps à ses travaux pour les finances, aux soins qu'il donnoit à la police intérieure du royaume, à cette foule prodigieuse de mémoires & d'états qu'il composoit sans cesse pour l'instruction du Roi, aux audiences qu'il donnoit tous les jours, à tous les conseils où il assistoit, à tous les voyages qu'il étoit obligé de faire, à ce grand nombre de conversations si longues & si intéressantes qu'il avoit avec Henri IV, on aura de la peine à concevoir comment un seul homme, dans un si court espace de temps, a pu exécuter tant de grandes choses.

Page 266. (44) Le parallèle qu'on a osé faire entre Colbert & Sully, est fondé tout entier sur les faits. Car ce n'est que par les faits, qu'on peut connoître & juger les hommes. Tant que les Ministres sont vivans, on n'écrit guères sur eux que des panégyriques ou des satires. Ils sont trop puissans pour n'être ni flattés, ni haïs. Mais il vient un temps où l'on discute, où l'on blâme le mal sans aigreur, où on loue le bien sans enthousiasme. Il y a même dans le gouvernement économique, des opérations qui ne peuvent être jugées tout de suite, & dont les effets, pour être apperçus, ont besoin de temps. On convient assez généralement aujourd'hui que Colbert

avoit pris une fausse route; que le système des manufactures, poussé trop loin, est devenu pour la France une cause de destruction. Mais si cette erreur d'un grand Homme nous faisoit fermer les yeux sur tout le bien qu'il a fait, & sur celui qu'il a voulu faire, la nation ne mériteroit pas de l'avoir eu pour Ministre. On n'ajoutera rien ici à ce qui a été dit dans le parallèle. Cette matière est immense; elle demanderoit un volume entier; & l'on ne peut ici présenter que des résultats. On remarquera seulement une différence essentielle entre les deux ministères. Sous celui de Sully, les financiers ne jouirent d'aucune espèce de considération ni d'autorité dans l'Etat. Sous Colbert ils furent honorés & puissans; marque certaine qu'ils étoient devenus nécessaires. Les hommes justes seront toujours en droit de reprocher à ce Ministre qu'il ait ôté à Mézeray sa pension d'Historiographe, pour n'avoir point parlé des financiers avec assez de ménagement. Cet Ecrivain exact & rigide, dont tout le crime étoit d'avoir mis dans ses ouvrages les principes austères qui étoient dans son cœur, n'auroit pas sans doute été puni par Sully.

Page 267. (45) Sully nous apprend lui-même dans ses Mémoires, quelle étoit sa manière de vivre, depuis qu'il fut Ministre. Il se levoit à quatre heures du matin, été & hiver. Les deux premières heures étoient employées à lire & à expédier les mémoires, qui étoient tous les jours mis sur son bureau. A six heures & demie il étoit habillé, & se rendoit au Conseil, qui commençoit à sept pour finir à neuf, à dix & quelquefois à onze. Il passoit le reste de la matinée avec le Roi, qui lui donnoit ses ordres sur les différentes charges dont il étoit revêtu. Au sortir delà, il

revenoit

revenoit dîner. Sa table n'étoit pour l'ordinaire que de dix couverts. Elle étoit d'une frugalité qui épouvantoit la plûpart des Seigneurs de la cour. On lui en fit ſouvent des reproches. Il répondoit toujours par ces paroles d'un ancien : *Si les convives ſont ſages, il y en a ſuffiſamment pour eux ; s'ils ne le ſont pas, je me paſſe ſans peine de leur compagnie.* Après le dîner, il donnoit une audience réglée. Tout le monde y étoit admis, juſqu'à un ſimple payſan. L'audience étoit libre, & la réponſe étoit toujours prompte. Il travailloit enſuite ordinairement juſqu'à l'heure du ſouper. Dès qu'elle étoit venue, il faiſoit fermer ſes portes. Il oublioit alors toutes les affaires, & ſe livroit au doux plaiſir de la ſociété, avec un petit nombre d'amis. Il ſe couchoit tous les jours à dix heures ; mais lorſqu'un événement imprévu avoit dérangé le cours ordinaire de ſes occupations, alors il reprenoit ſur la nuit le temps qui lui avoit manqué dans la journée. Telle fut la vie qu'il mena pendant tout le temps de ſon miniſtère. Henri IV dans pluſieurs occaſions loua cette grande application au travail. Un jour qu'il alla à l'arſenal, il demanda en entrant, où étoit Sully. On lui répondit qu'il étoit à écrire dans ſon cabinet. Il ſe tourna vers deux de ſes courtiſans, & leur dit en riant : *Ne penſez-vous point qu'on alloit me dire qu'il eſt à la chaſſe, ou avec des Dames ?* Une autre fois étant allé à l'arſenal dès ſept heures du matin, il trouva Sully avec ſes Secrétaires, occupé à travailler devant une table toute couverte de lettres & de papiers. *Et depuis quand êtes-vous là ?* lui dit le Roi. *Dès les trois heures du matin*, répondit Sully. *Eh bien, Roquelaure*, dit Henri IV, en ſe tournant vers lui, *pour combien voudriez-vous mener cette vie là ?*

Page 268. (46) Sully, dans ses Mémoires, donne le détail des biens qu'il possédoit lorsqu'il devint Ministre. Il voudroit que tout homme d'Etat en entrant en place, en fit autant. En 1611, après s'être démis de ses charges, il rend compte de tous ceux qu'il avoit acquis pendant son ministère, & des moyens par lesquels il les avoit obtenus. Profession admirable & digne d'un Ministre vertueux.

Idem. (47) Il pensoit qu'un Ministre ne doit jamais rien recevoir des sujets. En 1594, il remit au Roi un présent considérable que lui avoit fait la ville de Rouen. Il ne voulut même recevoir une gratification du Roi, qu'après qu'elle fut vérifiée à la Chambre des Comptes. En 1597, un Traitant eut l'audace de lui offrir un diamant de six mille écus pour lui, & un autre de deux mille pour son épouse. On se doute bien que c'étoit pour obtenir l'agrément d'une injustice. L'indignation fut la réponse de Sully. En 1599, le Duc de Savoie, qui négocioit à la cour de France pour obtenir la cession du Marquisat de Saluces, tenta vainement de le gagner par des offres. Elles furent dédaignées. En 1600, ce Prince eut encore recours au même moyen, & tâcha de soutenir sa cause, d'un portrait enrichi de diamans, qui pouvoit valoir quinze ou vingt mille écus. Sully examina le portrait, loua beaucoup la boîte & les diamans, & les refusa. Il est bon de rappeller de temps en temps à notre siècle ces sortes d'actions, pour qu'on sçache encore qu'elles sont possibles.

Idem. (48) Il est humiliant pour l'humanité qu'on n'ait jamais à parler d'un grand homme, sans avoir à parler des complots de l'envie. Jamais personne n'y fut plus

exposé que Sully. On lui eût pardonné peut-être d'avoir du mérite ; mais on ne pouvoit lui pardonner d'avoir toute la confiance du Roi. Les femmes, les courtisans, les Ministres, tous se liguèrent contre lui. C'est une chose remarquable qu'un serviteur si fidèle, un si tendre ami de son maître, ait été douze à quinze fois sur le point d'être disgracié. En 1601, on l'accusa d'être entré dans les complots du Maréchal de Biron. Le Roi ne fit qu'en rire, & en badina même avec lui. En 1602, on jetta dans l'esprit du Roi des soupçons qui firent une impression plus profonde. *Car*, dit Sully, *il n'y a rien dont il soit plus difficile de se défendre, que d'une calomnie travaillée de main de courtisan.* Cependant il vint aisément à bout de rassurer son maître. Il ne se passa point d'année où ses ennemis ne renouvellassent les mêmes attaques mais ce fut en 1605 qu'ils lui portèrent les plus grands coups. Libelles, lettres anonymes, avis secrets, discours empoisonnés, calomnies atroces, tous ces moyens obscurs & bas, inventés par la foiblesse & par la haine, furent employés pour le perdre. Insensiblement le poison agit sur le cœur du Roi ; & ce Prince qui étoit trop environné d'ingrats, pour ne pas soupçonner quelquefois ceux même qui ne l'étoient pas, alla jusqu'à croire que Sully vouloit se faire chef de parti. Alors l'Envie loua ce Ministre pour la première fois. Elle exagéroit ses talens pour qu'ils parussent plus redoutables. Sully averti de tout ce qui se passoit, hésita sur ce qu'il devoit faire. Cette fierté secrette que la vertu inspire, lui faisoit regarder comme une honte, de se justifier. Cependant il prit le parti d'écrire au Roi. Sa lettre étoit simple, mais noble, sans orgueil & sans bassesse, telle qu'un homme sûr d'être

vertueux devoit l'écrire. La réponse du Roi fut courte, froide & circonspecte. Il ne lui donnoit que le titre de *mon cousin*; il avoit retranché le terme d'*ami*. Sully après cette lettre resta tranquille, & continua à servir l'Etat, en attendant sa disgrace. Trois mois se passèrent ainsi, pendant lesquels on fit agir de nouveaux ressorts, & l'on inventa de nouvelles noirceurs. Cependant Henri IV voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre Sully, ne se vérifioit, commença à faire des réflexions. Il craignit d'avoir été trompé. Ce Prince étoit vif, mais bon, il revenoit aisément sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully étoit résolu de se taire, jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Tous deux étoient dans la situation de deux cœurs sensibles, qui après s'être long-temps aimés, croyent avoir à se plaindre l'un de l'autre, & pour qui cet état d'incertitude & de froideur est un état de tourment. Henri IV ne put le soutenir davantage. Il étoit à Fontainebleau; & son cœur agité depuis plusieurs jours, ne cherchoit qu'à se soulager du fardeau qui l'accabloit. Il eut enfin avec Sully un éclaircissement. Sully se justifia. Le Roi lui nomma tous ses ennemis, & lui montra le plus violent des libelles qui avoient été faits contre lui. Cet entretien qui étoit également nécessaire à tous les deux, dura plus de quatre heures. Il se passa dans une des allées du jardin. Les courtisans qui ne pouvoient entendre, observoient de loin: on peut juger de leur agitation. Ils tâchoient de prévoir par les gestes & par l'air du visage, quel seroit le dénouement. Le Roi voulut le leur apprendre lui-même. Il sortit de l'allée, en tenant Sully par la main, & demanda à tous les courtisans assemblés,

quelle heure il étoit. On lui répondit qu'il étoit une heure après midi, & qu'il avoit été fort long-temps. *Je vois ce que c'est*, dit ce Prince, *il y en a auxquels il a ennuyé plus qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosni plus que jamais; & vous, mon ami*, poursuivit-il, *continuez à m'aimer & à me servir, comme vous avez toujours fait.* Ces paroles firent pâlir bien des visages : car ce n'étoit point là ce qu'on attendoit. Il est affreux de penser que, si dans ce moment le Roi eût disgracié Sully, les trois quarts de la cout s'en seroient réjouis, & en eussent fait compliment au Roi.

Page 269. (49) Les titres de fils, de père, d'époux, ne sont point du tout indifférens dans l'éloge d'un grand Homme. Ce sont les vertus privées qui font presque toujours les vertus publiques; & un homme est à la tête de l'Etat ce qu'il est dans l'intérieur de sa maison. Les premiers sentimens de la nature sont ceux qui forment l'ame : & la vertu qui gouverne, n'est que cette première honnêteté appliquée à de plus grands objets. On sent bien qu'il n'est pas ici question des talens. Il n'est que trop vrai qu'on peut avoir beaucoup de lumières avec beaucoup de vices.

Idem. (50) L'amitié de Henri IV & de Sully est un des plus beaux spectacles que présente l'histoire. C'est un objet attendrissant au milieu des guerres civiles, & parmi l'atrocité des factions. Sully n'avoit encore que onze ans, lorsque son père le présenta au Roi de Navarre qui en avoit dix-huit. Le jeune enfant, un genou en terre, promit d'être toujours attaché à son nouveau maître. On ne se doutoit point alors de tout ce que signifioit cette

promesse. Sully dans les combats, le servit de ses conseils, de son sang & de ses biens. En 1585 tous les chefs Calvinistes vouloient faire de la France réformée, un Etat républicain. Sully, dans tous les conseils, soutenoit la nécessité d'avoir un chef unique, qui donnât plus d'activité aux forces en les réunissant. Henri IV, au sortir d'un de ces conseils, le tira à part & lui dit: *M. le Baron de Rosni; ce n'est pas tout que de bien dire; il faut encore bien faire. N'êtes-vous pas résolu que nous mourions ensemble? Il n'est plus temps d'être bon ménager. Il faut que tous les gens d'honneur emploient la moitié de leurs biens pour sauver l'autre. Je m'assure que vous serez des premiers à m'assister. Non, non, Sire,* lui répondit Sully, *je ne veux point que nous mourions ensemble, mais que nous vivions, & que nous cassions la tête à tous nos ennemis. J'ai encore pour cent mille francs de bois à vendre, que j'employerai à cela. Oh bien, mon ami*, lui dit le Roi de Navarre en l'embrassant, *retournez-vous-en donc chez vous, faites diligence, & venez me retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez, & n'oubliez pas vos bois de haute futaïe.* C'est ainsi que s'exprimoient ces ames naïves & guerrières. Henri sans troupes, sans argent, sans secours, ne tarda point à recevoir de Sully quarante mille livres. Peu de temps après, cet ami fidèle ayant fait un second voyage dans ses terres, lui rapporta encore dix mille francs de la vente de ses bois. On a vu dans les notes précédentes, comment il le servoit de son épée, & dans les négociations. On ajoutera seulement ici, qu'en négociant avec un ligueur qui étoit maître d'une place importante, Sully, pour avancer le traité, sacrifia une abbaye d'un revenu assez considérable,

dont il jouissoit. Henri IV avoit un cœur fait pour sentir tout le prix de l'amitié; mais la politique lui faisoit presque un devoir de paroître indifférent. Les Catholiques étoient jaloux qu'il aimât un Huguenot; les Protestans, qu'il eût de la confiance pour un homme de mérite. Cela vint au point que Henri IV & Sully convinrent tous deux d'agir en public avec la plus grande réserve, & de ne se parler qu'avec froideur. Souvent même le Roi se cachoit pour l'entretenir; mais dans le particulier il régnoit entre eux la plus douce familiarité. En 1592 Sully détermina le Roi à se faire Catholique; car il étoit persuadé qu'on peut se sauver également dans les deux religions. Henri IV affermi sur le trône, n'en aima pas moins celui qui l'avoit aidé à y monter. Ce bon Prince n'avoit pas besoin d'être malheureux pour être sensible. Les lettres seules qu'il écrivit à Sully sur les affaires, sont au nombre de plus de trois mille. Il lui communiquoit tous ses chagrins, tous ses plaisirs, & jusqu'aux plus petits détails de sa vie. *Mon ami*, lui mandoit-il un jour, *venez me voir, car il s'est passé ce matin quelque chose dans mon sein, pourquoi j'ai affaire de vous.* Une autre fois il lui écrivit de Fontainebleau : *Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand chagrin que j'aye jamais eu. J'acheterois beaucoup votre présence, car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur, & par les conseils duquel je reçoive du soulagement.* On ne se lasseroit point de transcrire tous ces témoignages de la sensibilité d'un Roi. Il prenoit le plus vif intérêt à tout ce qui regardoit Sully & sa famille. Un jour il sçut qu'un des fils de Sully étoit malade, il lui envoya aussi-tôt son premier Médecin, & lui écrivit : *Vous sçavez que je ne vous aime point assez peu,*

pour que je n'y allasse moi-même, si ma présence y étoit nécessaire. Sully de son côté aimoit le Roi, comme l'ami le plus tendre. Il s'empressoit à le consoler de tous ses chagrins. On sçait que Henri IV en eut de toute espèce. Outre l'embarras des affaires, & l'ennui du trône, il essuya toutes sortes de peines, & par les complots de sa cour, & par l'ingratitude de ses sujets, & par les orages même qui troubloient sa maison. Il eut plusieurs maladies cruelles. Il perdit des femmes qu'il adoroit. C'étoit dans ces momens-là que Sully suspendoit toutes les affaires pour aller consoler son ami. Dans ses maladies il ne le quittoit point. En 1598, on crut que le Roi mourroit. Il avoit une fièvre terrible, avec des redoublemens. Ce Prince crut lui-même qu'il n'en réchapperoit pas. *Mon ami*, disoit-il à Sully, dans un de ces momens, *je n'appréhende point du tout la mort; vous le sçavez mieux que personne, vous qui m'avez vu en tant de périls dont il m'étoit si facile de m'exempter : mais je ne nierai pas que je n'aye regret de sortir de cette vie, sans avoir témoigné à mes peuples que je les aime comme s'ils étoient mes enfans, en les déchargeant d'une partie des impôts, & en les gouvernant avec douceur.* Tels étoient les sentimens que Sully recueilloit de la bouche de ce bon Roi mourant. Une réflexion bien naturelle en lisant tout ceci, c'est que ce fut un grand bonheur pour la France que ces deux ames se soient rencontrées. La mâle liberté avec laquelle Sully parloit à Henri IV, est connue de tout le monde. Il n'étoit pas moins austère pour son maître que pour lui-même. On en trouve mille traits dans ses Mémoires; je n'en citerai qu'un, c'est celui de la promesse de mariage faite par le Roi à Mademoiselle d'En-

tragues. Le Roi la lui montra pour lui demander son avis. Sully la prit, la lut, & la mit en pièces sans rien dire. *Comment morbleu !* dit Henri IV, *que prétendez-vous donc faire ? Je crois que vous êtes fou. Il est vrai, Sire,* lui répartit Sully, *je suis un fou ; & plût à Dieu que je le fusse tout seul en France.* Voilà qui peint mieux un caractère que tous les discours du monde.

Pag. 271. (51 Henri IV fut assassiné le 14 Mai 1610. Dès ce moment toute l'administration changea. On revint à l'ancienne méthode d'écraser le peuple pour enrichir les Grands. Les finances amassées par l'économie furent dissipées par les profusions. La cour ne fut plus qu'un théâtre de troubles, d'intrigues, de bassesses & de noirceurs politiques. Sully pénétré de chagrin voulut se retirer : mais sa famille qui étoit bien-aise d'avoir un homme puissant, l'en empêcha. Enfin ses yeux se lassèrent de voir tant de maux. Le 26 Janvier 1611, il se démit de ses charges de Surintendant des Finances & de Gouverneur de la Bastille. Il quitta pour jamais la cour, & se retira dans ses terres. La faveur publique le suivit dans sa chûte. En sortant de Paris, il fut accompagné de plus de trois cents chevaux qui l'escortèrent par honneur. C'étoit le triomphe de la vertu en partant pour l'exil. Le 27, qui étoit le lendemain de sa démission, la Reine en considération de ses services, lui envoya un brevet de cent mille écus. Il sembloit que ce fut le prix dont on vouloit payer sa retraite. Il eut été honteux à Sully de l'accepter. Aussi le refusa-t-il. A peine eut-il passé quelques jours dans sa terre, qu'il apprit qu'on songeoit à profiter de sa retraite pour le perdre. On osoit parler de lui faire son procès. Il fallut qu'un homme qui s'étoit

pendant vingt ans immolé à l'Etat, descendit à se justifier. Il écrivit à la reine ; & la reine par bonheur épargna un outrage à la Nation. Plusieurs années après, un homme de la cour lui ayant acheté pour 1200, 000 liv. de terres qu'il ne paya point sur le champ, n'eut pas honte, lorsque la guerre fut déclarée aux Protestans, de demander au Roi la confiscation de tous ses biens. Voilà de ces traits qui pourroient dégouter à jamais de faire du bien aux hommes, si rien pouvoit en dégoûter le vrai Citoyen. Colbert ne fut-il pas aussi abhorré de la France? Et le peuple ne voulut-il pas le déterrer, pour le traîner dans les rues?

Page 273. (52) La retraite de Sully dura trente ans, pendant lesquels il ne parut presque jamais à la cour. Louis XIII l'ayant envoyé chercher pour lui demander son avis sur les affaires, il y vint quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans cherchèrent à le tourner en ridicule sur son habillement qui n'étoit plus de mode, sur son maintien grave & sur ses manières. Sully s'en apperçut, & dit au Roi, *Sire, quand le Roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisoit l'honneur de me consulter sur ses grandes & importantes affaires, au préalable il faisoit sortir tous les bouffons & baladins de cour.* Quel homme! Il étoit né le 13 Décembre 1560. En 1580 il fut fait Chambellan du Roi de Navarre, avec 2000 livres d'appointemens. En 1594 Secrétaire d'Etat. En 1596 Membre du Conseil des Finances. En 1597 Gouverneur de Mantes. En 1599 Surintendant des Finances, Surintendant des fortifications & des bâtimens, Grand Voyer, & Grand-Maître de l'Artillerie. En 1601 Gouverneur de la Bastille. En 1603 Ambassadeur en Angle-

tetre & Gouverneur du Poitou. En 1606 Duc de Sully, Pair de France, & Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Reine. En 1611 il quitta la cour & le ministère des Finances. En 1634 il fut fait Maréchal de France. Il mourut a Villebon le 21 Décembre 1641, âgé de quatre-vingt-un ans. La Duchesse de Sully, son épouse, lui fit ériger en 1642 une statue d'un très-beau marbre blanc, exécuté par un des plus fameux Sculpteurs d'Italie. Elle est placée dans un cabinet du château de Villebon. Ce n'est pas là sans doute qu'elle devroit être. Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût dans la Capitale, exposée aux yeux de tous les citoyens? La même année, on lui éleva un Mausolée à Nogent-le-Rotrou, dit le Béthune. C'est là qu'il est enterré avec la Duchesse de Sully son épouse, qui mourut à Paris en 1659, âgée de quatre-vingt dix-sept ans.

Qu'il me soit permis en finissant de faire ici une réflexion. Si Henri IV n'eût point été assassiné, & qu'il eût vécu selon le cours ordinaire de la nature, il auroit pu régner aussi long-temps que Louis XIV. Alors Sully eût été trente ans de plus à la tête des finances; Louis XIII n'eût pas régné; Richelieu probablement n'eût pas été Ministre; il fût resté peut-être dans la classe des hommes obscurs; la face de l'Europe eût été changée; & sans offenser le génie d'un grand Homme, la France eût été bien plus heureuse, parce que ce qui est utile, est toujours au dessus de ce qui est grand. Il n'y auroit eu alors qu'un intervalle de vingt ans entte le ministère de Sully & celui de Colbert.

Fin du troisième volume.



